

Un chalet dans les airs

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse



Robida, Albert (1848-1926). Un chalet dans les airs. 1925.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

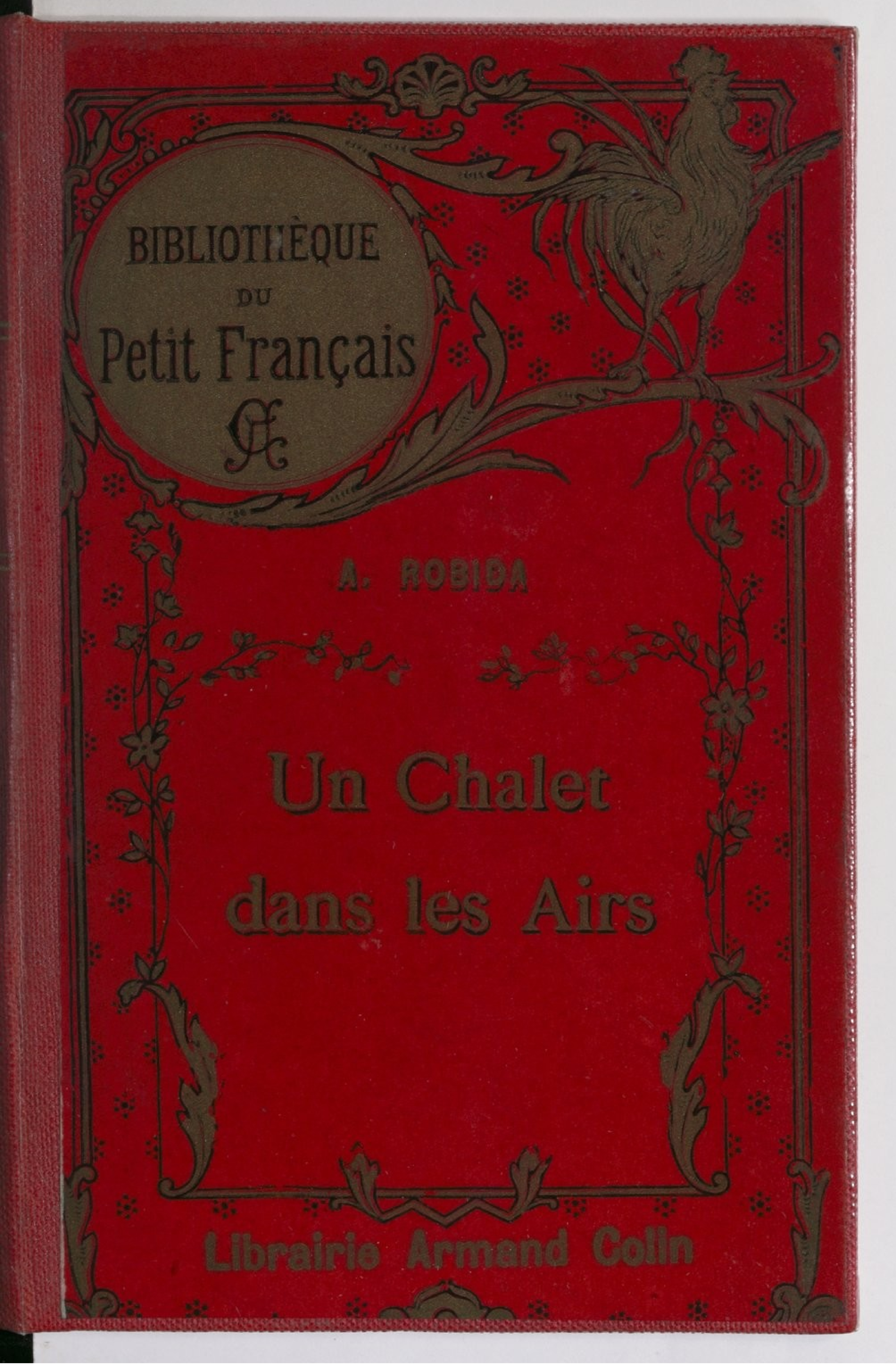
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

Un Chalet dans les airs



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

(92 volumes, *richement illustrés*)

Chaque volume est vendu soit broché, soit relié, tête dorée.

A la Belle Étoile.
Ami Benoît (L').
Ange et les Deux Démons (L').
Apprentie du Capitaine (L').
Au Clair de la Lune.
Au Pays des Binious.
Aventures de deux Négrillons (Les).
Aventures de Rémy (Les).
Bête au bois dormant (La).
Bon Géant Gargantua (Le).
Bonne Idée de l'Oncle Mathieu (La)
Capitaine Bellormeau (Le).
Capitaine Henriot (Le).
Chemins de traverse.
Chevalier Carême (Le).
Chez Mademoiselle Hortense.
Chryséis au Désert.
Colères du Bouillant Achille (Les).
Colons de l'Ile Morgan (Les).
Corsaires et Flibustiers.
Deux Gars de Roz-Gouët (Les).
Droit Chemin (Le).
D'une rive à l'autre.
Émeraude des Incas (L')
En haut du Beffroi.
En vacances aux bords du Rhin.
Exil d'Henriette (L').
Expédients de Farandole (Les).
Famille Fenouillard (La).
Fils de Chef.
Flibustiers (Les).
Fredaines de Mitaize (Les).
Frères de lait.
Histoire de deux Enfants de Londres.
Histoire de la Bique.
Histoire d'un Honnête Garçon.
Histoire d'un Vaurien.
Historiettes pour Pierre et Paul.
Hochet d'or (Le).
Idée fixe du Savant Cosinus (L').
Jacques la Chance et Jean la Guigne.
Jamais contents!
Jeanne la petite mère.
Journées de deux petits Parisiens.
Jours d'épreuves.
Kerbiniou le très madré.
Légende de l'Émir (La).
Lunettes bleues (Les).
Malices de Plick et Plock (Les).
Mathurins du « Bayard » (Les).
Mémoires d'un Éléphant blanc.
Mémoires de Primevère (Les).
Mon Ami Rive-Gauche.
Mon Oncle Range-Tout.
Monsieur des Antipodes (Le).
Moulin Fliquette (Le).
Mystère de Courvaillan (Le).
Patron Nicklaus.
Pari d'un Lycéen (Le).
Passe-Partout et l'Affamé.
Petit Grand et le grand Petit (Le).
Petits Cinq (Les).
Petits Patriotes (Les).
Pierrot et Cie.
Portefeuille rouge (Le).
Potier de Provence (Le).
Princesse Sarah.
Prisonniers de Bou-Amâma (Les).
Providence de François (La).
Pupille de mon Ami (Le).
Quentin Durward.
Rêve de mon Enfance (Le).
Rita.
Robert le Diable et Cie.
Robinsons de la N^lle^-Russie (Les).
Roi de l'Ivoire (Le).
Roi des Jongleurs (Le).
Sapeur Camenber (Le).
Six nouvelles.
Tante Cacatois.
Tante Dorothée.
Teppe aux Merles (La).
Théâtre chez Grand'Mère (Le).
Trésor de Guerre.
Triomphe de Bibulus (Le).
Un Parisien à Java.
Un Parisien aux Philippines.
Une Histoire de Sauvage.
Vacances de Prosper (Les).
Voyage du matelot Jean-Paul.
Voyage du novice Jean-Paul.
Yves Kerhélo.

Envoi franco, sur demande, du Catalogue BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

N° 135.

A. ROBIDA

Un Chalet dans les airs

ILLUSTRATION DE L'AUTEUR

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS



Librairie Armand Colin
103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS
1925

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

N° 490

Ex. 1


Le déjeuner aux pilules.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE PARIS

Le grand ravalement du globe.

Assis entre ses neveux Andoche et Modéran, sur le balcon de la villa qu'il venait d'acheter en vue d'un assez long déplacement, M. Cabrol, l'érudit bien connu, semblait rêveur et fronçait un peu les sourcils.

« Est-ce que vous n'êtes pas content de l'aménagement, mon oncle ? demanda Modéran.

— Si, si, fit M. Cabrol, cela va... Le premier étage est assez bien disposé : quatre chambres... une pour vous, deux pour moi ; il nous reste une chambre d'ami, c'est suffisant... Ce sera très bien. Ce qui me chiffonne un peu, c'est de... Mais non, mais non, cela ira... Je pensais à mes travaux, mon petit Modéran, je veux qu'ils ne souffrent pas de nos déplacements... Non,

non, ils n'en souffriront pas, au contraire, avec la tranquillité, le calme, le silence... Ni vos études non plus, mes petits, car vous travaillerez aussi !

— Oh ! certainement, mon oncle », s'écrièrent Andoche et Modéran d'une seule voix.

En ce moment le balcon eut un brusque mouvement. Andoche faillit glisser du divan et derrière eux la villa oscilla.

« Allons, un dernier coup d'œil au mobilier, dit M. Cabrol en poussant la porte-fenêtre. Ma chambre est bien, mon lit-cadre, mon bureau, et l'armoire aux documents et manuscrits. Il n'y a que quarante-deux casiers ou tiroirs pour mes quarante-deux ouvrages en train, c'est encombrant, mais, dame ! il faut de l'ordre ; il s'agit de ne pas embrouiller mes archives ! Quarante-deux, mes petits ! Je sais bien que beaucoup n'ont encore que le titre d'écrit, mais cela va marcher !

— Mon oncle, regardez donc là-bas, dit Andoche retournant sur le balcon.

— Ah ! oui, les tourbillons de poussières et de fumées au-dessus des élévateurs ou des treuils du Grand Chantier Nord entré en activité depuis quinze jours ; nous devrions déjà être partis. »

M. Cabrol tourna le dos au Grand Chantier Nord en bougonnant.

« Hélas ! le monde est devenu inhabitable ; on nous a saboté notre planète. Plus de solidité nulle part, aussi bien en Europe, en Amérique, que dans les petits endroits à peu près tranquilles de l'Afrique Centrale... Ce sol perforé, usé, crevassé de tous côtés par des secousses, des tassements, des ébranlements et des glissements, les anciennes mines écroulées ou envahies

par des mers souterraines ; les forêts détruites... Je ne récrimine pas ; sans doute on peut accuser les imprudences de nos aïeux ; mais aussi, notre globe prend de l'âge, il vieillit terriblement.

— Oh oui ! fit Modéran.

— Et puis, il faut l'avouer, les travaux de la première grande consolidation entreprise au XXII[e] siècle, assez mesquinement, avec les simples ressources que pouvait fournir l'état de la Science à cette lointaine époque, ces travaux n'ont pas valu grand chose. Il faut maintenant reprendre l'œuvre sur un vaste plan d'ensemble.

— Et voici la pièce qui commence ! dit Modéran, montrant au Nord de nouvelles trombes de vapeurs et de fumées, qu'accompagnait un effroyable vacarme de roulements, de sifflements et d'explosions.

— Oui, voilà, il le faut bien ! Vous savez que les Pyramides se sont encore enfoncées depuis trois mois. L'ancien sommet de la grande Pyramide n'est plus qu'à soixante-douze centimètres du sol, les autres ont complètement disparu !... Il était temps de se décider à une réfection générale de notre planète... Mais combien de temps dureront ces travaux, ce formidable ravalement devenu si nécessaire ? Comme on va être ennuyé avant de retrouver un globe tout neuf et parfaitement solide ! Aussi les gens prévoyants, amis de la tranquillité, sont déjà partis ou envolés vite, vite, pour s'en aller vivre dans des coins préservés par hasard ou dans les secteurs qui ne seront pas entamés tout de suite...

— Partons, partons ! mon oncle.

— Moi, j'ai voulu voir le commencement du branle-bas pour donner plus de saveur à notre tranquillité

ailleurs... Égoïsme de sybarite, c'est très vilain, et j'en suis déjà puni, puisqu'on me dit qu'en ces heureux et assez rares *Ailleurs* tout est déjà plein, archi-plein, de fuyards comme nous.

— Mais, mon oncle, dit Modéran, et le sixième continent ?

— Le sixième continent ? Mais, mon petit, il est vieux déjà, ton sixième continent, puisque construit à la fin du xxe siècle.

— Oui, c'est vrai, vous m'avez fait voir un vieil atlas de 1975 où il ne figure pas encore.

— Tranquillisez-vous cependant, j'espère bien trouver quelques bons petits coins pour nous près des villes de plaisance sud-américaines, dans la Suisse chilienne, la Riviera patagonienne ou les îles construites dans le Pacifique ; on les dit très réussies. »

Cependant, malgré les explications de son oncle, les lèvres d'Andoche laissaient voir une certaine moue.

« Eh bien, quoi encore ? dit M. Cabrol.

— Et pourquoi pas un autre astre? objecta enfin Andoche.

— Oh ! fit Modéran.

— Tu préférerais un autre astre, imprudente jeunesse !

— Pas moi, dit Modéran.

— Oui, toi, tu es plus raisonnable ; j'ai toujours dit que tu me ressemblais, au physique et au moral, et je t'en fais mon compliment !... Moi, je déteste les aventures, toi aussi, c'est très bien, mais cet Andoche est un risque-tout ! Quand vous étiez petits, il se mettait toujours, par folle imprudence, sur le sol ou dans l'air avec ses aéroclettes, dans des situations critiques dont toi, son cadet, tu devais le tirer... Je ne me char-

gerais pas de lui, si tu n'étais pas avec nous pour freiner son fol esprit.

— Je freinerai, mon oncle ! »

Modéran et Andoche, éclatant de rire, échangèrent quelques coups de poing d'amitié.

« Du calme ! du calme ! freinez tous les deux ! fit Cabrol.

— Il y en a qui sont très bien, des astres ! protesta encore Andoche ; j'ai lu d'intéressantes communications à la Société de Géographie.

— Moi aussi, j'ai lu... Je dirai même qu'on en cite où les conditions de la vie sont vraiment délicieuses pour nous autres globistes terriens... et d'acclimatation facile, même dans les astres nouveaux venus dans notre ciel, détournés de leur route par les rayons ZZZ et captés imprudemment à des planètes lointaines.

— Oh ! fit Andoche.

— Voyons, nom d'un petit bonhomme ! Tu dois bien savoir que le voyage présente tout de même quelques difficultés... Tu trouves cela alléchant, les grosses difficultés, avec ta mentalité de casse-cou, mais tu verrais...

— Pas la peine, dit Modéran.

— D'abord, il faut des appareils spéciaux, d'une construction particulièrement soignée, d'une solidité garantie, d'une quasi-invulnérabilité, — avec conduite intérieure, et c'est extrêmement délicat, la conduite intérieure de ces appareils... Et puis, on part, on se lance dans le bleu, ça va très bien, mais sait-on jamais ce que l'on va trouver là-bas ? Écoutez. Je vous l'ai raconté maintes fois ; moi aussi, dans ma jeunesse, j'étais aventureux comme Andoche et je n'avais pas un frère cadet pour me freiner. Je me suis laissé ten-

ter par les affiches des agences. J'ai fait un grand voyage dans la Lune. C'était cher, 80 000 francs tout compris, hôtels, nourriture, excursions, guides, etc. Seulement, voilà !, je n'ai rien vu, nous sommes arrivés au milieu d'une épidémie de grippe et elle nous a sauté dessus dès que nous avons essayé de mettre le nez dehors ! Nous avons suivi tout le programme, parbleu ! Mais de quarantaine en quarantaine, tous les voyageurs couchés...

— Pas gai, dit Modéran.

— Oui ! oui ! dit Andoche.

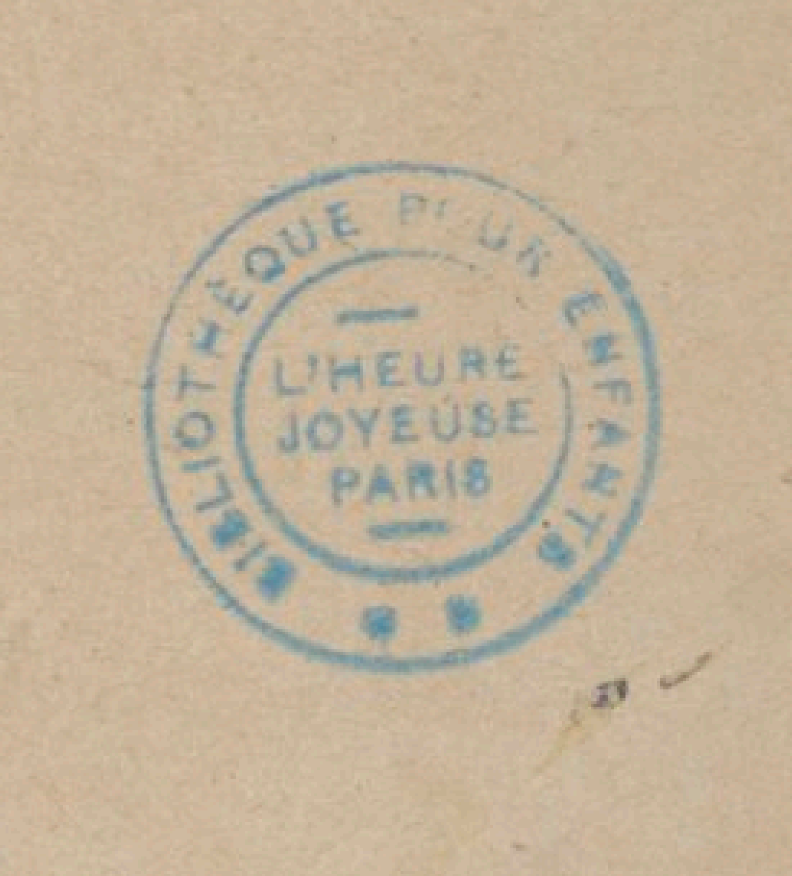
— Mon petit Andoche, ne fais pas la moue encore, nous allons nous offrir du bon temps et en voir du pays, sans peine, sans fatigue, le plus confortablement du monde. Voyons, une dernière visite de la maison où nous devrons vivre sept ou huit ans, peut-être dix, car il faut toujours compter avec des retards dans les entreprises considérables, énormes, comme cette reconstruction de notre vieille planète poussive, abîmée d'une abominable façon par les générations précédentes, des gens sans soin, locataires, simples usagers comme nous, mais qui ont usé et abusé, au lieu d'habiter en pères de famille comme c'était leur devoir, et qui nous ont laissé un héritage en mauvais état !

— Nous avons fait la visite complète de la maison, mon oncle, tout est parfait, c'est gentil, coquet, le mobilier bien compris, les lits et les fauteuils sont bons, dit Andoche.

— C'est un peu cher, hors de prix naturellement, mais j'ai bien fait de m'adresser à ce constructeur que votr père m'avait recommandé. Il n'y a pas à dire, il nous a fourni un beau modèle d'aéro-chalet très étudié, très fignolé, moteur énergico-intra-atomique à l'épreuve,



La Villa Beauséjour.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

conduite vérifiée soigneusement, pouvant aller partout, ne craignant ni bourrasque ni tempête. En somme, une roulotte aérienne à toutes fins, air, eau, terrain ! En cas de panne au-dessus des Océans, — invraisemblable, mais enfin il faut être paré contre tous les accidents — nous naviguons et nous nous en tirons par nos propres moyens...

— Parbleu ! fit Andoche souriant d'aise.

— Et, si je suis content et satisfait, je devrai à mon constructeur une petite prime dans cinq ans et une surprime dans dix. Et je ne demande qu'à la lui payer, cette surprime. Pour le moment, je me déclare très content de notre chalet, une villa volante qui va nous emmener bien loin de ce colossal chantier de reconstruction, voler de paysage en paysage, à la recherche, non pas d'un seul site agréable à habiter, mais de dix, de vingt successivement ! Quand on aura assez étudié population et horizons et qu'on voudra changer, on changera !

— Bravo ! j'aime la variété ! s'écria Andoche.

— Moi aussi ! dit Modéran.

— Et moi tout autant que vous ! conclut M. Cabrol. Donc vous avez tout vu. Voilà votre chambre à deux lits-cadres devant une large fenêtre, où vous ne perdrez rien du paysage... Ma chambre à côté ; je vous aurai près de moi ; on travaillera chacun chez soi... Les repas seront pris sur un coin de mon bureau, aux heures habituelles, pour ne rien changer à notre régime... Au lieu de rester figés sur place dans notre domicile terrien, ma villa volante nous emportera où nous voudrons, comme nous voudrons, à toute allure quand il s'agira de gagner du pays, ou tout doucettement lorsque le paysage vaudra la peine d'être dégusté

détail par détail, sans en rien perdre... Voilà la vraie villégiature ! Et puis, aux bons endroits, descente à terre et repos ; nous amarrons la maison en belle vue pour quelques jours ou quelques mois, sur quelque fier promontoire, sur une douce colline ou sur un pic alpestre, ou bien dans un jardin d'envol, près de quelque cité intéressante. Êtes-vous contents ?

— Contents, joyeux ! Partons tout de suite...

— Ah ! auparavant, il faut donner un nom à notre villa volante, où nous serons si bien ; je propose...

— *Villa Beauséjour*.

— Non, *Aéro-Pension de famille Beauséjour !* Demain ouverture de notre pension de famille, pendaison de crémaillère et départ. »

M. Cabrol se frotta les mains et sa figure prit une expression joviale, ses yeux semblèrent rire à travers ses lunettes, les plis de ses joues un peu creuses remuèrent.

C'était un homme de taille ordinaire, mais assez maigre et fort sec. Il était, comme toujours, vêtu d'un long pourpoint, une espèce de paletot, comme on disait au temps jadis, à large ceinture, avec capuchette sur les épaules et long collet rabattu. Ce collet encadrait un long cou, une face étroite fortement modelée et creusée sous les pommettes, des lunettes sur d'autres creux abrités par des sourcils noirs, hérissés et touffus. De longues moustaches pendaient en belles virgules noires. Quant aux cheveux, ils se réduisaient à une grosse mèche à l'arrière d'un crâne majestueux, qui semblait plein de pensées dont le bouillonnement faisait perpétuellement sauter les rides.

Son neveu Andoche lui ressemblait peut-être, mais bien vaguement et en plus rempli. Il était jeune, et la

vie, avec toutes ses exigences, les études, le formidable travail du cerveau, n'avait pas encore sculpté son visage, ses joues rondes et fraîches, ni tracé sur son front le moindre sillon. Notons qu'il était en retard pour cela sur les jeunes gens de sa génération. Ses lèvres avaient le rire facile, et, quand elles ne souriaient pas, une expression audacieuse qui s'accentuait dans le regard de ses yeux alertes et vifs. Modéran avait aussi bonne mine, des joues aussi roses, il avait le regard caressant, une physionomie plus douce. La ressemblance entre les deux frères était dans les jambes, remuantes, agitées, en perpétuel mouvement, des jambes de jeunes sportifs, avides de mouvements et de sauts.

« Allons, évasion demain ! » conclut M. Cabrol après un dernier regard circulaire dans le salon de l'aéro-chalet.

Les deux frères bondirent. Modéran prit l'escalier flottant, tandis qu'Andoche se lançait, accroché à un fil, sur le plancher de l'envoloir.





Découverte archéologique dans le Métro.

II

Retrouvailles. — Le train perdu il y a huit siècles.

C'est le grand jour : pendaison de la crémaillère et départ. Une belle avionnette est venue s'amarrer à l'envoloir de Saint-Germain-en-Laye. Il en est descendu le propriétaire de la *Villa Beauséjour* et ses deux neveux, et les parents de ceux-ci : Mme des Ormettes, députée de la Seine, et M. des Ormettes, le directeur de la célèbre agence de voyages interplanétaires, tous deux bien connus dans tous les milieux politiques et scientifiques ; M. des Ormettes, un homme tout rond, une boule surmontée d'une autre boule plus petite ; Mme des Ormettes, un peu... élancée,

comme son frère M. Cabrol, tous deux avec un gros portefeuille bourré de paperasses sous le bras, tous deux arpentant le sol de l'envoloir d'une allure agitée, en gens pressés, l'œil vague et la tête surchargée de préoccupations et d'affaires.

« Ah! voyons, voilà donc cette aéro-villa! Bien, bien, je reconnais, c'est bien ça. J'ai vu toutes les épures. Je viens d'en commander six pour des clients... Attendez, une note à prendre pour ne pas oublier. — Là, je suis à vous...

— Entrez! » dit Cabrol.

Tandis qu'à la porte de la villa Mme des Ormettes, distraite, cherchait la sonnette, Andoche et Modéran étaient déjà au balcon du premier et riaient aux éclats.

« Montez, montez, ou nous levons l'ancre et partons tout seuls. Maman! Papa! entrez vite! »

M. des Ormettes prit encore une petite note et monta le dernier.

« Le tour du propriétaire! fit M. Cabrol : vestibule, chambre de service, magasins et salon, c'est assez grand, comme vous voyez... A l'avant, voici la logette de direction... Andoche, veux-tu bien ne pas toucher à la roue ni aux boutons de direction, tu vas nous faire faire un bond dans le ciel et enlever tes parents à 200 à l'heure!

— Malheureux! s'écria Mme des Ormettes en se levant précipitamment, je préside à cinq heures la Commission du budget aux Chambres mixtes.

— Pas de bêtises! s'écria M. des Ormettes, j'ai deux conseils d'administration pour ce soir... »

Andoche éclata de rire.

« Ce serait pourtant gentil, maman, fit Modéran, de

venir avec nous. Nous avons des chambres d'amis au premier.

— Je voudrais bien, mes enfants, mais le temps? Où prendrais-je le temps?

— Vous avez de la chance, mon cher Cabrol, de pouvoir esquiver tous les désagréments de cette bousculante période de reconstruction; cependant vous y perdez. Songez donc à toutes les découvertes archéologiques que l'on peut espérer au cours de ces immenses travaux qui vont retourner et mettre à nu presque toute la surface du globe! Découvertes de toutes sortes, géologiques, historiques, artistiques et autres. Qui peut dire ce que nous allons apprendre. C'est déjà commencé...

— Oui, oui, ces poteries gallo-romaines ou batignollaises.

— Non, non, mieux que ça. Hier on est tombé sur quelque chose de passionnant, du moins pour les gens du XXIIe siècle. Un vieux mystère éclairci! Ce matin, la *Phonocinétélégazette* nous a donné cela. A six heures j'ai été réveillé par le coup de sifflet des éditions sensationnelles, j'ai ouvert les yeux; la Phono fonctionnait déjà. Vous n'avez pas entendu?

— Si, mais j'ai tourné le bouton d'arrêt pour somnoler encore une demi-heure.... Qu'est-ce qu'il y avait?

— En deux mots, voici : vous devez savoir vaguement qu'au XXIIe siècle, vers 2123 ou 25, un train du Métropolitain deuxième réseau, dernier du soir, disparut totalement sur la ligne Châtelet-Longchamps, entre les stations Saint-Cloud-Puteaux. Le train était bondé; c'était la sortie du Grand Opéra de Longchamps, où depuis environ quatre-vingts ans l'Opéra s'était transporté, dans les beaux quartiers de l'ancien

Bois, en face d'une grande gare aérienne établie sur le mont Valérien. On fouilla le bois de Boulogne, on fouilla la Seine, on fouilla tous les embranchements du Métro, inutilement. Malgré toutes les recherches, on ne retrouva jamais aucun vestige, aucune trace de ce train, ni d'aucun des voyageurs. Énigme incompréhensible! Mystère effarant! On en parlait toujours, comme du Masque de fer ou de...

— Oui... oui...

— Si nous pendions cette crémaillère? glissa Mme des Ormettes consultant sa montre.

— C'est cela, asseyez-vous; en goûtant, notre ami nous débrouillera cette inquiétante énigme... »

Tout était préparé pour le goûter : des fleurs sur la nappe, quelques soucoupes et quelques petits flacons de pilules. M. Cabrol déposa une pilule dans une soucoupe devant chaque convive.

« Savourez! dit-il.

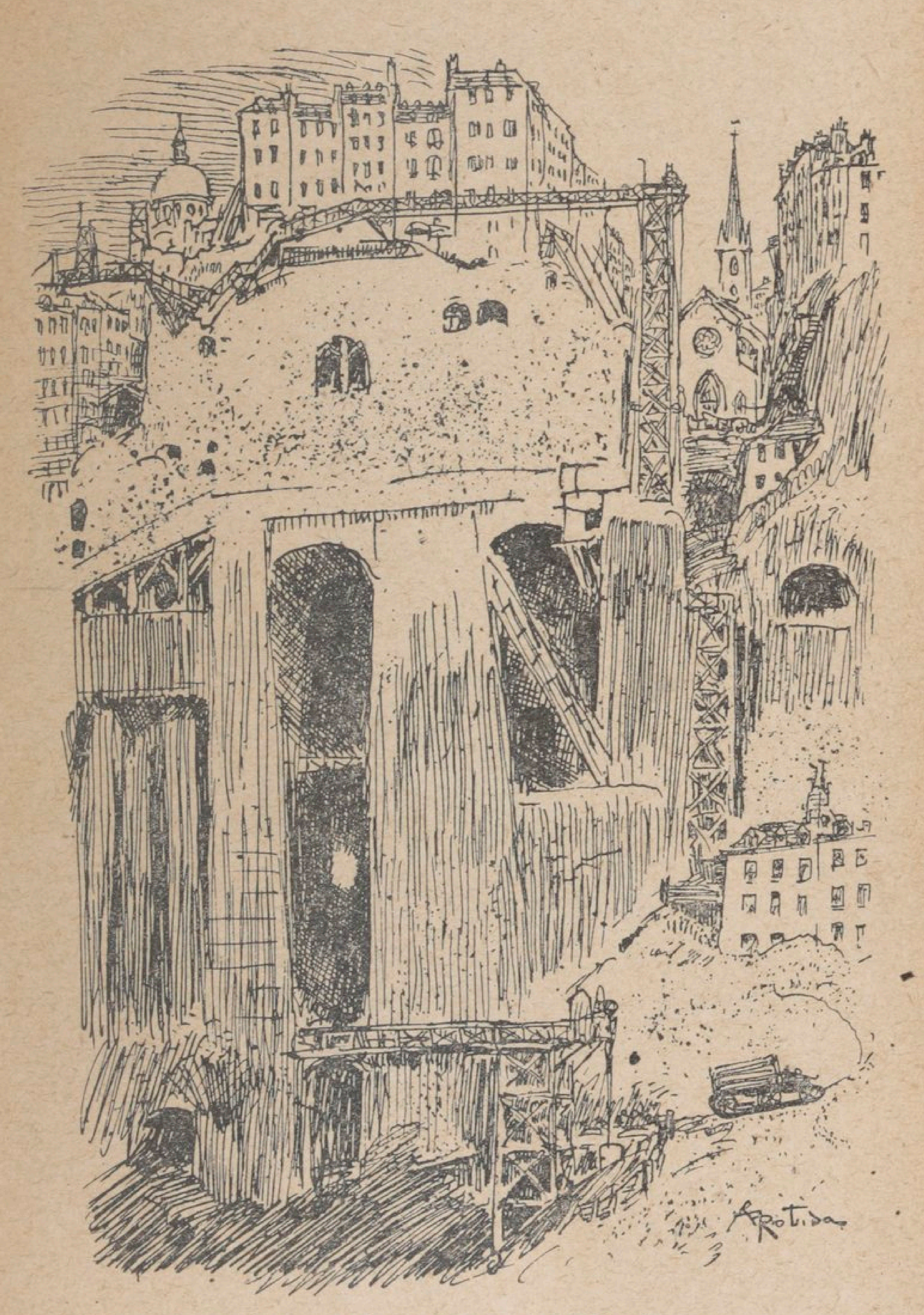
— Eh bien! reprit des Ormettes, voici l'affaire : Hier... Ah! vous savez qu'on s'est attaqué à la partie des Catacombes que le Métro n'utilisait pas. On déblaie, on refait des piliers de soutènement; or donc, dans le secteur Vaugirard, la fouille est tombée tout à coup sur ce train égaré depuis 800 ans. Stupéfaction d'abord, mais c'est bien lui. On a retrouvé des gazettes de l'époque : Mai 2124. Une fois le premier wagon rendu à la lumière, les ingénieurs ont fait presser le travail, on a pu se glisser jusqu'au bout du train à la machine motrice... Les wagons sont tous là.

— Et les voyageurs? demanda Modéran.

— Eux aussi!

— Diable!

— L'enquête commence. La justice et les journaux



Le grand ravalement de Paris.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

informent... Nous verrons les détails plus tard, cela va faire du bruit, un pareil crime, car il s'agit d'un crime énorme ! Dès aujourd'hui on peut affirmer que le train, détourné de sa voie par d'audacieux malfaiteurs au croisement d'une ligne en construction, deuxième réseau, deuxième étage, à travers les Catacombes, s'enfonça dans les galeries jusque sous Vaugirard. Alors...

— Oh non ! pas de détails impressionnants, dit Mme des Ormettes.

— Non, j'abrège. Leur besogne faite, les affreux bandits firent sauter une partie des voûtes, bloquant le malheureux train derrière et sous 150 mètres de débris en longueur et 15 mètres en épaisseur, plus quelques maisons tombées par-dessus. La voie du Métro longea pendant des siècles ce funèbre amas, et il a fallu le ravalement mondial pour avoir la clef du mystère. Brrr ! »

M. des Ormettes mit solennellement une petite pilule rose dans une cuiller et leva la main :

« J'ai vu l'étiquette du flacon, c'est un extrait synthétique de Clos-Vougeot ; je lève ma cuiller à votre santé, Cabrol, et à la *Villa Beauséjour*, en vous souhaitant de paisibles et agréables randonnées à travers des ciels tranquilles ! Je vous souhaite toutes les plus heureuses chances du monde ! Bon travail à tous ! Revenez, Andoche et Modéran, mes chers petits, tout prêts à réclamer vos diplômes en toutes matières, et vous, Cabrol, avec vos quarante-deux volumes terminés.

— Ah non ! fit Cabrol en riant, pas tous, non, c'est trop. Je me contenterai de mes deux grands travaux, bien avancés déjà !

— Quels ?

— Vous savez bien !

— Ceux que le monde savant attend si impatiemment depuis... faut-il le dire ? depuis vingt-cinq ou trente ans ? fit Mme des Ormettes.

— L'œuvre conçue à la fleur de ma vie littéraire, creusée et caressée tout le long de mon âge mûr. Je m'y mets pour la parfaire et terminer... Chut ! ne me reprochez pas l'excès de conscience de mes travaux ! D'abord, et avant tout, c'est donc mon *Histoire des civilisations lunatiques, d'après les documents rapportés par les voyageurs et les travaux des sélénites*, et ensuite : *Les Populations préhistoriques de notre globe et leurs institutions politiques...*

— Très bien !

— Oui, comme on ne peut pas toujours voltiger, j'aurai de quoi m'occuper ! Nous serons dérangés parfois, je ne m'en plains pas : des amis à recevoir, des visites à faire .. et puis n'ai-je pas à surveiller les études de mes neveux ? Nous avons l'appareil complet de l'*Universitaire Ciné-Phono* ; il fonctionnera régulièrement, je vous assure, et les garçons vous reviendront armés pour la vie, munis pour toute carrière à leur choix...

— Avec vous, nous sommes tranquilles, mon bon Cabrol.

— Notre programme est arrêté, revenons à notre pendaison de crémaillère. Encore une pilule de Chambertin... Soyons gais !... Mais où donc est passée ma gouvernante, Mélanie ? Elle était là tout à l'heure, je ne la vois ni ne l'entends plus. Mélanie ! Mélanie !

— Délicieuse, cette pilule...

— Attendez que Mélanie nous apporte les cachets gustatifs.

— Mais ils sont là, devant vous. Mélanie a tout préparé.

— Ah! oui, j'aperçois la petite boîte aux cachets. »

En effet, un flacon et une boîte ovale large de dix centimètres tenaient le milieu de la table sur un plateau d'argent encadré de fleurs. M. des Ormettes prit le flacon, lut : *Sauterne... Champagne*, et s'écria :

— Hé là! Cabrol, vous allez nous faire faire des excès !

— Bah! ce n'est pas mauvais, un petit croc en jambes aux habitudes, de temps en temps. . la pilule de Sauterne est pour accompagner celle de faisan truffé, et ensuite le cachet de fruits glacés synthétiques pour le dessert, avec la pilule de Champagne, et c'est tout.

— Quel festin! dit Mme des Ormettes; moi je ne prendrai pas de faisan truffé, je me contenterai d'une pilule de Champagne.

— Une seule? rien qu'une? Vous ne le trouvez donc pas bon, mon champagne?

— Au contraire, il est merveilleux, c'est une flamme liquide. Cette pilule m'a monté à la tête; n'oubliez pas que j'ai ma commission des finances, ce soir, je m'embrouillerais dans les chiffres...

— Ce cher Cabrol a une réputation bien établie de fin gourmet; il est difficile pour ses pilules gustatives.... Vraiment, sa pendaison de crémaillère est réussie. Mais quelle bombance ! On se croirait revenu aux temps de nos bons aïeux !

— Nos grossiers aïeux, vous pourriez dire, fit Mme des Ormettes. Comprend-on cela ? Pendant tant

de siècles ils mangèrent des viandes eux-mêmes, horreur ! Ils engouffrèrent des viandes de toutes sortes. Animaux gras et dodus, gibiers de tout fumet et des légumes de toute espèce, qu'il fallait faire passer de force avec des vins généreux ou des liqueurs spéciales.... Ils s'emplissaient de gâteaux et pâtisseries variées, j'en ai trouvé la liste dans une vieille histoire : babas, mokas, tartelettes... pouah ! Et quelle incroyable perte de temps ! Deux heures à table !... Étonnons-nous après cela de leur barbarie intellectuelle, de la faiblesse de leurs sciences....

— Nos pauvres aïeux ! gémit M. Cabrol.

— Nous, au moins, nos plus longs festins durent une minute et demie ; nous avons des synthèses alimentaires pures de tous ferments nuisibles ; nous avons des essences concentrées en pilules qui caressent doucement les papilles sans alourdir notre intellect. Que demande notre organisme pour prospérer ? Rien de plus. Et nous pouvons ainsi consacrer tout notre temps à nos travaux, à nos affaires. Réfléchissez ! Voyez quels retards fabuleux les anciens modes d'alimentation ont infligés au Progrès et à la Civilisation ?

— C'est fort triste, reprit M. Cabrol, j'en conviens ; mais, enfin, il faut se nourrir, et je veux vous ramener vos deux gaillards solides et bien portants, replets même, si possible.... Voulez-vous voir la soute aux vivres ? Venez, c'est là-bas, bien au frais, le grand placard à doubles parois.... Voyons, nous allons être quatre en comptant le pilote. Mais où est-elle donc, ma gouvernante ? Serait-elle rentrée à la maison ? J'ai encore une foule de recommandations à lui faire.

— Elle a vos instructions, et puis elle sait bien ce qu'elle a à faire, dit Mme des Ormettes.

— Ah, mais, je vais lui laisser dans le téléphone un savon de première classe.... Je sais bien, parbleu ! elle est furieuse de ce que je ne l'emmène pas... Il faut bien qu'elle reste à la maison pour garder mon petit intérieur et veiller sur mes collections.

— Vous lui donnerez vos dernières instructions par sans-fil.

— Oui, oui, satanée Mélanie ! grommela M. Cabrol. Nous disions donc : j'emporte dix ans de vivres pour quatre personnes. A deux repas par jour, cela fait 730 repas par personne et par an, c'est-à-dire 7300 repas pour dix ans. Multiplions par quatre, il me faut... 30000 pilules. J'en emporte 40000, cela fait une petite marge pour quelques invités, à l'occasion.

— C'est prudent, dit M. des Ormettes.

— Vous approuvez ? J'en suis charmé, vous avez l'expérience des voyages... Donc une tonne de pilules ; cela, c'est l'aliment solide. Et les provisions liquides? Les pilules de liquides concentrés : cinq cents kilos de gouttes variées. Naturellement, toute la gamme des vins, hydromels, bières,... etc. De plus, il faut tout prévoir, une caissette de pilules pharmaceutiques pour tous les cas possibles, avec le manuel de l'Académie de Médecine.

— Parfait ! dit Mme des Ormettes ; avec cela, je suis tranquille ! Je savais bien que je pouvais vous confier sans crainte mes chers petits !

— Je vous ramènerai des hommes !

— Oh ! si je n'étais pas si occupée, si je ne me devais pas à mes engagements devant mes électeurs, je partirais avec vous.

— Outre l'Universitaire Ciné-Phono, nous avons une petite bibliothèque. Je veillerai à ce que mes neveux travaillent régulièrement.

— C'est si commode, cet Universitaire Ciné-Phono, dit Mme des Ormettes ; mais comprend-on que l'on n'ait pas encore trouvé de machine à corriger les devoirs ? »

Une sonnerie éclate. C'est un petit signal du pilote qui sort de sa logette. C'est le grand départ. L'Aéro-Pension de famille Beauséjour va partir.

« Monsieur, dit le pilote, quatre heures moins trois minutes et demie, c'est l'instant pour l'appareillage comme vous aviez dit. »

Tout le monde s'était levé. Andoche et Modéran avaient bondi, joyeux. Les autres ne semblaient pas trop émus.

« Oui, j'ai dit trois minutes pour les effusions, c'est suffisant, dit Cabrol, la vie est si courte ! Allons, embrassons-nous. Pas d'émotions puisqu'on se reverra tous les soirs dans le Télé et que l'on pourra se raconter ses journées, tranquillement, bien à son aise.

— Quand votre aéro-villa sera installée quelque part, mais quand elle voyagera ?...

— Eh bien, et la sans-fil ? Allons, plus qu'une demi-minute. Au revoir, bonne santé à tous ! A demain au Télé !

— Bonne santé à la *Villa Beauséjour* ! ».

M. et Mme des Ormettes étaient sur le sol de l'Envoloir, Andoche et Modéran au balcon de la villa agitaient leurs mouchoirs.

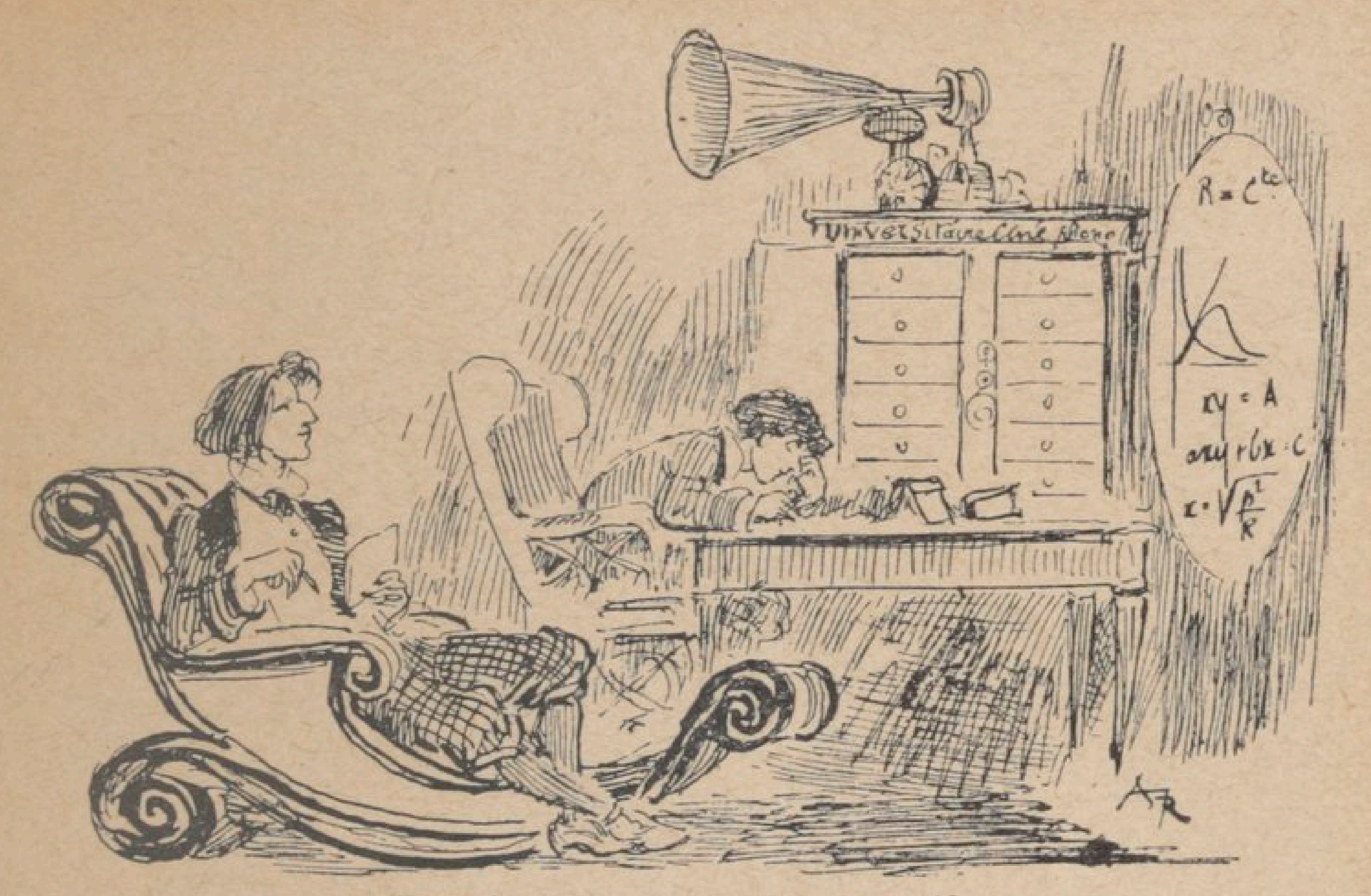
La *Villa Beauséjour* frémit dans toutes ses membrures, roula doucement sur l'Envoloir et prit l'air, presque sans secousse.

Le constructeur méritait sa réputation : la villa volante avait belle mine aussi bien en plein vol qu'à l'amarrage Elle brillait au soleil avec sa façade émaillée, sa toiture quadrillée de lignes roses rappelant les tuiles des constructions terriennes.

Au rez-de-chaussée, trois fenêtres de chaque côté, un grand balcon à l'avant qui se prolongeait en bec avec sa logette de direction à la pointe, un autre balcon à l'arrière arrondi. A l'étage, trois fenêtres encore sur chaque flanc. Élégance et simplicité.

L'aéro-villa décrivit un grand cercle au-dessus de l'Envoloir et piqua vers le Sud, pendant que M. et Mme des Ormettes, dans leur auto-volante, s'en allaient à leurs occupations.





Les jeunes gens au travail.

III

Affaissement des Alpes, Montée de Venise et autres changements.

La *Villa Beauséjour* filait à 5 ou 600 m., en allure modérée, dans un ciel d'un bleu léger parsemé de petits nuages qui s'enfuyaient vers le Nord en escadrilles plus ou moins pressées, coupées de longues traînes effilochées. Déjà les hautes constructions du Paris central se perdaient au loin, ainsi que les interminables lignes des faubourgs, dans les taches vertes des parcs ou les enchevêtrements de ferrailles, de pylônes et de tours des quartiers industriels.

Cela faisait un magnifique paysage, malheureuse-

ment déjà fortement touché par l'immense bouleversement de la reconstruction mondiale.

« Installez-vous, les enfants! dit Cabrol, qui montrait encore un peu de mauvaise humeur, sans doute causée par ce changement dans ses habitudes casanières.

— Mais c'est fait, mon oncle! » répondirent à la fois Andoche et Modéran en courant d'une fenêtre à l'autre, vers l'Est ou vers l'Ouest.

Et ce fut, pendant un quart d'heure, des : « Dis donc, c'est très beau, qu'est-ce que c'est que ça, là-bas? — Et ça dans tout ce bleu ? Tiens, la Loire!... Et ces fumées ? un volcan ? non, une entrée de chantier, des travaux.

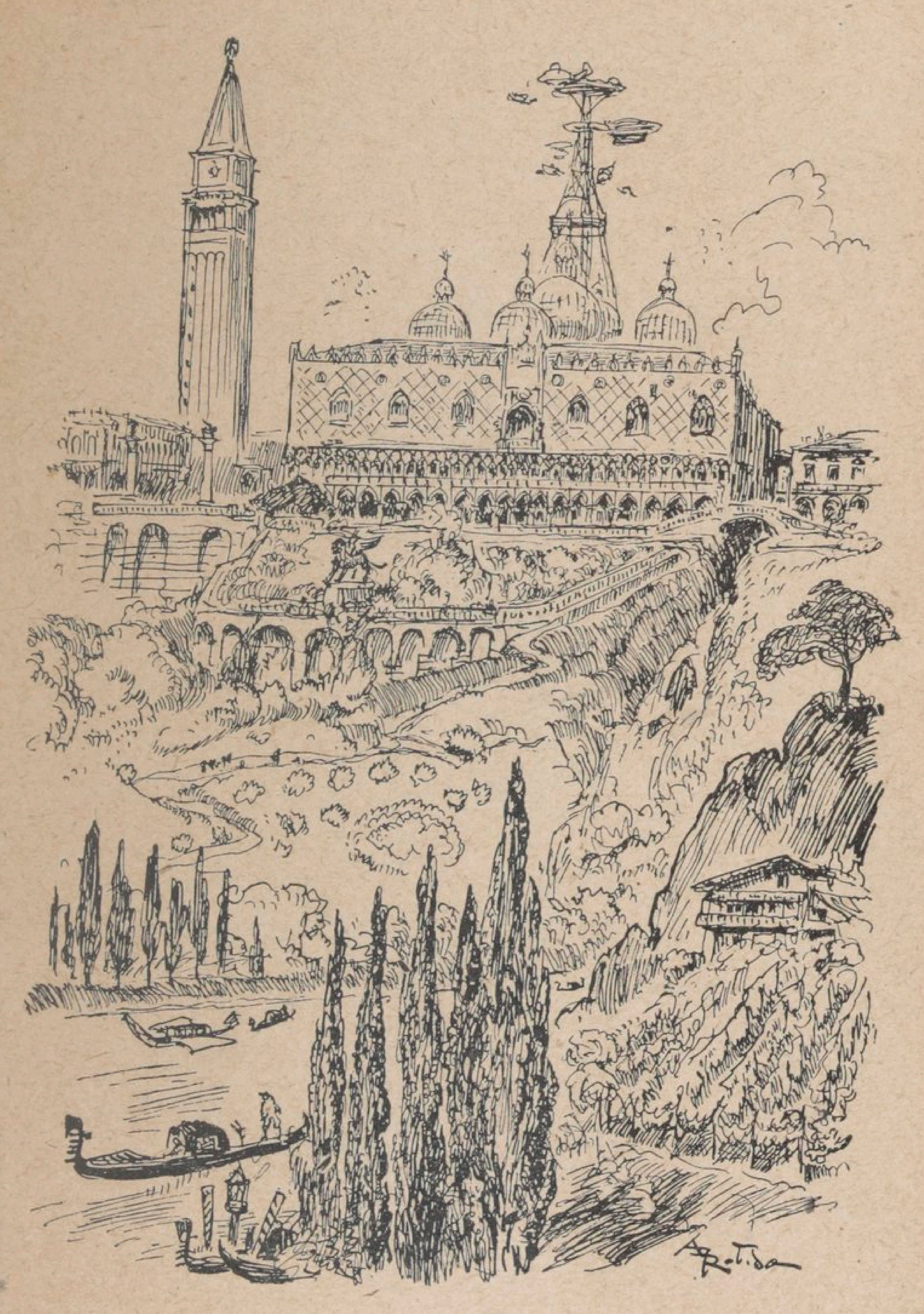
— Piquez un peu vers l'Est! dit M. Cabrol au pilote.

— Tiens, la Suisse !

— Et ses bains de mer! Modéran, tu reconnais ? L'année dernière nous y étions, aux plages de la Jungfrau... Ce tassement du sous-sol au siècle dernier, qui a produit l'enfoncement de la Suisse et l'invasion de l'Adriatique par de larges couloirs, va-t-il être arrêté définitivement ?

— Les travaux avancent dans ce secteur depuis une vingtaine d'années, c'est heureux, mais quel travail! »

Pauvre vieille Venise, elle ne descendait pas, elle! L'enfoncement du Quarnero la faisait, comme par un mouvement de bascule, remonter lentement, de 8 à 10 mètres par an, depuis une cinquantaine d'années, et elle était parvenue à une altitude de 460 mètres, je crois. Voyez-vous cela, les enfants, la place Saint-Marc perchée à 460 mètres. Et quel travail pour reprendre le sol en sous-œuvre! Combien de piliers de béton armé, de traverses glissées sous les pilotis du



Venise prend de l'altitude.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

Palais ducal ! Voyez donc ces modifications aux anciennes cartes, ce chapelet de stations balnéaires concurrentes du Lido, à la place des anciens lacs, sous les ex-Jungfrau, Cervin, Brunig ou Simplon.

Maintenant, laissant le panorama de la Suisse transformée, avec ses grands ports maritimes de Lucerne et Genève, la *Villa Beauséjour*, ayant pris de la hauteur, mettait cap à l'Ouest et marchait à bonne allure. Cabrol indiqua sur la gauche de lourds tourbillonnements de vapeurs sur lesquels passaient des lueurs soudaines.

« L'Auvergne ! dit-il. Les volcans ont repris leur activité, heureusement régularisée par les merveilleux travaux de nos ingénieurs, et utilisée pour le chauffage central à eau chaude d'une bonne partie de notre ancien continent... Les travaux de réfection sont assez avancés de ce côté parce que commencés il y a longtemps, lorsque l'on eut l'idée de raidir le sol par des poutres gigantesques en ciment armé, vastes quadrillages à travers lesquels l'eau de la mer, lancée en de formidables conduites, descendait se chauffer aux volcans des Puys de Dôme et remontait bouillante aux usines du chauffage central.

« D'ici vous ne voyez pas la végétation nouvelle, quasi-tropicale, qui s'est développée dans cette région, devenue ainsi comme une immense et merveilleuse serre. Et ce travail a été imité par tous les pays ayant l'heureuse chance de posséder de vieux volcans engourdis ou bien des volcans en activité, que l'on a rendus ainsi inoffensifs, en dirigeant leurs expansions et explosions...

— Il fait un peu chaud, fit Modéran en se rendant au balcon.

— Oui, c'est l'haleine des Puys, dit M. Cabrol; voyez ces bouillonnements et ces jets de vapeurs là-bas ; les chaudières naturelles du chauffage central nous soufflent au visage, mais nous allons trouver dans un instant la bonne brise fraîche de l'Atlantique. »

M. Cabrol alla parler au pilote, un vieux routier de l'air qui, habitué aux voyages, semblait ne plus rien regarder, indifférent à tout ce qui pouvait se passer en bas ; l'œil mi-clos, une petite pipe à la bouche, ce vieil habitant des nuages somnolait en suivant les légères volutes de fumée de sa pipette. Il ne dormait pas tout à fait, puisque de temps à autre il glissait un demi-regard vers son tableau de direction et ses manettes.

« Eh bien, Barlotin ? fit M. Cabrol.

— Bonne route, répondit Barlotin, sud-sud-ouest, altitude 745, direction Aéroport d'Arcachon.

— Dans combien de temps ?

— Trente à trente-cinq minutes. Faut-il accélérer ?...

— Non, inutile de se presser. Nous coucherons à l'aéroport. »

La pipette, qui n'avait cessé de fonctionner, projeta un large anneau de fumée et le pilote resomnola.

« Pas bavard, le père Barlotin, murmura Andoche se remettant au balcon.

— Un vieux pilote de confiance; votre père nous l'a garanti, l'ayant employé souvent.... Le père Barlotin, toujours en l'air, n'a pas vécu huit jours par an à terre depuis des années, il dit qu'il n'a plus l'habitude et que le vertige le prend dès qu'il met le pied sur le plancher des terriens... Il ne sait plus marcher. Quand, par hasard, il est à Paris, attendant quelque gros

avion à conduire, il ne quitte pas l'envoloir, la plate-forme du Phare de 300 mètres... non, pas bavard, sa petite pipe est sa seule confidente. »

L'après-midi s'achevait. Déjà dans le ciel, à l'occident, des nuages couraient sur une large nappe jaune et la ligne d'horizon étincelait sur de légères bandes mauves.

« La mer ! dit Andoche sautant d'un bord à l'autre.

— Le grand air nous a donné de l'appétit, dit M Cabrol ; sitôt l'atterrissage, nous dînons, puis une petite promenade sous les pins, pour nous dérouiller les jambes, puis la chambre à coucher. »

Doucement, mollement, après avoir décrit deux ou trois spirales au-dessus de la longue plage et des bois de pins encadrant de nombreux châteaux balnéaires, la *Villa Beauséjour* atterrit sur les chardons bleus d'un mamelon sablonneux, à une dizaine de pas du flot qui venait langoureusement battre la chanson de la marée du soir.

Andoche et Modéran n'attendirent pas que la *Villa* fût calée et ancrée pour sauter à terre et courir s'allonger sur un sable dépourvu de chardons, sous un bouquet de pins superbes. Ils prenaient leur élan, se couchaient, se relevaient d'un bond, et recommençaient en se bousculant avec des cris joyeux.

M. Cabrol n'avait pas autant d'ardeur à dépenser ; il descendit posément et se promena autour de la *Villa*, les bras croisés en se frottant le front du bout du doigt.

« Je ne comprends pas, monologuait-il ; le poids de *Beauséjour* est plus fort que je ne pensais. Hier, avec nous tous à bord, l'aiguille marquait 2 647 kilos et 125 grammes, aujourd'hui nous avons 2 739 k. 858....

Que signifie cette erreur ? Je sais bien que j'ai une tendance à engraisser, mais pas de 90 kilos par jour.... Alors ? N'importe, je me surveillerai tout de même. Je ne prendrai que des demi-pilules. »

Il alla rejoindre ses neveux sous les pins et s'assit à côté d'eux pour admirer à l'aise le fulgurant soleil qui allongeait ses rayons dans le ciel comme pour se préparer à faire le plongeon dans la vague étincelante de l'autre côté.

« Tiens ! on dirait qu'on entend Phanor, fit Modéran.

— C'est vrai, sa voix ressemble bien à celle de ce pauvre Phanor, dit M. Cabrol après avoir tendu l'oreille ; c'est quelque chien du castel derrière nous, ou bien de ce petit avion-roulotte qui se balance au-dessus des premières vagues et qui chasse sur ses ancres.

— Ce pauvre Phanor, il avait l'air bien triste en voyant nos malles ; il comprenait, nous partions et nous ne l'emmenions pas.

— Pauvre Phanor, nous avons eu tort de le laisser, mon oncle.

— Oui, nous avons eu tort, je le regrette maintenant.

— Est-ce qu'on ne peut pas se le faire envoyer ?

— Si fait, mais pas avant que nous soyons installés quelque part.

— Alors, dépêchons-nous.

— Pas si vite... Ah ! voilà Phœbus qui s'enfonce ; nous allons rentrer dîner et puis, à 21 h. 35, un mot à la famille dans le Télé ; ensuite repos, sommeil, réveil demain à 6 heures. »

M. Cabrol se releva lentement, avec effort. Il faisait si bon sous les caresses de cette douce brise, dans le

calme de cette belle soirée. Ah ! qu'on était bien, loin de Paris et de l'infernale bousculade du ravalement mondial ! Ce secteur de l'Aquitaine maritime n'était entamé qu'à peine du côté de Bordeaux.

Le repas sur le balcon de *Beauséjour* fut vite expédié. Une pilule et une goutte synthétique, c'est-à-dire deux pilules par personne à avaler, ou, quand on est un peu gourmand, à laisser fondre en buvant lentement un verre d'eau froide ; cela ne prend tout de même pas grand temps. Les trois convives causaient, renversés dans de bons fauteuils d'osier.

« Mais oui, je suis un peu gourmand, disait M. Cabrol.

— Et moi, donc ! dit Andoche.

— Aussi, dans notre provision de pilules et de cachets gustatifs, ai-je pris pour les dimanches et les grands jours de bons petits plats soignés : poulets rôtis, canards à la rouennaise, côtelettes d'agneau, chevreuil, civet de lièvre, andouilles de Vire, truite saumonnée ; des légumes : choux farcis, pommes sautées, petits pois, pâté de bécassine, etc., pour changer de la pilule de bouilli de bœuf ordinaire... ».

Andoche et Modéran échangeaient des sourires de satisfaction.

« Très agréables et... très économiques les pilules, mes petits ! Ainsi, avec un poulet consommé à grand renfort de coups de dents... Est-ce qu'on a encore des dents, maintenant, autrement que pour la décoration ? »

Andoche et Modéran sourirent en montrant des dents naturelles à l'ancienne mode, mais pas très brillantes, tandis que leur oncle laissait voir deux rangées de dents admirables, en or à la mâchoire supérieure et en émail argenté à l'inférieure.

« On n'a pas encore trouvé mieux pour compléter la figure... Oui, je disais donc, avec un poulet consommé brutalement, à la façon de nos grossiers aïeux, combien peut-on nourrir de personnes ? Deux au plus. Eh bien ! les usines, en le combinant avec quelques fucus, des essences, des condiments divers, en tirent 50 pilules, c'est-à-dire 50 repas complets. Vous voyez l'énorme avantage ! Autrement, comment nourrirait-on la terre surpeuplée, je vous le demande ? Aussi Paris a-t-il voulu payer le tribut de reconnaissance dû par la Terre entière, en élevant un grand monument aux quatre chimistes de génie qui inventèrent les pilules synthétiques ! Groupe colossal, où ils sont figurés au milieu de leurs cornues, de leurs fourneaux et de leurs casseroles, recevant le long cortège de toutes les bêtes utilisées pour l'alimentation : bestiaux, gibier, volailles, poissons, etc., un pur chef-d'œuvre ! Mais, attention ! il est 21 heures. Vite, au Télé, pour aller dire bonsoir à votre papa si occupé, et à votre chère maman, si elle n'est pas retenue à la Commission du budget. »

Le Télé-parleur, merveilleux instrument qui supprime véritablement l'absence, même par sans fil, puisque, avec un relai sur un poste régulier, on peut retrouver n'importe où, sur la plaque de l'appareil, la présence et la voix des êtres chers laissés à des milliers de kilomètres.

Le premier soin de M. Cabrol, en atterrissant, avait été de planter dans le sol l'antenne terrienne pour se relier au poste d'Arcachon.

A l'heure fixée, M. et Mme des Ormettes devaient se trouver au rendez-vous devant leur plaque de Paris.

A peine sur le balcon de l'*Aéro-Beauséjour*, Cabrol entendit des éclats de voix dans sa chambre.

« Allons ! voilà votre père qui s'impatiente. Voyant qu'on ne lui répondait pas, il a mis l'amplificateur. »

Andoche et Modéran étaient déjà en haut et répondaient à l'appel tonitruant.

« Eh bien! eh bien ! dit M. des Ormettes, que faites-vous donc?

— Coucher de soleil admirable! Nous admirions, répondit Cabrol.

— C'est que je suis pressé !

— Et nous farnientions devant le panorama ; mais nous voici.... Tout va bien, première journée parfaite....

— Et maman ? demanda Modéran.

— Pas revenue de la Chambre. Tenez, voyez. »

La plaque papillota brusquement. M. des Ormettes disparut, puis apparut une grande table verte chargée de papiers autour de laquelle discutaient une vingtaine de personnes, parmi lesquelles au moins sept ou huit dames. Mme des Ormettes était là, lisant un rapport... On entendit quelques mots, des chiffres ! Puis l'appareil repapillota et M. des Ormettes reparut.

« Tout va bien, bon, parfait....

— Nous partons demain à 6 heures, dit M. Cabrol.

— Bonne nuit alors, à revoir, les enfants ! »

La plaque redevint sombre.

« Maintenant, les petits, vous avez vu papa et maman, on va se coucher, dormez bien... Moi, je reste, j'ai un dernier mot à dire à Mélanie, une liste de recommandations importantes : pour plus de sûreté, je vais lui répéter mes instructions par écrit... »



Mélanie retrouvée.

IV

Voyageurs supplémentaires.

Andoche et Modéran dormaient encore profondément quand un balancement un peu fort de la *Villa Beauséjour* leur fit entrebâiller les paupières ; le balancement berceur continua quelques secondes et s'atténua lentement.

« Tiens ! nous partons, fit Modéran bâillant et s'étirant les bras.

— Nous sommes partis, dit Andoche ; vite ! ne perdons rien du paysage. Et puis j'ai très faim, ce matin. »

Les deux jeunes gens furent habillés en moins

de cinq minutes. M. Cabrol, debout aussi, se rasait dans sa chambre.

« Bonjour, bonjour ! dit-il, mais qu'est-ce que c'est encore que ces aboiements ? Arcachon s'éloigne et on les entend toujours. J'ai donc la berlue ?

— Mais c'est toujours la voix de Phanor, dit Andoche. Et qu'est-ce qui gratte comme ça ? »

Modéran avait déjà ouvert la porte. Un petit chien bondit, fit quelques tours en jappant autour des deux jeunes gens et voulut sauter dans les bras de M. Cabrol, qui, la bouche béante d'étonnement, les joues barbouillées de savon, brandissait son rasoir.

« A bas, Phanor, à bas ! Tu vas me faire couper, disait M. Cabrol, à bas ! Tu es bien gentil, mais d'où sors-tu ? »

La porte s'ouvrit de nouveau.

« Bonjour, Monsieur. Vous avez bien dormi ? »

Cette fois, Cabrol laissa tomber son rasoir.

« Mélanie ! Mélanie ici !... mais comment ?

— Eh bien, oui, Monsieur, je suis ici. Pas pu me faire à l'idée de rester à la maison toute seule, loin de Monsieur qui pouvait avoir besoin de moi... et des jeunes messieurs aussi... J'en perdais la tête d'inquiétude. Alors, au dernier moment, je suis restée dans l'aéro... au fond d'une armoire de la chambre d'amis .. et pas toute seule, Monsieur. »

Phanor jappa en bondissant autour de Mélanie.

« Oui, oui, pas toute seule... oui, oui, Phanor ! »

Mélanie, qui tenait serré sur sa poitrine une sorte de panier-valise, ouvrit les bras. Un miaulement sortit du panier et la tête d'un gros chat blanc se dégagea d'une couverture, des pattes s'allongèrent paresseusement.

« Babylas aussi ! s'écria M. Cabrol, toute la maison, alors ?

— Phanor et Babylas seraient morts d'ennui loin de Monsieur...

— Et mes collections ?

— J'ai prévenu l'assurance ! Avant tout, c'est Monsieur qui doit être soigné plutôt que les bibelots, des vieux débris de bois ou de pierre, qui ne peuvent pas tomber malades... ou s'abîmer plus qu'ils ne sont... Alors mon devoir...

— Nous sommes à 7 ou 800 mètres d'altitude, Mélanie, je ne veux pas vous renvoyer...

— Monsieur ne ferait pas ça...

— Non. Vous me tyrannisiez à la maison, soit, vous allez continuer ici... Allons, Phanor, à bas ! Toi, Babylas, viens sur mes genoux. »

Le chat, ondulant son panache blanc, sauta sur les genoux de son maître, se mit en boule et ferma les yeux en faisant ronron, sans paraître se soucier des abois de Phanor, qui venait enfoncer le museau dans sa moelleuse toison.

« C'est bien, installez-vous là-haut, pas dans l'armoire, dans la chambre. Mais vos bagages ?... Vous savez, j'attendrai que les travaux soient assez avancés pour que la région de Paris soit redevenue habitable... Nous resterons le temps qu'il faudra, huit ou dix ans peut-être !

— Mes bagages sont là.

— J'y suis ! Tous ces paquets que je ne reconnaissais pas, un peu partout dans les armoires... »

Mélanie sourit.

C'était une femme un peu ample, une femme forte, au physique comme au moral. Son œil calme et la tran-

quille assurance de son visage replet montrait bien qu'aucun doute ne l'effleurait jamais sur l'excellence de sa direction et la légitimité de ses décisions.

M. Cabrol avait déjà pris son parti. Laissant Mélanie procéder à son installation, il emmena ses neveux sur le balcon d'avant. Chacun d'eux savourait sa pilule matinale d'extrait de banane au chocolat et pouvait consacrer toute son attention sur la route.

« Eh bien! Barlotin, dit M. Cabrol, une belle journée se prépare, hein? Beau lever de soleil... Il nous faut faire une bonne étape pour entrer demain dans la partie vraiment intéressante du trajet. »

Le pilote ouvrit un œil, il avait déjà sa petite pipe à la bouche et lança quelques volutes de fumée avant de la rentrer.

« Je connais bien la route, Monsieur, dit-il ; en allant doucement, sans se gêner, on sera ce soir à mi-chemin entre Dakar et Panama. Je suis exactement l'itinéraire que vous m'avez donné, avec les crochets sur les points marqués. Ce sont d'ailleurs les points habituels des tournées sur la ligne Dakar-Amérique du Sud.

— Travaille-t-on, ce matin? demanda M. Cabrol à ses neveux.

—Oh! mon oncle, congé encore aujourd'hui, nous commencerons demain.

— Bon, moi aussi, alors. »

Andoche et Modéran s'installèrent à côté du pilote, de façon à prendre une leçon de direction. Pour être paré à toute éventualité, un jeune homme, aujourd'hui, doit connaître la manœuvre, très simplifiée d'ailleurs, de tout véhicule roulant ou planant, sur terre ou dans l'air : *avionnette*, *hydroavionnette*, *auto-volante*, ou autres. Ils n'avaient pas encore leurs brevets,

mais comptaient les prendre avant quelques mois.

Et l'on n'entendit plus dans le poste d'avant que les mots... *stabilisateur*, *tube*, *manette*, *radioéthérogoniomètre*, *radioloxodromogoniomètre*...

M. Cabrol, qui se promenait de long en large, signala tout à coup, du ton d'un employé des grands dirigeables: « Tolède! droit devant! Alcazar! Puente d'Alcantara! Puente San Martino... »

Andoche et Modéran, la lorgnette à la main, se penchaient au balcon.

« Attention! ne tombez pas sur les ponts de Tolède de cette hauteur, vous les casseriez. A leur âge, ils ne doivent plus être très solides... Pilote, une spirale autour pour mieux voir. »

Dans les sierras, la grande restauration était commencée; elles étaient vieilles, ces montagnes; leur carcasse effritée, rôtie et usée, se dessinait d'en haut comme un long squelette aux côtes blanchies, aplati sur un terrain pelé. La *Villa Beauséjour* fila dessus en accélérant l'allure, attirée par un point brillant que le pilote avait signalé, du côté d'une autre sierra, neigeuse, celle-là!

« Grenade! L'Alhambra! »

Andoche et Modéran se penchèrent de nouveau.

« Qu'est-ce que c'est que ça, qui brille?

— Le pilote vous l'a dit, l'Alhambra!

— Mais c'est du verre! s'exclama Modéran après quelques minutes.

— Une boîte de verre, en effet, pour préserver ce vieil Alhambra de tout accident et prolonger sa vieillesse — l'Alhambra attire beaucoup de visiteurs. Vous voyez ces dirigeables de tous calibres qui tournent au-dessus de lui, — et ces visiteurs ne sont pas

toujours très soigneux ; ils laissent tomber des colis, des bouteilles, ou bien accrochent, en tournant autour, des morceaux d'architecture... Et puis il y avait les touristes indélicats qui la nuit descendaient dans les patios pour rapporter des petits souvenirs, des sculptures, des plaques de faïence ou autre chose... Avec le couvercle de verre épais dans une forte armature d'acier, on a paré à ces dangers. »

L'*Aéro-Villa Beauséjour* continuait sa route en prenant de l'altitude. L'Alhambra étincelait maintenant en arrière dans le lointain et se confondait avec les neiges de la sierra Nevada.

En avant, à la pointe extrême de l'Espagne, bien au-dessus du roc de Gibraltar, si fameux aux temps lointains, écroulé dans une guerre, le travail de réfection mondiale comportait l'élargissement du grand canal maritime de Cadix, creusé il y a quelques siècles pour doubler l'ancien détroit. Une grande ligne blanche zigzagante coupait la péninsule et s'en allait à Cadix rejoindre l'Atlantique.

« Nous avons bien marché avec la brise, dit M. Cabrol, beau temps, il ne nous gêne pas, le soleil de cette Afrique que vous voyez là-bas jaune et rose, sur notre gauche. Nous serons de bonne heure à l'atterrissage. »

Plus rien à voir que du bleu ; on s'en fut déjeuner à la salle à manger en écoutant les Phonogazettes du Télé. Rien d'intéressant, des nouvelles des grands chantiers de reconstruction, des plaintes venant de tous côtés sur la gêne et les embarras inouïs apportés à la vie et aux affaires.

Puis ce fut la sieste dans de bons fauteuils, quelques heures de bon repos.

« Un petit concert ? dit Modéran.

— Non, un peu de théâtre... Quoi ? Pas quelque chose de triste ni de... ni de...

— Bon ! je choisis », dit M. Cabrol.

Sur la plaque du Télé apparut une bande de clowns hilares et cabriolants, sautant les uns par-dessus les autres et clamant des drôleries.

Mélanie était accourue pour le cirque. Phanor sauta presque sur le Télé en aboyant devant les clowns et les animaux savants, — des ânes d'une intelligence remarquable et des oies qui suivirent. Babylas se risqua, un peu effarouché par le tapage, et vint se mettre en rond sur les genoux de son maître sans vouloir regarder ce qui se passait dans le Télé, accompagnant seulement les acteurs et les musiques d'un ronron de bien-être dédaigneux.

Au bout d'une demi-heure, Andoche et Modéran somnolaient. M. Cabrol arrêta le Télé et prit son carnet pour noter quelques idées qui lui étaient venues sur les civilisations lunatiques.

Une petite sonnerie les réveilla tous les trois. Le pilote signalait quelque chose.

« Bon ! dit M. Cabrol en regardant la pendule, nous devons approcher.

— L'Archipel Caucasique en vue, Monsieur ! cria le pilote dans le téléphone.

— Voilà ! voilà ! Debout, les enfants ! nous arrivons...

— Déjà ! firent Andoche et Modéran en bâillant, on était si bien !

— Eh ! il ne faut rien perdre, le Caucase, c'est du nouveau pour vous ; moi, j'y suis déjà venu. »

Le Caucase en plein Atlantique ? Oui, le Caucase,

ou du moins à peu près. Le Caucase, c'est l'archipel construit il y a déjà une centaine d'années à mi-chemin entre Dakar et Panama, lors du grand travail d'amélioration du Caucase, une contrée encombrée par ses montagnes, un lacis embrouillé de défilés, de gorges serrées entre de formidables pics rocheux, qui gênaient considérablement les relations entre l'Europe et l'Asie Méridionale. On avait foré bien des tubes à travers ces blocs, mais c'était coûteux et dangereux ; les inondations de pétrole, les éboulements de schistes au passage des trains rendaient précaire l'exploitation de ces tubes.

Un spéculateur de génie eut une bonne idée. Tous ces cailloux sont gênants, enlevons-les et nettoyons le Caucase, exploitons-le en carrière inépuisable de béton.

Et le travail commença. Les pics gênants furent attaqués avec les perforateurs et les concasseurs électriques, transformés en béton et pudding caillouteux, ou réservés en énormes blocs, que d'immenses bateaux de charge s'en allaient porter, non pas au plus près, mais par les canaux de mer Noire, Marmara, Méditerranée régularisée et Gibraltar, en plein Atlantique, sur des hauts fonds de la mer des Sargasses. La double opération réussit. On laissait là-bas un Caucase praticable et l'Archipel Caucasique sortait des flots.

Ici les constructeurs ont eu souci du pittoresque et l'ossature des îles a été très étudiée, très travaillée, en vue de faire de ces îles, livrées, aussitôt construites, aux ingénieurs, forestiers et paysagistes, quelque chose de bien.

Le résultat a été merveilleux : côtes dentelées, hérissées de beaux rochers en falaises, découpées en

promontoires, frangées d'écume blanche, avec des plages de sables fins sous des bois admirables, — flore africaine et européenne, palmiers, pins parasols, chênes, oliviers, — ruisseaux dégringolant en cascades jusqu'à la mer ou chutes majestueuses, rivières descendant en cataractes d'un grand lac-réservoir aménagé au point le plus haut de chaque île ; bref, tout ce qu'il fallait pour faire de ces îles un séjour de plaisance et de cures d'air fréquenté par l'aristocratie des six continents.

L'archipel, au milieu de l'Océan, sous un ardent soleil, mais rafraîchi par les courants de retour du Gulf-Stream et par les brises et les grands coups de vent du large, jouissait d'un climat délicieux.

Pas de gouverneur, un administrateur. Le promoteur de l'entreprise, possesseur d'une bonne moitié des actions, gouverna lui-même son archipel à la satisfaction de tous pendant un bon tiers de siècle et fonda une dynastie prospère.

Il y eut donc quelque part un peuple complètement heureux. La population sédentaire, habitant les villes et villages disséminés dans ce paradis, n'était pas très nombreuse ; les premiers arrivants avaient été vraiment sélectionnés dans leurs pays d'origine, physiquement et moralement ; ils offraient toute garantie comme travailleurs des champs et des villes, commerçants, intellectuels, magistrats. Tous gens d'ordre, protégés contre toute intrusion du dehors par une garde civique.

Dès que l'aéro-villa eut pris terre dans une anse charmante, superbement ombragée, M. Cabrol et ses neveux sautèrent sur le sable.

« Au bois, là-bas, au-dessus des rochers, vite !

s'écria Andoche, nous verrons de là tout le développement de la côte.

— Du tout, dit M. Cabrol, la douane médicale d'abord. Nous devons passer l'examen d'admission ; si nous sommes admis, nous pourrons, avec le certificat, nous promener tant que nous voudrons dans l'archipel.

— Où est-elle, cette douane ?

— Le bâtiment là-haut, sous les grands arbres, répondit le pilote. Je connais, je suis venu déjà.

— Bon ! dit Andoche se lançant à l'escalade.

— Veux-tu nous attendre ? s'écria M. Cabrol. Et Mélanie, que nous oublions !... Elle doit venir aussi... Mélanie ! Mélanie !

— Faut-il emmener aussi Phanor et Babylas ?

— Ne plaisante pas, ces mesures rigoureuses ont préservé l'archipel de bien des maladies, elles empêchent la diffusion des épidémies. »

Mélanie, inquiète, accourait. A la suite du pilote, tous les locataires de l'*Aéro-Beauséjour* s'engagèrent dans le sentier, pittoresque, mais un peu rude. Les jeunes gens bientôt gagnèrent en avant, mais Mélanie, un peu forte, soufflait :

« Doucement ! doucement ! ».

Il fallut dix bonnes minutes pour arriver en haut, devant la douane médicale, qui planait sur un horizon vraiment splendide.

« Vite ! vite ! dit M. Cabrol arrachant ses neveux à la contemplation pour entrer dans le bureau, l'examen, vivement ! Pourvu que le docteur soit là ! Et silence ! Pas de réclamations pour ne pas perdre de temps, obtempérons ! »

Le docteur y était. L'examen ne fut pas long, sauf

pour la gouvernante dont l'essoufflement exigea une auscultation plus stricte ; mais, en une demi-heure, tous furent expédiés avec le permis.

Andoche, dédaignant les chemins frayés, bondissait de joie à travers la campagne. Mais on le rattrapa vite, planté dans la verdure devant un groupe d'arbres inconnus.

« Est-ce beau, tout ça ! s'écria-t-il, la terre, les rochers, les arbres... Et quels arbres !

— Ce sont des figuiers banyans, cramponnés à leurs faisceaux de racines ; ils sont encore jeunes, reviens les voir dans une cinquantaine d'années.

— Je ne demande pas mieux ! Et ceux-ci, fortement échevelés ?

— Baobabs ! Et ces cactus-cierges, groupés en candélabres de quinze mètres... et ces agaves pointant de partout.... Ne vous faites pas embrocher à toutes ces pointes ! Voilà qui nous change des platanes maladifs de nos boulevards, rongés par toutes les exhalaisons chimiques de nos usines ou des véhicules industriels et les courants d'ondes de toutes sortes qui s'entrecroisent dans notre pauvre atmosphère !.... Respirons, respirons largement cet air non pollué.

— Ce pays me plaît ! s'écria Modéran.

— A moi aussi !

— Un peu accidenté pour mes jambes, dit Mélanie ; moi, je redescends à la villa. Je regarderai d'en bas.

— Surtout, dit M. Cabrol, ne touchez à rien, Mélanie, nous ne sommes pas ancrés encore ! N'entrez pas dans la logette ; songez que si, par inadvertance, vous touchiez à quelque appareil, vous pourriez vous envoler avec la *Villa*.

— Pas de danger ! Monsieur, dit le pilote ; avant

de partir, j'ai enrayé l'énergie intra-atomique, le moteur ne bougerait pas.... D'ailleurs, je redescends avec Mélanie, je connais le pays, et puis j'ai oublié ma pipe.

— Bon ! cela me rassure, nous pouvons continuer, nous retrouverons la maison en bas. »

Les trois voyageurs reprirent leur marche pour grimper à travers les fougères arborescentes et les buissons touffus de fromagers, vers le sommet nettement découpé d'un promontoire rocheux, à la base duquel la mer battait en grosses vagues.

On passait sous des cèdres amenés du Caucase ou du Liban, sous des séquoyas de 120 mètres provenant du Congo, on filait entre les racines des banyans hindous voisinant sur ces rivages d'une si belle construction, aux paysages si admirablement composés.

« Je suis enchanté de la promenade et furieux en même temps, dit l'oncle.

— Comment cela ?

— Voilà.... Vous trouvez ce pays superbissime, n'est-ce pas ? construit supérieurement. Tenez, d'ailleurs, voici, bien caché dans ce fond pour ne pas détonner dans le paysage, un point de triangulation qui est en même temps une descente dans les dessous pour la surveillance et pour les travaux d'entretien intérieurs, allons-y.... Tenez, voyez-vous dans ce ravin les têtes de poutres en ciment armé affleurant, et, au-dessus, dans ces trous noirs, on entrevoit la carcasse, l'ossature des falaises géantes et de tout ce superbe promontoire empanaché de verdures. »

Andoche et Modéran dégringolaient au fond du ravin, à travers un lacis de broussailles.

« Attention aux bêtes ! leur cria M. Cabrol, l'Archi-

pel Caucasique n'a pas de bêtes nuisibles, on n'a importé que des animaux recommandés, de toute sécurité; mais enfin, on ne peut pas savoir. »

En bas, M. Cabrol trouva les jeunes gens désappointés, assis sur un amas de pierres devant le poste de triangulation : une petite rotonde abritant un départ d'escalier fermé d'une grille.

« Rien, parbleu ! la porte est fermée, vous voyez un puits noir ; mais habituez vos yeux à l'obscurité, on distingue vaguement les énormes piliers de ciment armé qui portent tout le cap... Oh ! c'est très bien combiné, travail parfait ! »

Toujours précédé de ses neveux, M. Cabrol remontait en monologuant.

« Oui, parfait! L'Archipel Caucasique a bien tenu toutes les promesses de l'entreprise, réalisé tous ses plans. C'est incroyable, toute cette végétation en un demi-siècle, car le gros œuvre, la carcasse rocheuse a demandé un temps énorme avant d'être à point. »

L'enthousiasme de ses neveux le gagna dès que l'on fut arrivé à la crête et que l'on se fut allongé sur un tapis d'herbe suffisamment confortable, à l'ombre d'un cèdre, devant l'immense panorama développé en demi-cercle bleuâtre.

« Magnifique ! Voyez donc ces criques vertes là-dessous, ces échancrures taillées dans le roc, ces contreforts rocheux qui semblent appuyer les massifs donjons accrochés au flanc de la montagne et creusés de grottes. Eh ! très réussi, très réussi... Voyez-vous tous ces îlots au large dans le bleu? Des paysages fiers ou plantureux à droite et à gauche, partout ! Et ces villages, là-bas, ce petit port juste au-dessous, ces grandes villas en chapelet le long des plages, avec une

foule d'aéros de toutes sortes qui planent au-dessus, avions ou aéro-cottages, et ceux qui survolent la mer au large, se promenant doucement ou s'amusant à la pêche.

— Très sur-chic ! superchic ! dit Andoche.

— Délicieux ! tout à fait délicieux ! corrigea Modéran.

— Oui, superchic et délicieux ! déclara M. Cabrol. Je suis ravi, archi-ravi et en même temps très furieux.

— Furieux ? Pourquoi, mon oncle ?

— C'est une œuvre d'art merveilleusement réussie, cet archipel fabriqué en plein Atlantique, ce magnifique morceau de continent ajouté à la création revue et corrigée, terre de plaisance et d'idéal combinée, fabriquée et agencée pour servir de cadre somptueux à une existence de rêve... Mais...

— Mais quoi, mon oncle ? qu'allez-vous trouver à dire contre ces merveilles ?

— Rien du tout, puisque vous me voyez plongé dans l'admiration.... Mais je suis furieux... attendez, furieux contre moi !... Ce fut une entreprise industrielle, au commencement, cet Archipel Caucasique si réussi, une grande entreprise montée par actions... Eh bien ! j'avais hérité de mon grand-oncle une dizaine d'actions. Dans mon inexpérience de jeune homme, je ne devinai pas l'immense avenir de l'affaire et je liquidai ces actions un jour de hausse, avec un petit bénéfice, au lieu d'attendre l'ère des fabuleux dividendes !... Voilà, n'y pensons plus et promenons-nous.

— Et déjeuner ? mon oncle.

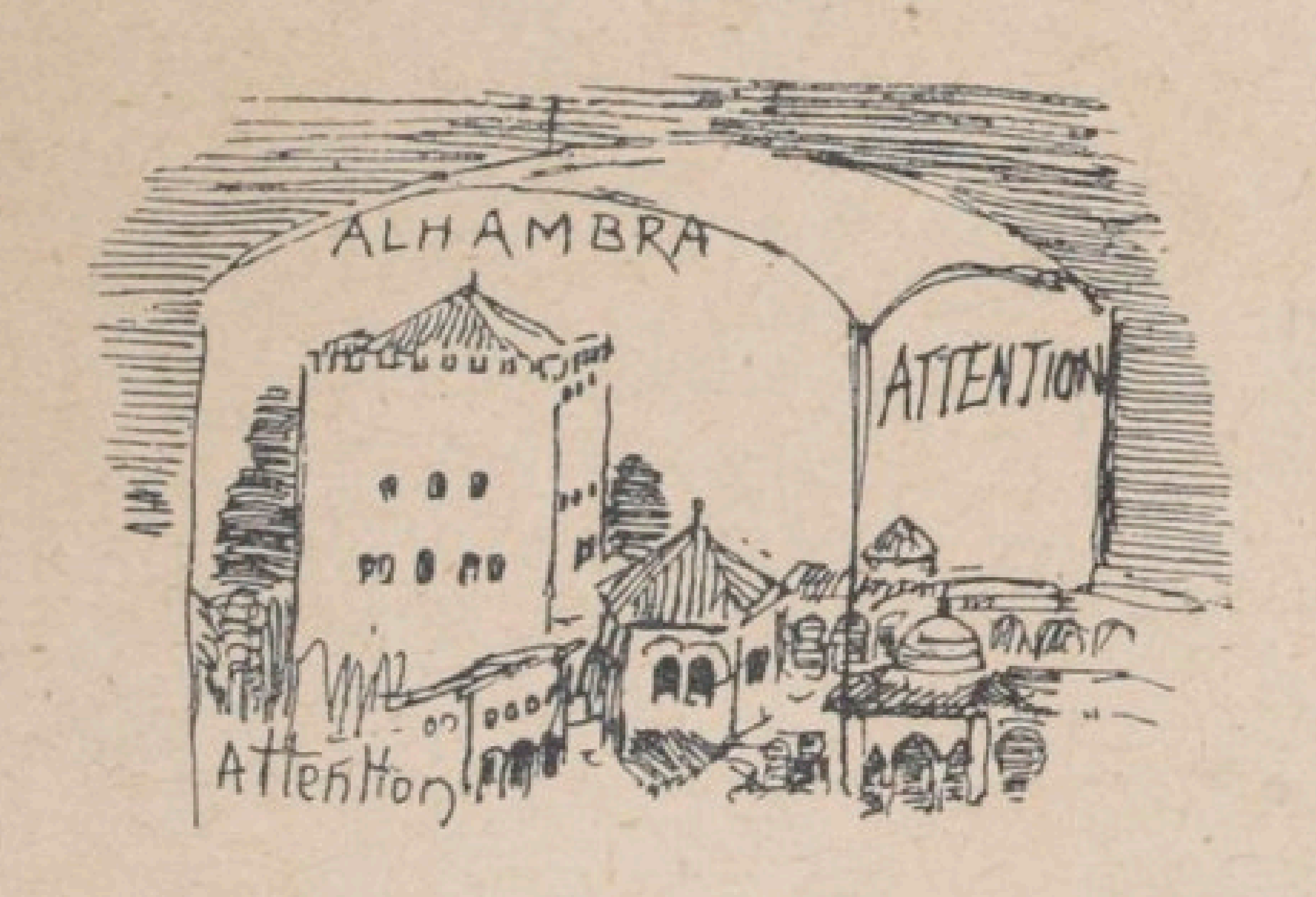
— Oui, c'est une idée, nous avons déjà beaucoup marché. Que diriez-vous d'un petit déjeuner sur l'herbe ?

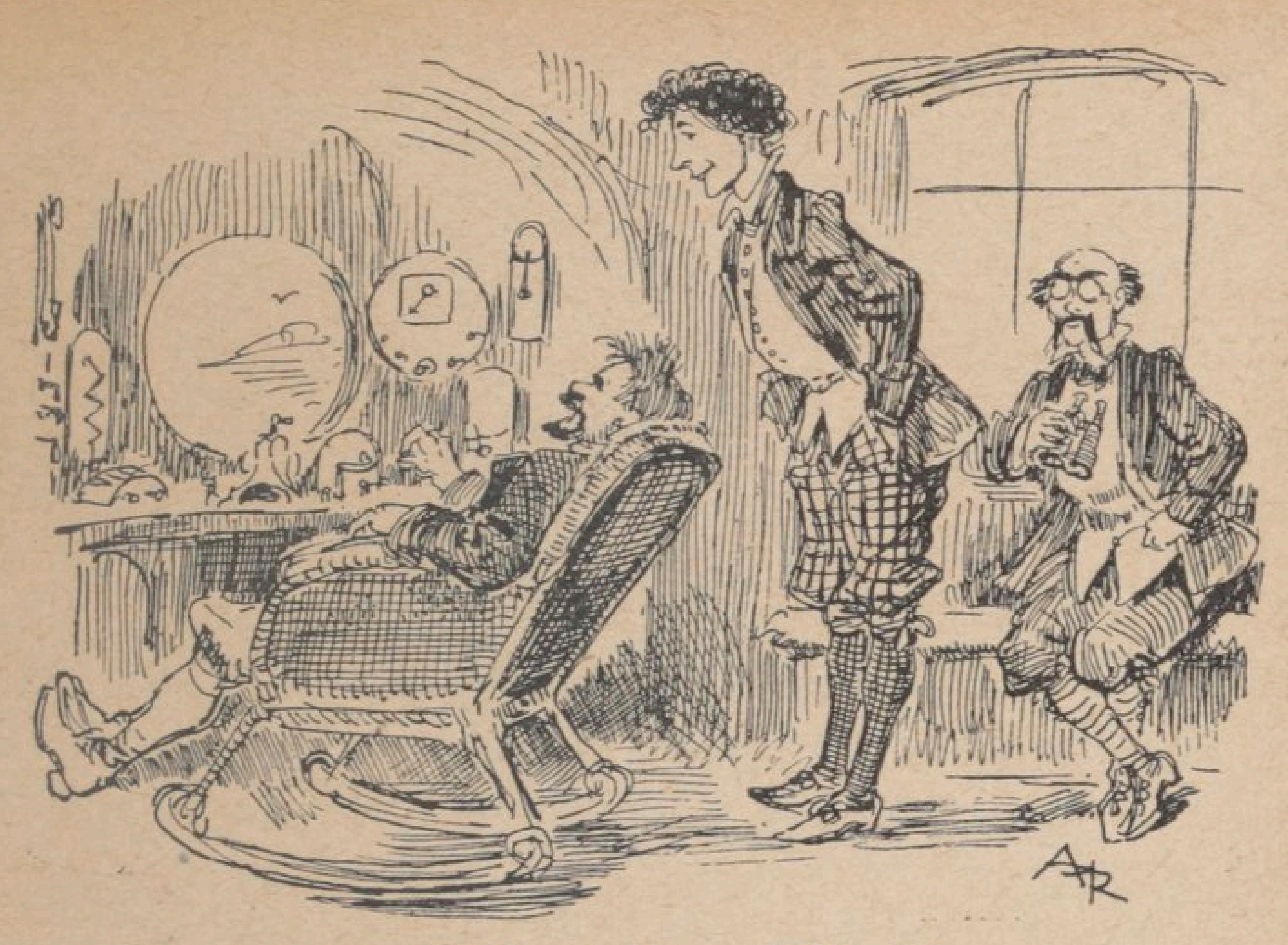
— Tout de suite !

— Pas si vite, descendons sur la plage, nous humerons mieux la brise de mer et l'écume du flot. »

Juste au-dessous d'eux s'arrondissait une petite anse de sable bordée de cocotiers ; nos trois promeneurs furent bientôt installés sous un cocotier, la tête à l'ombre, dans une atmosphère tiède et rafraîchie par le souffle caressant de la brise et le battement régulier de la vague, qui leur envoyait au visage de fines gouttelettes avec les senteurs des algues.

« Je suis homme de précaution ; avant de quitter la villa, je me suis chargé des victuailles, dit M. Cabrol en tirant un étui de sa poche ; voilà pour chacun une pilule dont vous me direz des nouvelles : salade de homard aux ananas, c'était tout indiqué pour le festin maritime ; nous arroserons cela par une pilule de vin des Canaries.... Ce n'est pas tout, bien entendu, une troisième pilule de fin Moka !





Une leçon de conduite.

V

L'Archipel Caucasique, séjour de plaisance.

Au coucher du soleil, les excursionnistes rentraient à l'*Aéro-Beauséjour*, enchantés de leur journée. Ils avaient chaud, leurs visages épanouis témoignaient de leur satisfaction.

« Si nous nous installions ici ? dit Modéran. Comme lieu de séjour tranquille et délicieux, l'Archipel Caucasique me paraît bien l'endroit rêvé, qu'en dites-vous, mon oncle ?

— Oui, mais... il y a un *mais* : la taxe de séjour. C'est un peu cher, la taxe, pour un séjour prolongé... Je vous l'ai dit, comme territoire de plaisance, l'Archi-

pel est merveilleusement réussi ; on ne peut pas trouver mieux. L'entreprise a réuni toutes les attractions naturelles et elle y a ajouté les attractions artistiques sportives et autres ; mais ça coûte, toutes ces belles choses !... Et puis, j'ai encore bien des idées à mon programme pour agréablement employer nos dix années, pas mal de projets ; nous causerons de tout cela.... Bien entendu, nous sommes ici pour une bonne petite période, le temps de nous saturer d'azur et de tranquillité.

— Avez-vous vu le pilote, Monsieur ? demanda tout bas Mélanie à son maître.

— Non, pourquoi ?

— Regardez-le, Monsieur, regardez-le ! Heureusement qu'on n'est pas à des sept ou huit cents mètres en l'air. Moi, j'ai déjeuné sagement avec une pilule ordinaire et une pilule d'agua fresca concentrée ; lui, il a arrosé sa pilule de je ne sais quelle bifteckade avec au moins quatre pilules de Bourgogne et Bordeaux, prises dans l'armoire aux vivres, que j'avais oublié de fermer.... Alors il est devenu tout rouge et il s'est mis à chanter, et maintenant il ronfle sur le balcon !

— Ah ! ah ! Pilotes d'auto roulantes ou d'avions, ils sont presque tous comme cela, ils s'offrent volontiers des pilules en quantité suralimentaire et ils les arrosent avec force gouttes synthétiques bien choisies... Mais ne vous alarmez pas, Mélanie, aujourd'hui c'est sans inconvénient, et demain....

— Demain ? demain ? demanda Modéran qui avait entendu.

— Tu sais bien qu'il devait nous quitter après nous avoir amenés à l'Archipel Caucasique. Le dirigeable

Panama-Dakar-Paris touche ici demain, il le prendra... Mais j'en dirai un mot à ton père, qui nous le donnait comme un pilote de toute sécurité; il faut l'avertir. Il est possible que cette infraction à la sobriété soit tout à fait exceptionnelle, mais on ne sait pas.... Malheureusement, il paraît que des gens se laissent tenter, c'est si facile et si commode ! Et l'abus réitéré de ces vins en pilules mène à l'alcoolisme. Des médecins m'ont affirmé que l'Académie de médecine s'en préoccupait... Trois ou quatre pilules de Bordeaux-Bourgogne ! Peste ! Et moi qui ne lui croyais d'autre défaut que sa pipe !

— Alors, les promenades ? demanda Andoche inquiet, qui pilotera l'*Aéro-Beauséjour* ?

— Toi, moi, ou Modéran, ou Mélanie au besoin.

— Oh ! Oh !

— D'abord, vous avez pris quelques leçons en regardant Barlotin ; ensuite, moi, je connais cela, j'ai ma petite avionnette de promenade personnelle ; ensuite, encore, vous savez bien que, pour être libres de nos mouvements et, au besoin, nous dispenser du pilote, j'ai fait adapter à notre *Villa Beauséjour* le « Radioloxodromogoniomètre », qui dirige automatiquement, à la surface de la terre, et, par excès de précaution, car je ne compte pas avoir à m'en servir, le « Radioéthérogoniomètre », pour les espaces interplanétaires. Donc, avec cela, nous sommes parés.

— Oui, oui ! dit Andoche.

— Oh ! oh ! répéta Modéran.

— Une fois la direction prise, il n'y a qu'à laisser courir. Vous avez bien vu que Barlotin, dans sa logette, dormait sur ses instruments.... Il n'avait qu'à donner

de temps en temps un coup d'œil à l'*Enregistreur de route*. C'est enfantin.

— Parbleu ! dit Andoche.

— La route, en avant, est dégagée par les ondes que nous envoyons, lesquelles font dévier tout appareil qui pourrait faire obstacle, de même que les ondes envoyées par un autre appareil sur notre route nous dévient tout doucement.... A la prochaine sortie, demain, je prends la direction ; je compléterai votre éducation ; d'ailleurs, vous avez l'habitude de l'auto-volante, ce sera simple et facile !

— Surtout dans un ciel presque vide à 500 mètres, dit Andoche, ce qui n'est pas le cas dans la région parisienne, où les encombrements de la circulation à toutes les hauteurs sont une gêne incessante.

— Et, avec nos appareils de toute sécurité, je parie de vous conduire l'*Aéro-Beauséjour* sans le moindre souci, en dictant un chapitre de mon *Histoire des civilisations*, ou même en rimant des vers....

— Non, non, mon oncle, pas la peine, je ne fais plus d'objections, s'écria Modéran, mais ne rimez pas, ne rimez pas, c'est inutile....

— C'est entendu, je n'emporterai pas de lyre dans nos excursions. Maintenant nous allons travailler un peu. Voyons, installez-vous ; avant de me mettre à mon *Histoire des civilisations lunatiques*, je voudrais voir si l'*Universitaire Ciné-Phono Universel* fonctionne bien.

L'appareil de l'Universitaire Ciné, un grand coffre léger d'environ 80 cm. de largeur sur un mètre de hauteur, était fixé à la cloison au-dessus d'une table-bureau. Il n'avait rien de monumental et il renfermait un résumé de toutes les sciences humaines : l'Histoire

générale, ancienne et moderne et les Histoires particulières ; la Géographie, les Sciences proprement dites jusqu'aux plus récentes ; les Langues, l'Histoire littéraire, la première année de Droit, les Mathématiques, etc., tout le programme des trois bachots ès lettres, ès sciences, ès arts, plus trois cents conférences bien choisies, plus quinze cents énoncés de devoirs, thèmes et versions ! L'appareil, breveté, arborait sur ses prospectus les approbations et les éloges de toutes les Facultés et Universités des six continents ; on pouvait être tranquille, il était d'un fonctionnement simple et facile et ne se détraquait jamais, et, en cas d'accident, n'importe quel horloger pouvait le remettre en état.

Un poignée à tirer, l'armoire s'ouvrait, montrant quatre séries de petits tiroirs superposés portant chacun un cadran. Il n'y avait qu'à choisir le tiroir des connaissances humaines demandées et à faire tourner l'aiguille du cadran. Puis une pression sur le bouton du téléphone et les maîtres parlaient.

« Le Lycée chez soi, dit M. Cabrol, même en voyage, en déplacement lointain, au fond de la brousse ou dans la montagne, c'est si commode ! Installez-vous, les enfants, et travaillez ! Prenez des notes, rédigez, faites consciencieusement les devoirs ou thèmes conseillés.

— Nous allons nous y mettre, mon oncle... Quelle belle promenade, ce matin !

— Nous en ferons d'autres, demain... Voyons, une petite heure de travail aujourd'hui, hein ? Ne négligez pas les devoirs.... Et dire qu'on n'a pas encore pu trouver une machine à corriger les devoirs qui marche bien. Ce serait si nécessaire ! Quelle fortune pour le savant qui réaliserait cela ! Vraiment, c'est à faire

douter du génie de nos inventeurs ... Allons, je vais travailler un peu aussi. Ensuite, bien reposés, nous irons payer la taxe de séjour. »

Dans la pièce claire et gaie où la lumière et le bleu du ciel pénétraient et miroitaient partout, où les bonnes senteurs du flot et des algues balancées sous les rochers venaient vivifier les poitrines, on travaillait joyeusement.

Andoche et Modéran s'y étaient mis sans enthousiasme d'abord, l'esprit en promenade à travers les rochers baignés par le flot, dans les pittoresques calanques où des grottes s'ouvraient sous les pins, sur le sable étincelant de paillettes où des familles de crabes et de gigantesques homards couraient parmi les fucus et les algues échevelées, bleues, vertes ou jaunes, en longues lanières décoratives.

Bientôt, sur un grand disque central, des figures explicatives parurent et le phono parla. Andoche et Modéran, abandonnant la plage, les vagues écumantes et les nuages courant dans le bleu, prenaient des notes sagement.

Dans la chambre à côté, portes fermées pour ne pas entendre le phono, M. Cabrol, allongé dans un fauteuil d'osier, revoyait les premières pages de son ouvrage et songeait.

Lui aussi prenait des notes. Pour les travaux de l'intelligence, rien n'est meilleur que l'exercice en plein air, les courses sur un sol accidenté qui secouent l'intellect et font jaillir les idées. Il semble que les jambes tirent les ficelles des méninges ensommeillées.

« Allons, les enfants, dit-il en arrivant après une heure de bon travail, c'est le goûter maintenant, et ensuite promenade. Ah! nous irons nous mettre en

règle avec l'administration et payer la taxe de séjour. »

La voix du professeur se tut dans le phono et les jeunes sautèrent joyeusement. Une pilule dégustée pour goûter et l'on quitta l'aéro-villa pour une visite au charmant village, mi-terrien, mi-aérien, où d'élégantes constructions de tous les styles s'alignaient en bordure presque à hauteur du flot ou, campées sur des rochers, s'entouraient de jardins très ombragés, balançant des bouquets de palmiers ou des girandoles de fleurs très larges et très éclatantes. En arrière de presque toutes les maisons terriennes, des aéros s'abritaient sous un garage formé simplement d'un toit en façon d'ombrelle fleurie. Et toujours, entre chaque villa, la mer bleue, le sable étincelant, des groupes de cabanes et de kiosques, avec des baigneurs couchés dans l'eau ou roulés au soleil en des peignoirs de toutes les couleurs.

Phanor bondissait en avant ; s'il n'avait pas travaillé, lui, il avait dormi au soleil, après avoir absorbé sa pilule en chien civilisé, et il ne demandait qu'à dégourdir ses pattes, en aboyant aux bestioles rencontrées sur le sable, comme aux vagues qui montaient l'entourer et l'asperger d'écume.

Une pancarte : *Bureau*, sur la porte d'un pavillon de style chinois, rappela la taxe de séjour à M. Cabrol. Il entra un instant et solda la taxe pour quatre personnes. C'était assez cher, mais il fallait bien rémunérer le capital engagé, solder les travaux d'entretien de l'Archipel, les attractions diverses, les frais généraux, les dividendes,... etc., etc.

M. Cabrol l'expliqua aux jeunes gens.

« Et puis, dit-il, la politique.

— Comment, la politique ?

— Sans doute ! L'Archipel Caucasique, État de plaisance, est un État indépendant ; il se gouverne lui-même, il a donc une politique, un conseil d'administration, des diplomates.

— Des diplomates qui n'ont pas grand chose à faire, dit Modéran.

— Peut-être... A ses débuts cela n'alla pas tout seul. Dès que la construction fut achevée, l'Angleterre offrit généreusement de prendre l'Archipel sous sa protection. L'administration déclina le protectorat, ce qui donna lieu à de longues et difficiles négociations. Albion disait : « Cet archipel nouveau, construit avec des matériaux à vous, vous appartient, c'est entendu... Mais moi je me sens naturellement la mère de toutes les îles, et je vous ouvre les bras... Vous ne voulez pas ? Soit encore ! Mais ces îles, que vous avez apportées sur la route de mes navires, encombrent un peu les passages de ces navires... Le sol sur lequel vous avez construit votre Archipel n'était pas à vous, songez-y... Eh bien ! pour régulariser la situation, vous allez m'en payer la location sous la forme d'un port de relâche pour mes navires et d'un port aérien pour mes dirigeables. » Et les négociations continuent....

— Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ? fit Andoche.

Vers l'Ouest, au tournant d'un cirque encadré de hautes falaises au bas desquelles sinuait un petit chemin accidenté, une nouvelle ligne de côtes venait d'apparaître qui se déroulait comme de l'autre côté, avec les mêmes découpures et les mêmes rochers. Des villages de plaisance dans leurs écrins de verdure s'apercevaient au loin ; mais, plus près de la pointe passée, le terrain s'élargissait et formait un plateau à dix mètres au-dessus du sable.

Sur le plateau, une tour légère, en charpentes de fer, montait à trente ou quarante mètres, cerclée de larges envoloirs de dix mètres en dix mètres au-dessus de longs hangars de fer alignés parmi les paillotes des bureaux et du personnel. A terre, un grand dirigeable venait de s'amarrer; il y avait au premier envoloir un mouvement de voyageurs et de bagages. Quelques petites avionnettes tournaient autour du dirigeable, amenant sans doute d'autres voyageurs ou des amis venant saluer des passagers, le dirigeable demeurant trois quarts d'heure au port avant de continuer sa route.

« C'est l'Envoloir des lignes Panama-Dakar-Paris, Paris-Australie-Mexico, Madrid-Paris,... etc.

— Alors c'est le dirigeable que prend notre pilote pour s'en retourner. Il doit déjà être à bord...

— Il n'est jamais pressé, il va arriver au dernier moment.

— Bon ! bon ! c'est gentil d'ici, nous verrons très bien le départ... Ça ne va pas tarder, voilà les monte-charges qui fonctionnent... Ici, Phanor ! Veux-tu bien ne pas nous assourdir pour montrer ton enthousiasme, ou je te réexpédie à Paris ! »

A la pointe de l'Envoloir, une flamme venait d'être hissée, le dirigeable donna un coup de sifflet strident. Un haut-parleur à bord hurla des interjections dans toutes les langues, et même en latin, vers tous les points de l'horizon. Le dirigeable frémit et sembla se balancer.

« Attention, le départ ! » dit M. Cabrol en se bouchant les oreilles.

Nouvelle explosion de hurlements, les monte-charges redescendent. Une demi-minute de hurlements,

tout se tait soudain. Le dirigeable monte d'un jet, comme aspiré vers le ciel; arrivé à 5 ou 600 mètres, il tourne sa pointe à l'Est et s'enfonce vers l'horizon.

« Nous aurons encore un coucher de soleil en feu d'artifice, dit M. Cabrol en coupant à travers un bois de cocotiers-dattiers ; retournons à la villa. Ici, Phanor !

— Gentil comme séjour. J'ai déjà repéré je ne sais combien d'endroits pour nous rouler sur le sable, ou sur l'herbe, quand le sable sera trop chaud.

— Mon oncle, est-ce que l'*Universitaire Phono* peut se dévisser? J'aimerais à l'amener dans un bon petit coin sous les arbres, ou dans une des grottes du rivage, pour faire mes devoirs en pleine nature.

— Nous verrons cela. »

On arrivait à la villa. Phanor bondit en avant.

« Qu'est-ce qu'il a ? » fit Modéran prenant sa course aussi.

Devant *Beauséjour*, Phanor, le nez en l'air, aboyait plaintivement.

« Ah! dit Modéran, c'est pour Babylas qui est sur le toit. »

Là-haut, le chat Babylas avait aussi le nez en l'air, il miaulait, se lançait sur la pente glissante et tentait de grimper à la tige de la girouette, retombait et miaulait plus plaintivement, avec des tremblements et des crispations comme en ont les chats qui guettent les oiselets.

Cette fine girouette, c'était un oiseau découpé en aluminium, qui oscillait au moindre souffle d'air, et le pauvre Babylas s'y trompait réellement. Ah! celui-là ne pouvait pas s'habituer aux pilules alimentaires et il ne songeait qu'à croquer cet oiseau qui remuait

insolemment sur sa tige de fer, avec l'air de le narguer.

Aux aboiements de Phanor, la tête du pilote parut au balcon de la logette. M. Cabrol prit l'échelle et rentra dans la villa.

« Tiens ! vous n'avez pas pris le dirigeable ? dit-il.

— Ma foi non, je ne me sentais pas en train, je prendrai celui d'après-demain, répondit Barlotin.

— En effet, vous êtes un peu rouge. Il fait un peu chaud ici. Est-ce le climat qui ne vous va pas ?

— Ça doit être quelque chose comme cela.

— Je vais voir dans notre petite pharmacie et je vous donnerai une pilule pour vous décongestionner. »

Mélanie eut une quinte de toux qui se termina par un large rire silencieux.

M. Cabrol passa dans sa chambre et fit signe à Mélanie :

« Eh bien, quoi ?

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur, dit Mélanie en achevant de sourire, je la connais sa congestion, à M. Barlotin ; il a sa petite pharmacie particulière et il se soigne, l'appétit n'est pas mauvais ; il a déjeuné avec 3 ou 4 pilules, *bifteck aux pommes*, *omelette au lard*, *escalope de veau* et je ne sais plus quoi, qu'il a arrosées avec des pilules de *Bordeaux grand ordinaire*, suivies d'une pilule de café et d'une de pousse-café..., comme on lit dans les livres anciens.

— Ah ! vous me tranquillisez, Mélanie. »



Montée à Caucasia. Permis de séjour.

VI

Le Palais des sports violents et autres.

La douce existence de repos et d'air pur continua pour les habitants de l'*Aéro-Beauséjour*. Vraiment l'Archipel de plaisance n'avait pas volé sa réputation, on y menait une existence de Paradis terrestre ultra-perfectionné, pourvu de tous les attraits naturels empruntés à la Nature des trois ou quatre parties du monde les mieux pourvues, et aussi d'attractions de toutes sortes ajoutées à l'agrément du paysage ; c'était bien l'Archipel des Prospectus.

L'aéro-villa ne stationnait plus sur la plage où elle

avait atterri. Après avoir exploré, au cours de longues promenades, toute cette partie de la côte, elle avait gagné un autre côté de l'Archipel, l'île Centrale, la capitale archipélienne d'où l'on pouvait rayonner dans tout le reste.

Ah ! il n'était pas difficile de trouver à employer ses journées. Le premier jour, après une courte promenade dans la ville, qui n'était qu'un immense parc, avec ses éparpillements de palais et de villas splendides, perchées de toutes les façons possibles sur un terrain fort accidenté, on alla visiter le terrain de jeux.

On est très sportif ici ; il faut bien lutter contre les tendances au farniente dans les hamacs suspendus aux longues branches des baobabs, aux siestes somnolentes auxquelles la mollesse du climat entraîne si facilement.

Ce premier jour, après déjeuner, devant le premier palais du gouvernement, auquel les architectes de l'entreprise ont donné l'apparence d'un Aoul Tartare accroché à une pointe de roc, aussi rébarbatif que ceux qui hérissaient le vieux Caucase de là-bas, M. Cabrol et ses neveux, accompagnés de la gouvernante Mélanie et suivis malgré eux de Phanor, tombèrent en arrêt devant la grande affiche du Terrain des Sports, un long mur décoré d'images sportives indiquant tous les genres de sports pratiqués par les Archipéliens.

Ils y étaient tous : le bridge, la roulette, la danse, la boxe, la lutte, les escrimes diverses, le patin, le traîneau, la luge et le bobsleigh, etc., etc.

Pour ces derniers sports, il était assez surprenant de les rencontrer sous ce climat tropical, doucement

tempéré par la respiration de l'Océan ; mais, accoutumés aux miracles scientifiques, Andoche et Modéran acceptèrent sans protester les affirmations de l'affiche. Il fallait voir cela tout de suite.

Toutes les trois minutes, un train composé de carlingues d'avionnettes suspendues à un long câble partait pour le terrain de sport. C'était un vieux procédé du moyen âge repris pour éviter la bousculade des aéros vers le terrain et les accidents inévitables.

Andoche et Modéran s'installaient déjà dans une carlingue.

« Vite ! mon oncle, je veux faire de la luge!

— Vite, vite ! »

M. Cabrol poussa Mélanie. Le train allait partir. Il partait, filant dans un courant d'air délicieux.

Quatre exclamations retentirent :

« Et Phanor ! »

On avait oublié Phanor.

Mais un aboiement joyeux dans la carlingue de tête retentit ; c'était Phanor qui répondait. Ami des sports, lui aussi, il s'était encarlingué avant ses maîtres, et, s'étant installé à l'avant, il regardait le paysage, presque sur le dos du mécanicien, sans se soucier de ses protestations.

D'ailleurs, on n'eut pas le temps de s'ennuyer, le voyage ne dura pas trois minutes : on partait, on arrivait.

A première vue Andoche et Modéran trouvèrent le terrain de sport bizarrement aménagé, très grand, certes, ainsi qu'il convenait, mais tout en molles ondulations couvertes d'une herbe épaisse et moelleuse, véritable toison végétale qui, presque partout, devait monter jusqu'aux genoux.

Quelques baraques légères, çà et là, presque des tentes, et, au centre, une grande construction d'un ovale parfait, un petit mur de deux mètres surmonté d'une verrière de dix mètres formant un anneau brillant, sans aucune espèce de cloison ou d'armature.

« C'est là-dedans, suivons, » dit Andoche.

Mélanie prit Phanor dans ses bras et le dissimula dans sa mante.

« Je ne serai pas forcée de prendre part aux exercices ? fit-elle un peu inquiète.

— Non, non, ni moi non plus, dit M. Cabrol, moi, non plus ; mon sport favori c'est le rocking-chair.

— Juste ! dit Andoche, on en fait ici, vous voyez... »

A l'intérieur, la construction formait un vaste hémicycle en plein air, dont le centre était marqué par une tourelle mince comme un minaret, terminée en balcon portant un appareil bizarre, que des roues de manœuvre devaient faire tourner dans tous les sens.

Sur le sol, tout autour du minaret, des rangées de rocking-chairs s'alignaient, occupés par une foule bruyante, le dos tourné à la tourelle.

« Prenons place pour bien voir, dit M. Cabrol, faisons du rocking-chair en attendant les autres sports. »

Il n'étaient pas assis depuis cinq minutes qu'un coup de sifflet leur transperça les oreilles. En haut de la tourelle, un phono haut-parleur annonça :

« Sports d'hiver en Savoie ! »

Cabrol et ses neveux se regardèrent effarés.

Brusquement la grande verrière circulaire, jusque-là terne et incolore, blanchit, s'illumina pour ainsi dire et forma autour des sportsmen allongés un immense horizon de neige immaculée, avec des ressauts, des

ouvertures sur des gouffres bleuâtres, des croupes de montagnes entre lesquelles dévalaient des glaciers. Et derrière ces glaciers, des pics dressaient leurs aiguilles blanches dans un ciel presque aussi bleu que celui de tout à l'heure, sur les dattiers et les cactus de l'Archipel.

« Je n'ai pas pris de manteau, j'ai peur d'avoir froid, » disait la gouvernante de M. Cabrol.

Soudain, sur un de ces plateaux neigneux, au loin, quelque chose apparut, des petits points qui remuèrent et grossirent vite. Penchés en avant, bras croisés ou dressés en l'air, coupant la neige avec leur skis, ils filaient sur les pentes ou s'enfonçaient dans des abîmes.

Derrière eux, de tous côtés, surgissaient d'autres amateurs, glissant, tourbillonnant, culbutant, s'enfonçant dans les épaisses couches de neige jusqu'aux hanches, en commençant parfois par la tête ; des lugeurs couchés dans leurs petits traîneaux filaient entre les jambes des skieurs; des toboggans, des bobsleighs suivaient ; c'était parmi tout ce blanc un fourmillement multicolore et papillotant.

La famille Cabrol ne perdait rien des péripéties de la séance ; on ne parlait pas beaucoup autour d'eux, ce qui permettait d'entendre les rires et les cris des skieurs et même le bruit des abordages, les querelles de lugeurs entrés en collison. A un moment, dans le fond, un fracas de tonnerre éclata, suivi d'un long roulement. C'était une avalanche, que l'on aperçut au loin s'écroulant d'une haute muraille blanche.

Pendant trois heures M. Cabrol et ses neveux, ainsi que la gouvernante, firent ainsi des sports d'hiver. Ce n'était pas trop fatigant. Il y eut un concours de saut en haut d'une pente de neige, une course de luges,

une de toboggans et de bobsleihgs, qui passionnaient les spectateurs assis dans leurs rocking-chairs presque autant que les gens de là-bas dont on entendait les acclamations.

Tout à coup un brouillard s'étendit sur tout le paysage alpestre ; montagnes et glaciers, luges, toboggans, skieurs en lainages de couleurs vives, tout s'effaça peu à peu, puis le brouillard à son tour se dissipa et les neiges reparurent. Mais c'était un autre paysage, une immense forêt de grands arbres tout blancs, revêtus d'une carapace de neige glacée.

« Canada ! » cria le haut-parleur.

Phanor gronda. Une famille d'ours en pelisses neigeuses passait en se dandinant lourdement; les parents et les petits s'enfoncèrent sous les arbres, à quatre pattes.

Peu après parurent deux hommes qu'on pouvait prendre aussi pour des ours, sous leurs épaisses fourrures. Un chien marchait en avant. Phanor aboya. Eux aussi s'enfoncèrent sous le toit de la forêt.

Le paysage canadien s'effaça aussi, remplacé presque tout de suite par un autre aussi blanc.

« Grœnland ! » hurla le haut-parleur.

Le vent sifflait et hurlait sinistrement, soufflant des rafales et balayant des neiges en tourbillons.

Des rochers noirs çà et là pointaient. Quelques arbres noirs dressaient leurs carcasses lugubres sur des plaines blanches, bientôt perdues dans le brouillard ; un traîneau bondissait, enlevé par un attelage de chiens.

Cette fois, Phanor éclata en aboiements qui durèrent, malgré les efforts de M. Cabrol, jusqu'à la disparition du traîneau dans le brouillard.

« Excursion sinistre ! Irons-nous planter là-bas notre *Villa Beauséjour* ? »

Ensuite il n'y eut pas que de la neige, il y eut une bousculade d'énormes glaçons fracassés, soulevés par des vagues, la banquise avec des icebergs en dérive.

« Ouf ! allons-nous-en ! dit enfin M. Cabrol.

— Monsieur, nous finirons par prendre du mal, dans toutes ces neiges, dit Mélanie, je me sens déjà toute refroidie.

— Vous prendrez une pilule de bourrache et quatre fleurs en rentrant, dit M. Cabrol. Allons retrouver les trente degrés et l'atmosphère parfumée de notre gracieux archipel. En ce moment je voudrais grimper dans les cocotiers ou les baobabs et m'essayer dans les sports de nos petits frères les singes. »

Ils sortirent du terrain de sports, non sans s'informer d'abord de ceux que l'on pratiquait sous les pavillons gaiement enjolivés et pavoisés autour du palais des sports rudes et difficiles.

« Ici, c'est l'escrime ; là-bas, foot-ball, base-ball, etc. ; entrons voir... Très beau l'escrime, j'en ai fait un peu jadis, par une ordonnance du docteur, pour reposer mes méninges. »

Mais, dans le pavillon de l'escrime, c'était comme dans celui des grands sports, les escrimeurs étaient sur la plaque du Ciné-Phono. Dans le pavillon de la boxe, les boxeurs ne boxaient pas eux-mêmes. Installés en de bons fauteuils, ils suivaient les péripéties d'un match de boxeurs blancs ou noirs dans le Ciné-Phono. De même pour le foot-ball. Pas de coups de pieds ni de bousculade ailleurs que dans le vaste Ciné-Phono, qui donnait aux personnes confortablement assises sous une tente l'illusion de se trouver

sur le terrain, dans la mêlée brutale, exposées aux culbutes dangereuses.

« Ouf ! allons-nous-en ! dit M. Cabrol, je n'en puis plus.

— Il y en a encore d'autres, dit Andoche. Voyez ce pavillon-là : Bridge...

— Et cet autre, dit Modéran : Roulette... sport tranquille, cette fois.

— Bon. Nous reviendrons. »

Et l'on remonta joyeusement dans une carlingue du train.





Le chauffeur manque le dirigeable.

VII

Envoloir 148. New-York.

Depuis plus de trois mois, l'aéro-villa séjournait dans l'Archipel Caucasique, vaguant d'île en île, installée tantôt en pleine montagne, sous le dôme vert des forêts de chênes, tantôt dans les villes de bains parmi les baigneurs venus de tous les pays du monde, nababs de l'Inde, milliardaires des Amériques rencontrant dans les casinos les richards de la vieille Europe ; tantôt, et c'était le plus souvent, ancrée sur les plages merveilleuses de la mer des Sargasses, où les lames apportaient parfois des bouquets de végétation

marine, des montagnes d'algues fourmillant d'insectes de mer, guettés par les crabes, guettés à leur tour par des myriades de homards sortant de tous les trous de rochers.

Et, pendant que l'on menait cette douce existence, le grand radoubage du monde entrait, là-bas dans la région parisienne, dans la période d'activité intense. C'était le plein bouleversement. Ah ! comme on était mieux ici, à respirer sous les forêts bruissantes l'air pur de l'Atlantique !

Tous les soirs, Modéran le disait à son père ou à sa mère dans le Télé :

« Laissez donc ce chantier de reconstruction, ces ingénieurs raccommodeurs du globe qui peut-être achèveront de précipiter Paris dans le troisième dessous... Venez, on est si bien ici... »

— Et les affaires? disait M. des Ormettes.

— Et la Chambre ? disait Madame, je veux bien vous le dire, on m'a promis un portefeuille dans le prochain ministère.

— Oui, on est très bien ici, dit M. Cabrol, je dirai même trop douillettement, sous le climat de cet Archipel de plaisance; ne nous attardons pas ! Dans ce trop agréable pays, je ne travaille pas. Mon grand ouvrage n'a pas avancé de six pages depuis que nous sommes ici... Nous levons l'ancre demain. Baste ! nous reviendrons. N'oublions pas que nous avons beaucoup de choses à voir. Écoutez, il y a une chose extraordinaire dans notre programme, c'est l'île Astra, ce fragment d'astre inconnu, tombé chez nous dans l'Atlantique il y a seulement une trentaine d'années.

— Ah oui ! s'écrièrent Andoche et Modéran, l'île

Astra, ce morceau de monde qui a failli fracasser notre pauvre planète ! »

Le plaisir de s'en aller vers cette île tombée du ciel les consola de quitter l'Archipel Caucasique. C'était vraiment du nouveau, cela.

« Et ce n'est pas bien loin, neuf cents kilomètres dans le sud, ajouta monsieur Cabrol.

— Nous y serons demain soir, alors ?

— Non, il faut graduer les sensations. Nous allons d'abord en Amérique. Oh ! en passant ; le temps de voir le contraste entre ce riant Archipel que nous allons quitter, cette vie trop douce sous les caresses du soleil et des brises amollissantes, et l'Amérique à la brutale civilisation industrielle portée à son apogée, l'Amérique où règne le machinisme le plus formidable qui se puisse imaginer. »

Andoche et Modéran rêvèrent d'Astra toute la nuit, grillant d'impatience. Au petit jour ils étaient debout et réveillaient leur oncle.

M. Cabrol avait prévenu Mélanie, qui regrettait déjà l'Archipel où l'on se trouvait si bien. Pas de préparatifs à faire, puisqu'on emportait aussi sa maison.

« Et le pilote ? demanda-t-elle.

— Ah ! c'est vrai... Barlotin est encore là, puisqu'il a manqué tous les dirigeables Dakar-Paris. . Appelez-le donc. »

Le pilote Barlotin mit trois quarts d'heure à se réveiller ; on l'entendait gémir et bâiller dans sa chambre. Il arriva encore vaguement endormi.

« Eh bien ! Barlotin, vous avez encore manqué le dirigeable avant-hier. Comptez-vous prendre celui d'aujourd'hui ?

— Ma foi, je ne sais pas trop. Je me sens tout malade et le climat d'ici me convient assez.

— Mais vous n'avez pas l'air si malade que cela, Barlotin ; vous avez assez bonne mine. »

Mélanie, qui mettait le couvert, c'est-à-dire trois ou quatre soucoupes sur la table, sourit en clignant de l'œil.

En effet, Barlotin avait la figure légèrement enluminée et paraissait avoir assez fortement engraissé depuis l'arrivée dans l'Archipel.

« Je me sens souvent faiblot, dit-il ; j'ai besoin de me remonter. Peut-être que je devrais prendre les eaux d'ici, Vichy, la Bourboule, ou quelque chose comme cela. On les a toutes ici. Je demanderai, ou bien je les essaierai toutes.

— Mais nous partons tout à l'heure en passant par l'Amérique !

— Oh ! ça ne fait rien, je partirais bien avec la villa.

— Comme vous voudrez, venez avec nous.... Alors occupez-vous du départ. Nous prendrons l'air à neuf heures précises.

— Entendu, Monsieur.

— Oui, dit tout bas Mélanie, il a le nez rouge et il engraisse un peu trop.... Il fait quatre ou cinq repas par jour et il ne se contente pas d'une pilule ou deux, il en prend trois ou quatre, et bien arrosées, je vous assure, de pilules rafraîchissantes, Bourgogne ou Bordeaux, mouillées très peu... Cela lui jouera un mauvais tour, je le lui dis toujours et je lui refuse des pilules ; mais il a sa petite provision personnelle.

— Enfin, gardons-le pour entretenir et surveiller les appareils. »

Pendant que Barlotin préparait ses appareils et nettoyait la logette de direction, un peu poussiéreuse, M. Cabrol s'en fut à la douane faire viser ses papiers de bord. Il rentra bientôt et passa une inspection rapide.

Tout était paré ; assis devant la logette, Barlotin se tenait prêt à presser sur le bouton d'appareillage.

« Tout le monde est là ? demanda M. Cabrol. Mélanie n'est pas sortie? Ni Phanor non plus ? Ni Babylas ? Bon, en route ! »

La *Villa Beauséjour* se détacha des buissons et se balança un instant comme si elle ne pouvait se décider à quitter le sol de l'Archipel et s'éleva doucement dans le ciel radieux.

« Cap au Nord-Ouest, point de direction New-York, dit M. Cabrol, à petite allure d'abord ! »

Au-dessous de la *Villa*, le paysage se développait ; on planait au-dessus d'*Archipelia*, la capitale ; tout autour de la grande île, comme des poussins autour de leur mère, les petites îles, les îlots balançaient leurs verdures en changeant de place avec la perspective, et tous avaient l'air de marcher, de cingler vers le large pour escorter la *Villa Beauséjour*.

Mais bientôt tout se confondit, la masse s'estompa et se perdit dans le bleu de la mer reflétant le bleu du ciel.

Phanor aboyait sur le balcon, Modéran soupira. L'Archipel était loin. M. Cabrol allait et venait, mais ne quittait pas la direction de l'œil. Il n'avait plus la même confiance dans ce pilote qu'on lui avait fourni et si bien garanti pourtant. Seul le chat Babylas restait indifférent; roulé en boule, il dormait dans un fauteuil.

« Alors, nous filons directement sur New-York ? demanda Andoche à son oncle. A quelle heure arriverons-nous ?

— Oh ! c'est l'affaire de cinq ou six heures.... Nous aurions pu piquer sur Panama et remonter vers le Nord ensuite, mais nous prendrons cette route quand nous gagnerons *Astra*....

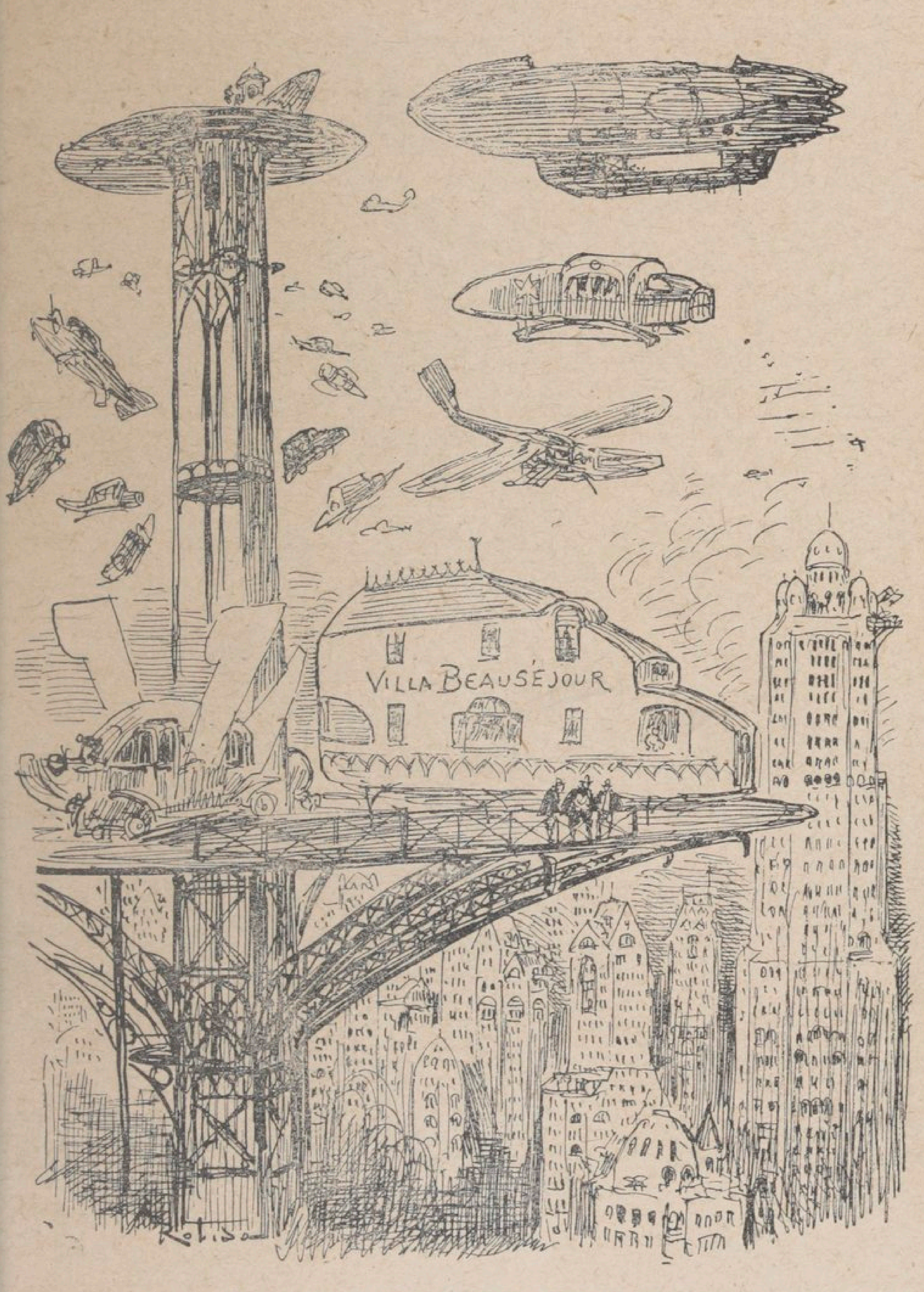
Quel changement, l'après-midi, longtemps avant que la terre américaine fût en vue ! Moins de bleu en haut et en bas, un ciel trouble un peu, la mer plus verte ; sur la mer, beaucoup de longs, larges et lourds cargos filant dans toutes les directions ; dans le ciel, d'innombrables dirigeables, des avions de toutes formes et de toutes tailles, gigantesques ou minuscules, fourmillant à toutes les altitudes

M. Cabrol, sans se permettre un instant de distraction, surveillait les appareils de protection si nécessaires pour éviter tous les accidents possibles au milieu des encombrements de la circulation, de plus en plus accentués à mesure que l'on s'enfonçait dans le ciel de New-York. A 16 h. 35, M. Cabrol poussa un ouf ! de satisfaction, la *Villa Beauséjour*, arrivée à bon port, s'amarrait sur le terrain assez encombré de l'Envoloir 148, au Sud de New-York, dans le quartier qui lui avait paru d'en haut le plus praticable.

« Eh bien ! demanda-t-il à ses neveux quand ils eurent pris place dans de bons fauteuils devant la table du goûter, êtes-vous ravis, conquis, séduits par la beauté du paysage, la tranquillité du site ? »

Des hurlements de sirènes, des grondements et des explosions lui coupèrent la parole.

« Hem ! intéressant... terriblement intéressant, mon oncle....



La Villa Beauséjour à New-York.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

— Vous dites ? parlez plus fort.... Oui, nous sommes dans un quartier tranquille, le plus tranquille, l'employé de l'Envoloir vient de me le certifier. »

Quel paysage! Aussi loin que le regard pouvait porter et pénétrer à travers les épaisses vapeurs ou les nuées tourbillonnantes, des superpositions colossales d'édifices de toutes formes, des entassements de bâtiments usiniers, se prolongeant de tous côtés, s'enchevêtrant, pointant des embranchements comme de longues tentacules sous des échafaudages, des ponts superposés et des tours de fer portant en haut d'autres bâtiments de fer sur des plates-formes élargies, des élévateurs en mouvement, des espèces de grues formidables tournant et ronflant. Plus loin, des alignements de gratte-ciels de quarante ou de soixante-quinze étages pyramidant les uns par-dessus les autres à l'assaut des nuages, se succédant, se fondant les uns dans les autres, et tout cela filant aux quatre coins de l'horizon.

Et quel concert, la rumeur vertigineuse de ce Pandémonium industriel ! Quel concert infernal ! Halètements, grondements, rugissements, sifflements, coupés régulièrement d'explosions sourdes ! D'étranges musiques s'échappaient de chacune de ces immenses usines, montaient avec des *crescendos* et des *tremolos* qu'accompagnaient en dehors l'effroyable tumulte de la circulation, les hurlements, miaulements, bêlements de véhicules roulants ou volants, le roulement fracassant de millions de camions.

M. Cabrol détaillait ce paysage, ces formidables agglomérations d'usines, vastes chacune comme des grandes villes, et fermait les yeux avec épouvante en songeant à l'effroyable machinerie intérieure de ces

colossales constructions, aux populations attachées à ces gigantesques machines en mouvement.

« Le ramage ne me dit rien de bon ; mais, enfin, il faut voir cela d'un peu près ; puisque nous y sommes, risquons-nous là-dedans. »

M. Cabrol et ses neveux descendirent à pied, s'engagèrent dans une voie numérotée 255e, prudemment, l'œil au guet pour éviter toute collision avec quelque camionnette légère pesant seulement 25 tonnes et lancée dans la bagarre à une allure de 40 kilomètres à l'heure.

Il fallut se risquer au trot à des traversées de carrefours encombrés, passer sur des ponts jetés d'un trottoir à l'autre, prendre des ascenseurs pour se faire enlever et déverser par-dessus des îlots de bâtiments usiniers, ou des trottoirs-tubes pour passer dessous. Au bout d'une demi-heure ils sortirent complètement perdus. Ils avaient oublié de se munir d'une boussole.

On était dans un quartier de gratte-ciels : des immeubles géants en forme de tours ou de pyramides, se guindant jusqu'aux nuages, avec ascenseurs extérieurs et plate-forme au sommet portant des jardins, des statues et des fontaines, avec grands envoloirs de fer projetés dans le vide sur d'audacieuses arabesques de fer.

Après s'être laissés tomber sur une banquette dans le vestibule d'un de ces gratte-ciels, pour souffler un peu, M. Cabrol déclara net qu'il ne fallait pas abuser des belles choses et qu'il était prudent de rentrer et, les fenêtres bien closes, dans la tranquillité du home, se reposer de cette accumulation de visions et d'impressions quelque peu terrifiantes.

« Oui, mais comment rentrer? Je ne vois nul

véhicule possible pour nous dans cette pagaye ! »

Andoche le débrouillard se leva, prit un ascenseur au hasard et grimpa dans l'immeuble. Dans l'ascenseur, sur une plaque portant une trentaine de boutons avec légendes explicatives, il lut :

Portier XIIe étage.

Il appuya sur le bouton, l'ascenseur s'enleva comme aspiré par en haut. Deux minutes après, l'ascenseur retombait.

« Venez, dit-il, c'est par en haut.

— Quoi ?

— Pour rentrer. Le portier a commandé par téléphone sans fil un taxavion ; nous le trouverons là-haut. »

Deux minutes encore après, ils montaient dans leur taxavion et filaient vers l'envoloir-atterrissage de la *Villa Beauséjour*.

« Cette petite promenade m'a fourbu, dit M. Cabrol, j'ai bien mal à la tête !

— Moi aussi ! dit Modéran.

— Et moi donc ! fit Andoche, je dois avoir un clakson dans la tête, je sens tressauter ma pauvre cervelle.

— Il fallait voir ça. Ce soir nous regarderons de chez nous l'effet de nuit… et demain….

— Demain ?

— Demain, départ….

— Pour l'Archipel de Plaisance ?

— Non, suite du programme : direction Panama et Océan Pacifique, pour l'île *Astra*…. Mais nous arrivons à l'Envoloir.

— Tiens, dit Andoche, je ne vois pas la *Villa*. Ce n'est donc pas le bon côté ?… Mais si… voilà l'ascenseur et le kiosque là-bas… où donc est *Beauséjour* ?

M. Cabrol sauta sur la plate-forme et tourna quelques minutes en se frottant les yeux.

« Mais non, la *Villa* n'est plus là ! »

Andoche et Modéran avaient couru derrière un groupe de gros avions à côté desquels la *Villa* s'était ancrée à l'atterrissage.

— Mais non, elle n'est plus là !

— Je vais tancer fortement le pilote quand il va revenir, dit M. Cabrol ; il aura voulu, lui aussi, aller jeter un coup d'œil aux gratte-ciels ; mais je ne veux pas qu'il se permette d'emmener la *Villa* quand nous ne sommes pas là.

« Monsieur ! Monsieur ! » cria une voix derrière eux !

C'était la gouvernante, qui accourait en agitant les bras et qui semblait fort émue. Phanor bondissait derrière elle, non moins ému, certainement, car il coupait la parole à Mélanie et couvrait sa voix par des aboiements tantôt furieux, tantôt joyeux, furieux quand elle prononçait le nom de Barlotin, joyeux lorsqu'en sautant il rencontrait la main d'Andoche ou de son maître... ou même leur figure qu'il mouillait de ses effusions d'amitié.

« Eh bien, Mélanie ? Nous rentrons et nous ne trouvons plus la maison ! Barlotin est allé se promener avec elle ? dit M. Cabrol lorsque Phanor voulut bien lui permettre de placer un mot.

— Non, Monsieur, dit Mélanie, pas se promener... il vous a volé votre maison !... je viens de courir porter plainte, mais je ne sais pas si le commissaire a compris. D'abord il s'est fâché contre Phanor, qui m'avait suivie, et contre moi, parce que je ne parlais pas américain, alors je me suis fâchée aussi et je lui

ai dit des sottises en limousin, pour qu'il ne comprenne pas tout à fait.

— Mais, enfin, expliquez-vous tranquillement, Mélanie, qu'est-il arrivé ?

— Voilà : quand vous avez été partis, Barlotin est descendu sous prétexte d'arranger quelque chose qui clochait à l'amarrage ; il m'a appelée pour l'aider, puis il est remonté et il a fait sauter Phanor à terre... Puis, d'un seul coup, la *Villa Beauséjour* s'est dégagée, elle a tourné un peu, puis elle a pris de la hauteur et elle a disparu en cinq minutes...

— Cet animal de pilote est fou ! Où est-il allé se promener avec la maison ? Il va revenir bientôt, j'espère !

— Non, Monsieur, il ne va pas revenir. Comme je le rappelais et que je lui criais que vous ne seriez pas content, il m'a répondu par un grand pied de nez et il est rentré dans sa logette.... Un pied de nez, lui, toujours si poli avec moi, comme avec tout le monde ! Hypocrite ! Individu !. . Et la *Villa* s'est mise en vitesse. Il vous l'a volée, Monsieur ! Tout de suite elle est montée très haut et elle a piqué par là, Monsieur. Crier « au voleur », ce n'était pas la peine. J'ai donc couru chez le commissaire.

— Étrange ! étrange ! »

M. Cabrol, perplexe, se tirait la moustache et regardait les nuages sillonnés d'avions de toute forme. Andoche et Modéran, la main sur les yeux, s'efforçaient de découvrir la *Villa Beauséjour* dans ce pullulement de véhicules aériens de tout calibre, depuis le grand dirigeable jusqu'à l'avionnette minuscule.

« Rien ! rien ! répétaient-ils, et il a emporté nos lorgnettes avec la maison.

— S'il n'avait emporté que ça? gémit Mélanie en portant son mouchoir à ses yeux.

— Quoi encore?

— Comment! Monsieur, vous ne pensez pas à ce pauvre Babylas ? Notre chat, qui nous aime tant, pauvre gros chéri, un si aimable animal!.. Il l'a emmené avec la maison, le scélérat! Où sont-ils maintenant? Où sont-ils? »

Mélanie pleurait. M. Cabrol se sentit ému. Andoche et Modéran marchaient nerveusement en serrant les poings

« Animal! scélérat! gredin! cambrioleur!

— Mais ce n'est pas possible! reprit M. Cabrol, il est parti pour faire une course, pour je ne sais quoi, tout s'expliquera quand il va rentrer!... car il va rentrer!

— Non, non, j'en suis certaine, allez! Et c'est pour ça que j'ai été au commissaire sans vous attendre.

— Vous avez très bien fait, Mélanie.

— C'est ce que m'a dit le commissaire quand il a fini par comprendre, il m'a dit que ça arrivait assez souvent, des filouteries comme ça .. On vole des avions à l'Envoloir, quelquefois, ou bien des avions au repos dans des endroits tranquilles, des avions de camping mal gardés, que les voleurs maquillent tout de suite et s'en vont revendre à dix mille kilomètres, à moins qu'ils ne s'en servent pour des cambriolages; le commissaire me l'a dit, mais il m'a rassurée. — *La police veille*, qu'il m'a dit, et on rattrape ces filous! On rattrapera le nôtre, ce Barlotin qui a emporté Babylas, le pauvre innocent! Ce n'est pas Phanor qui se serait laissé faire!

— Il faut le rattraper au plus vite Je cours chez le

commissaire pour hâter la poursuite. Gardez bien Phanor, pour qu'il ne vienne pas se mêler à la conversation. »

Et M. Cabrol courut au bureau de l'Envoloir et se précipita au Télé pendant que ses neveux couraient de côté et d'autre, cherchant la *Villa*, là-bas, dans le terrain sous l'Envoloir, derrière les premiers groupes d'usines ou dans le ciel, derrière les gratte-ciel. Rien ! rien ! la *Villa* n'était nulle part là-haut, et rien ne revenait à l'Envoloir.

Ils tournaient autour du kiosque-bureau où retentissaient des sonneries.

Enfin, M. Cabrol en sortit.

« J'ai vu le commissaire du quatrième district et j'ai porté plainte en détournement. Il a téléphoné tout de suite et partout le signalement de la *Villa* et du voleur. Toutes les brigades de police montée qui circulent en avions, en décrivant des arcs de cercle à différentes hauteurs autour de la ville sont avisées, ainsi que les brigades garde-côtes qui patrouillent sur le golfe. Il y a de grandes chances, la *Villa Beauséjour* ayant une silhouette assez particulière, pour que l'aéro-police ait constaté son passage Le commissaire m'a conseillé d'aller demain voir à la fourrière... S'il apprend quelque chose ce soir, il m'appellera aussitôt... Quels ennuis nous inflige ce pilote de toute confiance !... Mon Dieu ! pourvu qu'il ne tripote pas dans mon grand ouvrage, que j'ai laissé sur mon bureau... Et dites-moi, Mélanie, vous ne vous étiez aperçue de rien avant la fuite ? Pas le moindre soupçon ?

— Rien du tout... Il se plaignait, comme toujours, d'être mal en train, ce pays ne lui allait pas... Trop d'agitation, trop de mouvement, qu'il disait.

— Je comprends cela, mais puisque nous ne faisions que passer !

— Moi, j'aime la vie calme, qu'il disait, regarder les petits oiseaux, pêcher à la ligne au frais, dans un bon petit coin... Voilà ce qu'il me faut ! Je lui avais déjà entendu dire cela, c'était sa marotte... Ce matin, il se promenait sur le balcon en disant : « Ontario ou Vésinet ?... Vésinet ou Ontario ? » Et il répétait encore « Vésinet ou Ontario », en regardant les cartes dans sa logette.

— Il a parlé d'Ontario ? Cela, c'est un indice, je vais au Télé le dire au commissaire.

— En attendant, Monsieur, il a emporté les provisions, je n'ai rien pour dîner...

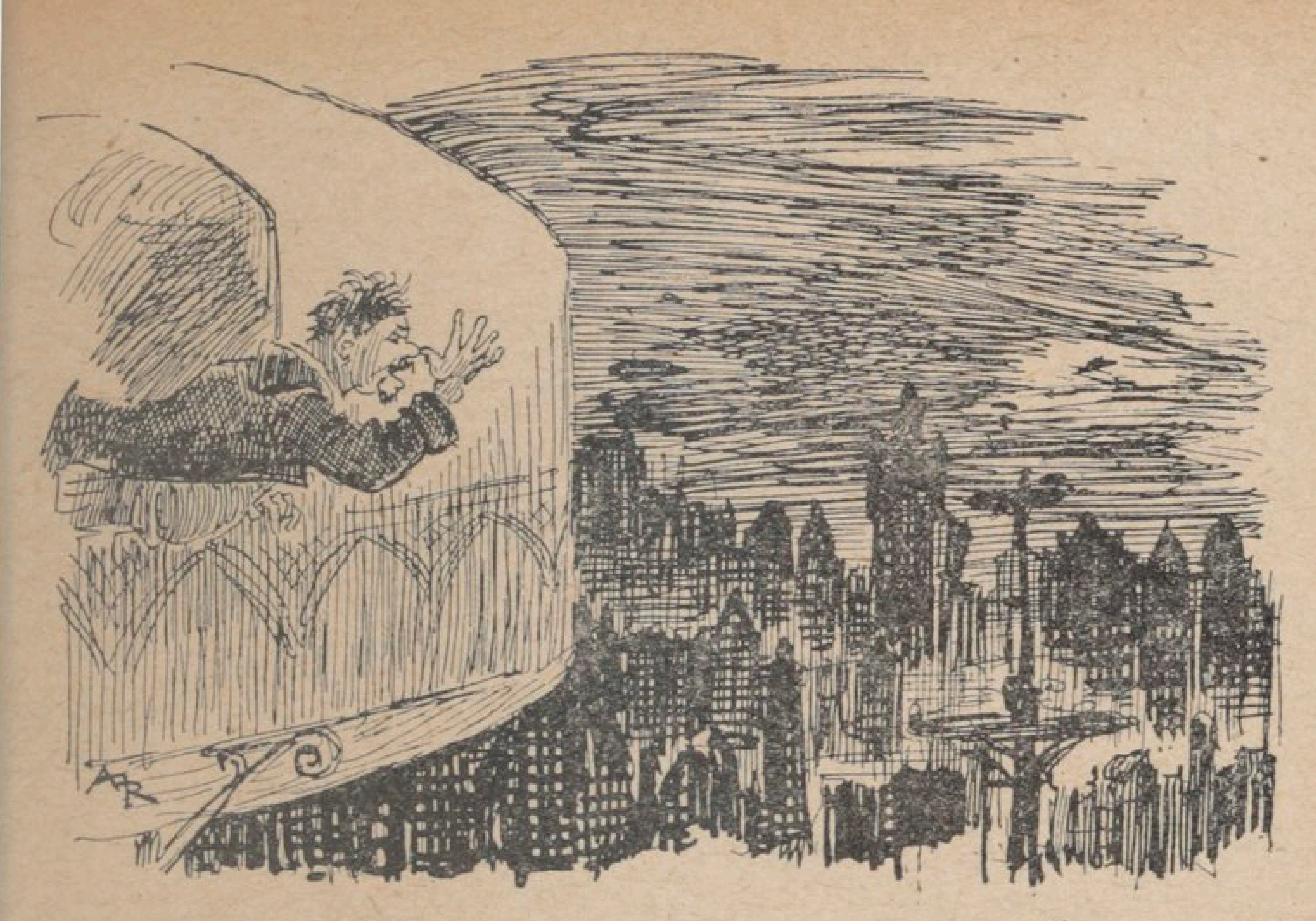
— Nous verrons tout à l'heure, le premier pharmacien venu. »

Cela devenait monotone, la promenade sur l'Envoloir. On ne voyait rien venir, les lignes bien connues de la *Villa Beauséjour* n'apparaissaient point dans le ciel, parmi la foule des avions de toute catégorie qui venaient toucher à l'Envoloir ou se perdaient dans les nuages teintés de rose par le soleil déclinant.

« Et où allons-nous coucher, cette nuit ? demanda tristement Modéran.

— Oui ! Où ? Où ? dit Mélanie, la mine accablée, nous voilà sans asile.

— Je vais m'occuper de cela ; je vais d'abord chez le commissaire. »



Enlèvement de la Villa.

VIII

L' « Aéro-Villa Beauséjour » volée.

Ils dînèrent pourtant. M. Cabrol rapporta les provisions nécessaires et il trouva aussi un hôtel de tranquille apparence, montant seulement à trente-huit étages dans un ciel traversé de fulgurations de toutes les couleurs, se croisant, se coupant et se recroisant dans toutes les directions, semblables à des rayons échappés d'une bouche d'enfer, avec des lueurs mouvantes éclatant au zénith, des phrases qui s'écrivaient lumineuses dans les trous noirs des nuages, ou des figures de publicité apparaissant gigantesques parmi les étoiles. Ils y dormirent à peu près, malgré le

vacarme extérieur, les sirènes des usines, stridentes à déchirer les tympans les plus solides, hurlantes comme de démoniaques guivres. Ainsi, de cauchemar en cauchemar, ils arrivèrent à grand peine au matin.

Andoche, à peine éveillé, se précipita vers la fenêtre qui donnait du côté de l'Envoloir, avec l'espoir de trouver la *Villa Beauséjour* revenue à son amarrage. Rien, toujours rien.

Expédiant rapidement sa toilette et sa pilule du matin, M. Cabrol s'en fut voir à la fourrière si sa villa n'avait pas été rapportée.

Immense, cette fourrière. En bas, des magasins et hangars interminables décrivant un grand cercle au milieu duquel s'élevaient des pylônes de fer portant à cent cinquante mètres en l'air la terrasse d'envol.

M. Cabrol y monta tout d'abord et fut fixé. Pas de *Villa Beauséjour*. Ici quelques aéroclettes, un petit dirigeable avarié et c'était tout. Il s'en allait déjà lorsque l'employé le rappela :

« Monsieur, ne désespérez pas, avez-vous vu en bas?

— Pourquoi, en bas? Je n'ai rien vu pour moi.

— Il y a de tout à la fourrière; voyez le bureau des morceaux et débris. Ce n'est pas très réjouissant, il faut fouiller là-dedans tout de même. Votre maison y est peut-être en détail. »

M. Cabrol blémit : il n'avait pas songé à ce magasin des morceaux et débris. La descente de l'ascenseur, qui ne prit que douze secondes, lui parut longue.

« Où, le magasin des morceaux et débris?

— Pas ici, monsieur, dit un employé; il n'y a que des chiens égarés.... A côté, le *Bureau des chapeaux envolés et des parapluies, des sacs à main*,... etc.

C'est là-bas, après le *Bureau des enfants oubliés en aérobus*...

— Merci ! »

Très important, ce magasin des morceaux et débris aériens. M. Cabrol, pris de terreur, hésitait à entrer. Enfin il prit courage et franchit la barrière. C'était un vaste enclos rempli de débris de toutes sortes : carlingues gondolées, éventrées, écrasées, petits avions pliés comme des parapluies cassés, dans un hérissement de tiges d'acier tordues, machines démontées, moteurs boueux.... Mais rien, toujours rien de la *Villa Beauséjour*, heureusement !

Très déconfit, M. Cabrol retourna à l'Envoloir, où il revit le commissaire au Télé. Rien non plus, aucun message n'était venu, aucun poste de police aérienne n'avait signalé le passage de la villa volée et envolée. Les patrouilles garde-côtes n'avaient rien vu...

Que faire ? Attendre. Rien n'était désespéré, cependant.

« A moins, dit le commissaire, que le voleur n'ait pris immédiatement la direction de l'Europe et survolé la baie avant que la ligne des garde-côtes n'eût été avertie ; mais c'est peu probable, puisque le vol a été découvert presque tout de suite. »

M. Cabrol demanda alors Paris au Télé et donna le numéro de M. des Ormettes. On perdit du temps, c'était la nuit à Paris. M. des Ormettes dormait, il n'entendit pas ; il fallut sonner, resonner. Enfin M. des Ormettes, réveillé, accourut au Télé. Il jeta les hauts cris en apprenant l'événement.

« La *Villa* volée ! Et volée par Barlotin, un homme sûr, un pilote de tout repos ! Ce n'est pas possible... Je le garantissais à tous mes clients pour les petits

voyages tranquilles dans notre ciel; pas de vice: pas de défauts... Rien qu'un, la pêche à la lign comme dans l'ancien temps. Et cette passion calm et béate est encore une garantie.

— Qu'est-ce qu'il pouvait faire de ses poissons?

— Je n'en sais rien. Ils en prennent donc, des poi sons, les pêcheurs à la ligne?

— Quelquefois, dit-on... Il les portait sans doute l'usine culinaire et on lui en faisait des extraits e pilules... Enfin, peu importe... Écoutez, Cabrol, tene nous au courant. Pouvez-vous venir au Télé demai matin, c'est-à-dire ce soir, pour vous... Je vais redor mir, je suis tranquille, allez, tout va s'expliquer. »

M. Cabrol allait quitter le Télé pour retourner l'hôtel, lorsqu'une nouvelle sonnerie retentit; c'éta le commissaire qui reparaissait.

« *Villa* retrouvée! dit-il, vous voyez, mon pauvr monsieur, qu'il ne faut pas s'inquiéter trop vite.. u message de *Buffalo* dans le Michigan...

« ... Une villa répondant bien au signalemen aperçue ce matin, marchant à très petite allure, sur volant avec des crochets, à droite et à gauche comme si elle cherchait quelque chose, le rivage d lac. Sommée par sans fil de s'arrêter, votre maiso a pris vivement de l'altitude pour se dérober dans u gros cumulus filant Nord-Est. Avion de police lui donné immédiatement la chasse; il est parti sur se traces dans les cumulus où elle s'était perdue et l' vite retrouvée avec son détecteur. La *Villa* tenta un descente rapide sur une gorge de montagnes, espéran trouver une cachette dans les forêts de sapins, mai c'était bien inutile : au bout d'un quart d'heure la police était sur elle.

« Haut les mains !... Mais, pas de résistance. Il n'y avait qu'un homme à bord, qui se cachait, affolé, sous une table. L'homme, interrogé, a dit se nommer Barlotin, au service de M. Cabrol, de Paris... J'ai tout de suite donné ordre de ramener ici la *Villa* et le voleur.

— Merci ! s'écria M. Cabrol soulagé, mes compliments à l'aéro-police, Monsieur le Commissaire. Et quand pensez-vous recevoir la *Villa* ?

— Oh ! pas avant une demi-heure.

— Très bien ! »

Justement Andoche et Modéran arrivaient à l'Envoloir, la mine longue.

« Rien, rien, on ne voit rien dans le ciel, firent-ils en ramenant leurs regards découragés vers le sol.

— Bon ! dit leur oncle, rassurez-vous, je l'ai trouvée moi, notre *Villa Beauséjour* ! Elle vient de Buffalo, notre filou de pilote avec elle. Nous n'avons plus qu'à attendre en faisant les cent pas sur l'Envoloir. »

M. Cabrol, joyeux, se frottait les mains, mais une pensée soudaine lui fit plisser le front.

« Pourvu qu'il n'y ait pas d'avarie à notre domaine ! Enfin, nous allons bientôt savoir... »

Ils se promenaient sur l'Envoloir, cherchant impatiemment dans le Nord-Ouest, parmi le fourmillement des véhicules aériens qui se croisaient dans tous les sens, à toutes les hauteurs, à distinguer la silhouette connue.

Enfin Andoche, qui avait bonne vue, signala un point brillant tout au fond du ciel. Peu à peu le point grossit. Une cohue de gros dirigeables et d'aéro-fourgons passa, masquant le point blanc. Puis, ce furent des tourbillons de fumée se fondant en brume noire ; la brume s'éclaircit, la *Villa Beauséjour* apparut

toute claire, sans rien de changé, et trois minutes après elle atterrissait à l'Envoloir. Andoche et Modéran saisirent chacun une amarre.

« Tiens bien, Andoche, ne la laisse pas repartir ! » criait Modéran.

Au même instant, l'ascenseur déposait le commissaire de police qu'avait prévenu M. Cabrol, et quelques agents de l'Envoloir accouraient aussi.

« Eh bien ! dit le commissaire, on a rattrapé votre maison assez vite, vous voyez ! Il y a tant de surveillance, là-haut, pour empêcher les malfaiteurs de tomber du ciel sur les riches villas écartées ou sur les étages supérieurs des gratte-ciel.... Nous allons interroger votre voleur, vous me servirez d'interprète. »

La porte de *Beauséjour* s'ouvrit ; le détective aérien chargé de ramener la villa parut au haut de l'échelle. Un fort gaillard, ce détective, et bien armé, des bras solides, deux revolvers, et le pistolet immobilisateur électrique à la ceinture ; il n'eût pas fait bon au pilote d'essayer de la résistance.

M. Cabrol grimpa vite avec ses neveux et le commissaire.

Derrière M. Cabrol et le commissaire, Mélanie s'était précipitée. D'un coup d'œil elle entrevit Barlotin gardé par le détective ; mais ce n'était pas cela qu'elle cherchait, et elle passa vite dans les autres pièces.

« Babylas ! Babylas ! criait-elle, où es-tu, Babylas ? Qu'a-t-il fait de Babylas, le scélérat ? »

Écroulé sur une chaise dans un coin du salon, menottes aux mains, Barlotin, la tête basse, comme rentrée dans les épaules, n'osait lever les yeux ni ouvrir la bouche.

« Malheureux ! fit M. Cabrol, abuser ainsi de ma

confiance ! Que comptiez-vous faire? Où alliez-vous? »

Le pilote resta muet.

Le commissaire, d'une voix sévère, prononça quelques questions qui n'eurent pas davantage de réponse.

Mélanie reparut en coup de vent, suivie de Phanor bondissant et aboyant.

« Je ne trouve pas Babylas, Monsieur le Commissaire, qu'est-ce qu'il en a fait?... Il me l'a jeté dans le lac, Monsieur, ou laissé tomber seulement; il faut qu'il le dise !...

— Non, non, gémit Barlotin.

— Lorsqu'il s'est vu pris, dit le détective, sous le coup de la surprise et de l'émotion, il a parlé, il a tout avoué, le vol préparé dès la première minute de l'arrivée à l'Envoloir, la préméditation pendant le séjour à l'Archipel Caucasique; il y songeait depuis longtemps.

— C'est pour cela qu'il manquait tous les départs des dirigeables pour l'Europe, dit M. Cabrol. Tout s'explique. Mais où allait-il?

— Quand je l'ai arrêté, dit le détective, il était à la recherche d'une petite anse tranquille sur les rives de l'Ontario.

— Vous dérangez pas, Monsieur le Commissaire, interrompit Mélanie survenant encore une fois, il est retrouvé ; tenez, le voilà, Babylas, il s'était caché dans mon armoire à moi, par peur de tout ce branle-bas depuis hier. C'est Phanor qui l'a trouvé. N'est-ce pas, Phanor ? »

Phanor, heureux de son triomphe, redoubla d'aboiements.

« Maintenant je suis tranquille, vous pouvez continuer, Monsieur le Commissaire. »

La gouvernante, la figure épanouie, passait doucement une main sur le dossier des chaises, comme pour caresser la maison retrouvée et, de l'autre, pressait Babylas sur son cœur.

« Pardon ! dit-elle, c'est donc cela qu'il disait toujours, comme à part lui : Vésinet ou Ontario ? »

Le pilote voleur parla dans sa barbe sans relever la tête.

« J'avoue ! j'avoue ! dit-il d'une voix enrouée... j'hésitais entre les deux, là ! Je n'ai pas osé retourner sur Paris et j'ai cherché l'Ontario à défaut du Vésinet.... D'ailleurs, le poisson doit être plus varié dans l'Ontario. Ah ! une bonne petite maison comme la *Villa Beauséjour*, au bord d'un lac, un coin bien ombragé, c'est le rêve ! C'est pour ça que j'ai voulu l'emporter, elle me plaisait tant !... Le lac Ontario aussi me plaisait bien, je n'ai fait que l'entrevoir, mais je le regretterai... j'ai des goûts tranquilles, j'en avais assez des voyages ; une *Villa Beauséjour*, c'était bien ce qu'il me fallait, je la posais sur un petit soubassement de pierre, je supprimais toute la machine et ça me faisait une gentille maison de campagne, mon rêve, quoi ! Et c'est fini, mon rêve ! »

L'homme était debout maintenant, il étendait ses mains garrottées et il ponctuait ses aveux de gros soupirs.

« Pauvre diable ! fit M. Cabrol.

— Ah ! j'en ai fait des voyages ! J'ai bourlingué à toutes les altitudes, par tous les cieux... je peux bien avoir soif de repos, comprenez-vous, Monsieur ? Ah ! pêcher à la ligne, confortablement installé dans mon petit coin... dans une petite maison à moi.... C'était la belle occasion, je me suis laissé tenter, voilà ! Qu'est-

ce qu'on va me faire ? Laissez-moi retourner sur Paris, Monsieur, je vous promets de ne pas recommencer.

— Après tout, fit M. Cabrol hésitant, la maison est retrouvée...

— Un instant ! dit le commissaire ; la justice est saisie, il y a eu un vol constaté, la police a dû se mettre en mouvement, opérer des recherches pour saisir le malfaiteur, l'instruction est commencée, on ne peut pas arrêter l'affaire. Les lois sont sévères, particulièrement pour le vol aérien ; c'est nécessaire, Monsieur, vous devez le comprendre.

— Oui, oui, je sais, dit M. Cabrol, il y a eu détournement ; mais, comme je suis rentré dans mon bien, je pencherais vers l'indulgence...

— Impossible, Monsieur, l'affaire suivra son cours régulier ; elle passera sans doute aux prochaines assises. »

C'était maintenant au tour de M. Cabrol de rester devant la police avec la mine longue presque autant que Barlotin.

« Oh ! mon oncle, dit tout bas Modéran, pourvu qu'il ne veuille pas garder la *Villa* comme pièce à conviction jusqu'au procès ?

— Diable ! diable ! glissa M. Cabrol, oui, pourvu... »

— En voilà une déveine ! s'exclama Andoche ; mais alors, sauvons-nous tout de suite et emportons le commissaire ?

— Monsieur le Commissaire, reprit Cabrol, je vais vous communiquer les papiers du bord et vous donner toutes les explications nécessaires ; puis, en recommandant le coupable à votre indulgence, nous reprendrons notre voyage interrompu ; des affaires sérieuses m'appellent à un millier de kilomètres d'ici ; nous

avions voulu entrevoir New-York en passant, c'est fait. Très joli, très intéressant, nous sommes charmés, mais je dois repartir.

— Très bien ! Monsieur.

— Je vous laisse donc le nommé Barlotin et je remonte dans mon aéro-villa.

— Un instant ! dit le commissaire en l'arrêtant d'un geste; si des affaires urgentes vous appellent, vous pouvez y aller, mais l'aéro-villa doit rester ici, c'est indispensable.... Pièce à conviction, Monsieur, indispensable pour les constatations, pour tous les détails de l'instruction...

— Mais je pourrai communiquer par Télé autant qu'il serait nécessaire avec les magistrats instructeurs.

— Impossible, Monsieur, ce n'est pas admis ..

— Mais...

— Mais tranquillisez-vous, l'affaire est très simple ; elle ne prendra pas plus de cinq ou six semaines, deux mois au plus.... Vous pourrez nous répondre d'où vous serez par Télé, mais la pièce principale de l'affaire doit rester ici, à la disposition des juges.... Vous pouvez rester, ou laisser quelqu'un ici, comme gardien de la pièce à conviction. »

Andoche et Modéran s'étaient laissés tomber sur des chaises en soupirant, découragés et navrés.

« Quel contretemps ! murmurait M. Cabrol, non moins déconfit qu'eux; oh ! ce Barlotin !

— Maintenant, continuons notre perquisition, dit le commissaire ; voyons, visitons la maison pour voir s'il ne manque rien, s'il n'y a pas de dégâts...

— Ah ! oui, c'est vrai, s'écria M. Cabrol, et moi qui oubliais de vérifier ! Et mon grand ouvrage en train, mon *Histoire des civilisations lunatiques*.... Ce serait

BIBLIOTHÈQUE ... L'HEURE JOYEUSE PARIS

grave. Grand Dieu !.. très important pour moi.... Vite, voyons ma chambre, mon cabinet de travail... »

Il était déjà dans sa chambre ; le commissaire le suivait, un peu poussé par les jeunes gens.

« C'est là, Monsieur le Commissaire, veuillez entrer. »

La clef se trouvait sur le meuble où chaque tiroir était consacré à un travail spécial ; vivement M. Cabrol tourna la clef, souleva ses papiers, mais rien n'avait été touché au précieux manuscrit ni aux documents. Barlotin avait dédaigné de prendre connaissance du grand travail d'érudition de son patron.

« Il n'a pas eu le temps de rien déranger, dit le commissaire, et cela grâce à la vigilance de nos avions de police, on peut le dire, car il a été signalé très rapidement et poursuivi aussitôt. Voyons les autres chambres...

— Il ne manque rien.... Je vous le disais, ce malheureux garçon n'est pas un voleur de profession, comme vos bandits écumeurs de nuages ou vos cambrioleurs aériens, dit M. Cabrol, c'est l'occasion qui a éveillé en lui les mauvais instincts.

— Oui, il avait l'air très sincère dans ses aveux et ses protestations de repentir. Il expliquera cela aux juges ; il dira que ses désirs de vie tranquille sur les rives d'un beau lac, ses rêves de pêche à la ligne, lui ont tourné la tête subitement. Son avocat plaidera un coup de folie.

— Ah ! oui, il faut lui trouver un avocat, à ce malheureux, pour le tirer d'affaire au meilleur compte...

— Vous êtes bien bon. Il en faut un aussi pour vous, comme partie civile.

— Que de tracas !

— Je m'efforcerai de presser l'affaire, dit le commissaire, achevant de prendre quelques notes, tranquillisez-vous, voyez les avocats. On peut s'arranger pour solution rapide ou extra-rapide. »

Le commissaire fit le tour de la maison.

« Ah ! fit-il en montrant la plaque portant le nom de la villa au-dessus du balcon, votre voleur avait commencé à camoufler l'inscription de votre *home* volant.

— Tiens ! c'est vrai, mon oncle, dit Andoche, nous n'avions pas fait attention, dans notre joie de le retrouver, notre *home*, voyez donc ! il a commencé à changer : *Villa Beauséjour* en *Villa B...ien le bonjour*. Voilà son pot de peinture sur le balcon.

— C'est la poursuite de l'avion de police qui l'a interrompu, » dit le commissaire.

Barlotin essaya de rentrer sa tête dans son gilet :

« Coup de folie ! vous l'avez dit ! Aberration ! J'étais trop content, j'ai crâné, ça m'a porté malheur !

— Allons, dit le commissaire, affaire limpide, on va vous arranger cela au plus vite.... Je vais vous crayonner quelques adresses d'avocats. Voyez-les tout de suite, puisque vous êtes si pressés. »

M. Cabrol reconduisit le commissaire jusqu'à l'ascenseur. Derrière eux marchaient le policeman aérien et son prisonnier, qui jeta, en partant, un regard lamentable sur la *Villa Beauséjour*.

« La prison est tout près d'ici, eut la bonté de dire le commissaire ; et elle est confortable, bien entendu, tout le confort moderne ; ne vous inquiétez pas pour votre voleur, il y sera très bien. »



M. et Madame Bloomfield.

X

L'affaire Barlotin.

« Nous voilà dans un bel embarras, fit M. Cabrol en se laissant tomber dans un rocking-chair. Ouf ! ouf ! Toutes ces émotions m'ont cassé bras et jambes, je me sens défaillir. »

Il baissait la tête et fermait les yeux en poussant de longs soupirs ; un ronron joyeux en même temps qu'un frottement doux et soyeux sur sa figure lui fit relever les yeux ; c'était Babylas qui avait sauté sur ses genoux et qui témoignait de son allégresse par cette musique.

« Mon brave Babylas, tu es bien gentil, mais tu me piques la prunelle avec tes moustaches. Hein ! c'est

bon, la famille ! Va voir Modéran.... Toi, Phanor, n'aboie plus, tu nous l'a déjà dit... Va voir Andoche et laissez-moi réfléchir.

— Oui, dit Andoche, et le déjeuner que nous oublions ?

— Tout de suite, quand j'aurai un peu réfléchi à la situation.... Mais votre appétit réclame, soit ! Je réfléchirai après.... Nous allons d'abord.... »

Une sonnerie retentit au Télé de la villa.

« Encore ! » gémit M. Cabrol se levant péniblement de son fauteuil.

La plaque du Télé s'illumina. M. et Mme des Ormettes apparurent. C'était le matin à Paris. Ils se réveillaient à peine et venaient aux informations.

« Bonjour, Cabrol, comment va, d'abord ? La santé de tous est bonne ? Bonjour, mon petit Modéran. Tu tiens bien toujours ton grand frère au bout d'une ficelle pas trop longue ? Garde-le bien en main, ne le laisse pas s'emballer, ce casse-cou, ce jeune homme bouillant !

— Pas peur, papa, je le surveille ! Bonjour, maman !

— Bonjour, bonjour, mes enfants.... Hein ! que d'émotions ! Eh bien ! quoi de nouveau ? Je vois que la *Villa Beauséjour* est rentrée au bercail après une petite promenade, hein ? Tout s'est expliqué, n'est-ce pas ? Votre pilote était parti chercher du tabac et il avait oublié le numéro de votre garage ? »

Andoche et Modéran éclataient de rire, ce que voyant, M. et Mme des Ormettes firent chorus.

« Chercher du tabac, non, pas précisément.... En deux mots voici : il avait bien volé notre maison et il était parti nous laissant en plan ! Mais j'ai mis la police en mouvement sans attendre et elle nous l'a

rattrapé, le voleur, après poursuite mouvementée, et elle a rapporté notre maison, comme vous voyez....

— Rien de cassé, je vois, c'est parfait. Je pense que vous lui avez passé une petite admonestation, à ce brave Barlotin. Dites-lui donc de venir me parler !

— Je ne peux pas, il est en prison : *Maison de force B-18. Flagrants délits.*

— Hein ? vous l'avez fait coffrer ?

— Pas moi, le commissaire ! Affaire très sérieuse, instruction commencée, il va passer aux assises criminelles.

— Vraiment ? fort remarquable.... Voilà une petite aventure pour impressions de voyage.

— Aventure amusante ? Dites mésaventure ! A notre époque, hélas ! il n'y a plus que des mésaventures !

— Vous avez l'air bien ennuyé ?

— On le serait à moins !

— Oh oui ! oh oui ! s'exclamèrent Andoche et Modéran, approuvant de la tête avec conviction.

— Nous aussi, nous voilà en prison, ici, à l'Envoloir ! La pauvre *Villa Beauséjour* est retenue en qualité de pièce à conviction, dont nous sommes constitués gardiens jusqu'au jugement.

— Hein ? fit M. des Ormettes, dans combien de temps, ce jugement, trois ou quatre jours ?

— Six semaines ou deux mois, m'a dit le commissaire, mais je n'ai pas confiance.

— Mon cher, fit M. des Ormettes, ne vous chagrinez pas trop : vous êtes parti pour esquiver tous les ennuis de notre grand ravalement du globe terrestre, et Dieu sait si nous sommes en plein, maintenant, dans les grands éventrements de la carcasse du globe pour la région parisienne. A New-York ce doit être

plus au calme, le gros travail étant commencé depuis une vingtaine d'années.

— Attendez pour juger de notre tranquillité : *Secteurs Chicago-New-York*, je vais vous faire passer notre quartier dans le Télé....

— Non, non, n'en faites rien, je vous crois.

— Oui, le secteur Chicago-New-York est assez avancé comme ravalement de la carcasse, mais je ne parle que de l'infernal petit tran-tran ordinaire.... Ah ! quand on quitte l'Archipel Caucasique, et ses rivages délicieux, le diabolique tintamarre de tous les jours, ici, n'a rien de réjouissant. J'ai déjà dans la tête ma cervelle en marmelade.... Et dire qu'il va falloir demeurer ici quelque temps ! Je vais voir un avocat, faire une foule de démarches pour hâter autant que possible le moment de notre libération....

— Allons, ne vous démontez pas comme cela, du courage ! nous allons vous laisser.... Allez-y tout de suite, chez votre avocat, vite !

— Pas si vite, demain seulement : vous oubliez qu'ici nous sommes au soir.... Nous allons tâcher de dormir et demain matin, la lutte ! Au revoir ! »

La soirée fut courte. On en avait assez de discuter sur les ennuyeuses conséquences du vol de la *Villa*. Andoche et Modéran en prenaient déjà leur parti. Tant pis ! on s'arrangerait. Et puis, ils avaient sommeil.

Phanor et Babylas dormaient déjà. Le brave Phanor aboyait en rêve, mais Babylas, roulé en boule dans un fauteuil, ne pensait déjà plus aux dangers qu'il avait courus.

Mélanie, avant de gagner sa chambre, avait fait une ronde partout. Du balcon de l'Envoloir, ses yeux

inquiets essayaient de percer au-dessous l'océan de ténèbres rayé de longues projections lumineuses, ponctué de lueurs de toutes les couleurs éclatant comme des bombes, et tout ce paysage nocturne ronflant d'une rumeur faite de cent mille vacarmes.

Elle secouait la balustrade comme pour s'assurer de sa solidité.

« Pourvu, fit-elle en hochant la tête, que l'Envoloir ne s'envole pas ! »

Elle rentra et ferma soigneusement toutes les portes à clef.

« Allons, nous verrons bien demain matin si nous sommes encore là. »

Personne ne se leva de bonne heure le lendemain. Après tant de fatigues et surtout d'émotions, on pouvait bien faire la grasse matinée, malgré le bourdonnement des cent mille vacarmes.

Il était bien près de onze heures lorsque M. Cabrol sortit, après avoir consulté les notes et les adresses que lui avait remises le commissaire de police.

« Voyons les avocats : Mr. et Mrs. Bloomfield, 738e avenue, n° 1235 ; c'est loin d'ici ; en taxi-avion, il y en a au moins pour un quart d'heure. »

Justement un petit taxi-avion qui venait d'amener du monde à l'Envoloir se préparait à replonger en bas. M. Cabrol lui fit signe et donna l'adresse....

Un quart d'heure après, en effet, il descendait 738e avenue, devant une pyramide à trois étages de maisons de trois étages, en forme de tours carrées, étagées les unes sur les autres, sept ou huit en bas, cinq au-dessus sur une première plate-forme, trois sur une seconde plate-forme, et une seule tout en haut. L'édifice ressemblait tout à fait à ceux que

bâtissent les enfants avec leurs boîtes de constructions.

Mr. et Mrs. Bloomfield demeuraient justement au troisième étage de la maison, tout en haut de la pyramide. M. Cabrol prit l'ascenseur et sonna au troisième étage. Il fut introduit immédiatement dans l'office de l'avocat, où deux personnes se balançaient en rocking-chair, chacune étudiant des dossiers posés en avant sur une tablette du fauteuil.

De ces deux personnes habillées de même d'un long vêtement du matin, rasées toutes les deux, à ce qu'il semblait, coiffées de même, de longues mèches plaquées sur le front et descendant jusqu'au foulard qui leur entourait le col, laquelle était Mr. Bloomfield et laquelle Mrs. Bloomfield ? A première vue, c'était difficile à discerner.

Avec la barbe on est toujours fixé, mais ici on se trouvait dans une période où la barbe était proscrite pour quatre-vingt-dix ans encore. Il était entendu que l'on ne pouvait supporter cette absurde toison des mentons, incommode, inesthétique. Dans quatre-vingt-dix ans, la roue tournerait. Chaque siècle a son esthétique particulière ; on trouverait ces mentons rasés ridicules, ces lèvres dégarnies bien laides, ces grosses faces glabres par trop comiques ; et les barbes refloriraient.

En attendant, ce fut pour M. Cabrol, qui arrivait d'Europe, où la barbe se portait encore pour quelque temps, l'occasion d'une méprise désagréable.

Il s'adressa au premier fauteuil et demanda :

« Please ? C'est à Master Bloomfield que j'ai l'honneur de parler ?

— No ! répondit le premier fauteuil cessant son balancement. Master Bloomfield, c'est en face.

— Pardon, excusez-moi, *scusate mi*, *I beg your pardon*, je voulais dire Mistress Bloomfield ?

— Alors, *yes*, je suis Mme Bloomfield. »

En quittant la *Villa Beauséjour*, M. Cabrol pensait prendre M. Bloomfield pour avocat ; mais, soit ! ce serait Madame, cela n'avait pas d'importance, puisque tous deux avaient la même réputation d'éloquence, la même valeur de légistes.

« Madame, dit-il, je suis étranger ; on m'a dit, se portant garant de votre haute valeur, que vous consentiriez peut-être à vous occuper d'une affaire bien désagréable qui m'arrive.

— Monsieur, veuillez m'expliquer.... »

M. Cabrol avait le don des langues ; il raconta donc rapidement en américain presque pur, une salade de termes anglais-francais-allemands, russes, italiens et même chinois, l'enlèvement de la pauvre *Villa Beauséjour* par son pilote infidèle, la poursuite mouvementée, la capture et le retour de la maison avec le voleur, lequel allait passer devant les juges aux assises criminelles.

Il expliqua que lui-même était pressé de quitter l'État de New-York pour continuer son voyage et qu'il serait heureux de voir l'affaire arriver devant le tribunal le plus tôt possible. Le voleur, démentant toute une vie de travail et d'honnêteté, avait eu un instant de démence, il était maintenant bourrelé de remords et méritait toute indulgence.

« Si vous consentez, Madame, à prendre la défense de ce malheureux homme, je demanderai à M. Bloomfield d'occuper pour moi, qui suis partie civile. Je le prierai de rejeter tous les torts sur nous ; il dira de moi ce qu'il voudra ; il pourra laisser courir son

imagination, etc. L'essentiel pour moi est de reprendre l'air aussitôt avec mon aéro-villa.

— Parfaitement compris, dit Mrs. Bloomfield ; et vous, Will, compris également ?

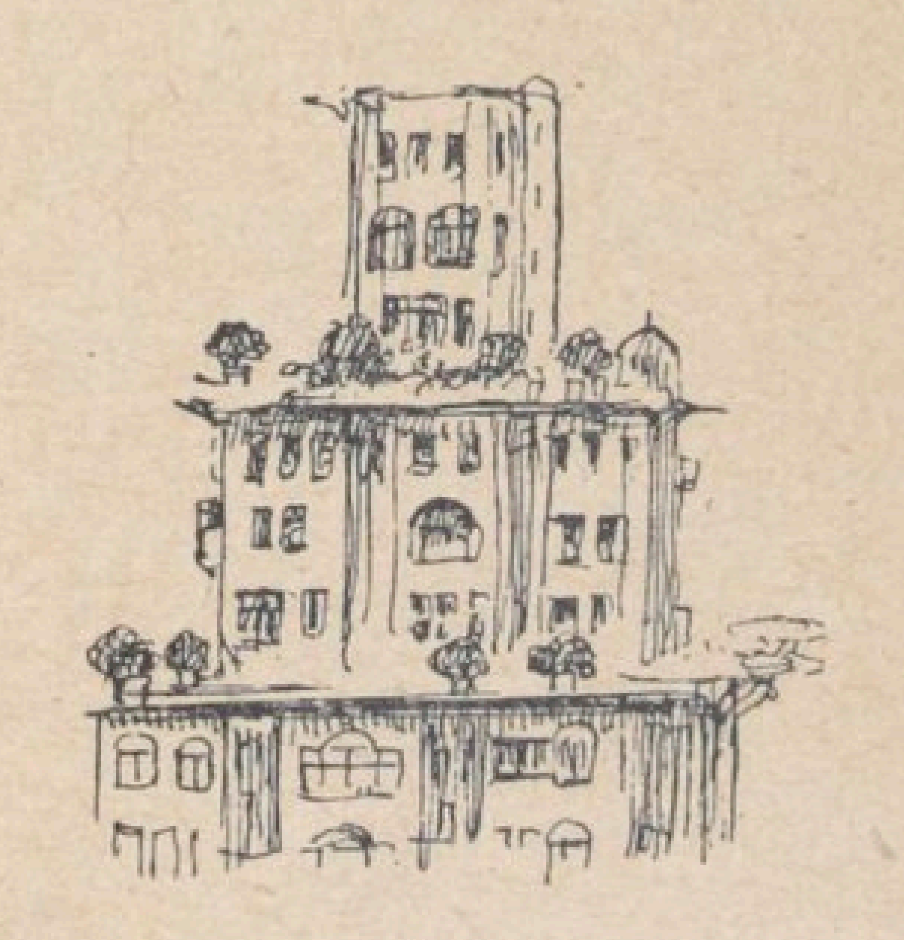
— Tout à fait, Arabella.

— Alors, vous devenez partie civile et moi, défenseur de ce pauvre homme, le pilote, innocente victime d'une coupable obsession, qui serait peut-être en droit de réclamer des dommages et intérêts.... C'est entendu.... Et dénouement extra-rapide si possible. »

Les choses ne traînaient pas avec les deux maîtres Bloomfield. M. Cabrol en augura bien. Après un petit supplément d'explications, les derniers arrangements furent bientôt pris et M. Cabrol put reprendre son taxavion qui l'attendait sur la terrasse.

Il rentra un peu rasséréné à la villa.

« Eh bien ! mes petits, l'affaire s'engage dès aujourd'hui, tout est réglé, n'y pensons plus, puisque M. et Mme Bloomfield m'ont promis le départ pour un jour très prochain. D'ici là, nous travaillerons ou nous farnienterons, nous excursionnerons aussi, mais pas avec la *Villa*, qui doit rester à son port d'attache pour les instructions et les perquisitions.... »





Le garde champêtre de Panama.

X

L'ÉVASION DE LA PIÈCE A CONVICTION.

La perspective de reprendre bientôt le voyage interrompu rendit un peu de gaîté à la *Villa*. Andoche et Modéran parurent trouver quelque charme au spectacle de la vie américaine considérée à 300 mètres du haut de l'Envoloir. Ils s'amusaient à parcourir l'ascenseur dans tous les sens, courant autour des avions qui descendaient avec du monde : des gens de l'Ouest qui venaient de Frisco, des familles basanées du Sud, des gaillards à sombreros dont le visage semblait être fabriqué en cuir fauve, des familles entièrement noires et crépues, à large sourire rouge et blanc, des familles mélangées de tous les tons, des messieurs et des

dames jaune d'ocre, teinte neutre, terre de Sienne, brun rouge ou sépia brûlée ; cela formait des morceaux d'aquarelle divertissants ; et les véhicules non moins variés : de vieilles pataches d'aéros et, venant du fond, des autos volantes de la Louisiane, légères et très ouvertes, des avionnettes du Canada, véritables caisses volantes strictement fermées et matelassées pour la défense contre le froid, de larges aérobus amenant des noces des environs pour la journée et la foule des taxavions de gens d'affaires ; ceux qui restaient à la plate-forme quelques heures seulement, tandis que d'autres, après avoir déposé leurs passagers, descendaient aux garages d'en-bas ; et les dirigeables des innombrables lignes américaines ou interocéanniennes, qui ne faisaient que toucher pour déposer des passagers ou bien en prendre.

Mouvement incessant autour de l'immobile aérovilla, accrochée, par une justice bien lente d'allures, au milieu du tourbillonnement qui emportait tout, les êtres et les choses, les bâtisses et les fumées en cette vertigineuse Amérique.

Et puis l'on travaillait, — sans enthousiasme, mais il fallait bien faire quelque chose, M. Cabrol essayait, du moins, — l'inspiration ne venait pas. Il allait tous les jours à la 738e avenue ; M. et Mme Bloomfield étaient des avocats fort occupés, accablés d'affaires. Quand, par hasard, il ne les trouvait pas à leur office, plongés dans leurs dossiers, en face l'un de l'autre dans leurs rocking-chairs, se balançant plus ou moins fort suivant que le cas étudié se trouvait plus ou moins ardu, c'est qu'ils plaidaient à Chigago, à Cincinnati ou ailleurs.

M. Cabrol revenait de ces visites furieux un jour et

découragé le lendemain. Comme distractions, on avait les visites et les interrogatoires du juge d'instruction et, de temps en temps, les sorties de la *Villa Beauséjour* pour étudier le fonctionnement de la machine, afin de voir si, par hasard, le nommé Barlotin n'avait pas été entraîné et enlevé par le moteur sans le vouloir.

On allait ainsi au lac Érié, au lac Michigan, aux anciennes chutes du Niagara, usées et aplanies par les eaux depuis longtemps, devenues une tranquille petite cascade.

Il y eut une reconstitution du crime, avec Barlotin tiré de sa prison pour un jour et sévèrement gardé au balcon de la *Villa* par deux policiers. La *Villa* survola pendant des heures les rives qui n'étaient qu'une suite ininterrompue d'usines ronflantes, avec un petit bois de sapins sur des rochers de loin en loin, à peine visible dans l'atmosphère obscurcie de vapeurs de toutes les couleurs.

Barlotin semblait désenchanté. C'était là qu'il avait cherché sa riante oasis de fraîcheur et de silence !

Déjà six mois s'étaient écoulés et la solution extra-rapide promise ne venait pas. M. Cabrol se désolait. Maintenant M. et Mme Bloomfield ne s'entendaient plus sur la conduite de l'affaire et la probabilité d'un dénouement prochain. Mme Bloomfield ne promettait plus rien. D'abord elle était trop occupée et n'avait plus le temps ; elle s'absentait souvent, appelée à Chicago, où elle plaidait pour un groupe de financiers, dans un très gros procès, laissant à son mari le soin des petites affaires courantes.

M. Bloomfield, seul dans son rocking-chair, n'avait pas l'air content et répondait évasivement aux objur-

gations de M. Cabrol. Un matin, celui-ci trouva Bloomfield tout à fait grincheux. Mme Bloomfield, de plus en plus affairée, venait de partir pour Chicago, et, comme il avait refusé de l'accompagner, elle lui avait laissé des instructions pour de menues recherches et des formalités nécessitées par sa grande affaire.

« Je vous félicite pour le succès de Mme A. Bloomfield, lui dit Cabrol navré, mais ne pourriez-vous pas... »

Me W. Bloomfield bondit de son fauteuil.

« Ah ! oui ! attendez : Me Bloomfield défend votre voleur ; moi j'occupe pour vous, partie civile... Vous voulez vous en aller avec votre *Villa* ? Bon ! vous partirez ce soir. »

Il prit son chapeau et sauta dans le taxavion de M. Cabrol.

« Déposez-moi au greffe du district; ensuite, rentrez à la *Villa* et attendez-moi vers trois heures. »

Jamais encore Maître W. Bloomfield n'avait montré une telle activité; il pressait le chauffeur; il pétrissait nerveusement sa serviette, roulait des papiers timbrés en boule et les jetait par-dessus bord. Au Palais de Justice, M. Cabrol aurait bien voulu le suivre pour ne pas laisser refroidir cette fièvre de bonne volonté, mais M. Bloomfield l'arrêta :

« Impossible! beaucoup de formalités à régler, voir du monde, bousculer le greffe, obtenir papiers, légalisations... Là-bas, donc, à trois heures. »

Cabrol retourna bien vite à l'Envoloir. Il était fortement ému. Ainsi donc... Mais non, ce n'était pas possible, c'était une fausse joie ; il retrouverait demain les Bloomfield à leur office, se balançant avec leurs dossiers dans leurs rocking-chairs.

Lui et ses neveux, ils étaient les Latude de l'Envo-

loir; ils en avaient pour trente-cinq ans de captivité, comme le prisonnier de cette vieille Bastille, où la vue sans doute était plus agréable qu'au-dessus de ces volcaniques entassements d'usines.

Andoche et Modéran voyaient leur oncle préoccupé, mais n'osaient rien lui demander. Il faillit avaler de travers les pilules de son déjeuner; il n'avait pas faim. Justement Mélanie, en servant le déjeuner, s'était mise à gémir, Babylas et Phanor s'ennuyaient sur cet Envoloir, et trouvaient la vie bien monotone. Et l'horrible poussière qui recouvrait tout!... Tout à coup une sonnerie au Télé. M. Cabrol bondit. C'était M. Bloomfield brandissant un petit papier :

« C'est fait! Voici l'ordonnance avec toutes les signatures et cachets. J'arrive à l'Envoloir! »

M. Cabrol ne dit rien encore, mais il courut à la balustrade, la lorgnette à la main, fouillant fébrilement l'horizon. Andoche et Modéran, suivis de Mélanie, furent bientôt à côté de lui, cherchant comme lui dans le ciel en se demandant ce qui allait survenir.

Cinq minutes, dix minutes s'écoulèrent. M. Cabrol essuyait les verres de sa lorgnette et frémissait d'impatience.

Tout à coup il fit : « Ah! là-bas!... oui... oui... ce doit être ça... Sont-ils lents dans ce pays! Enfin! »

Un taxavion piquait droit sur l'Envoloir. C'était bien M. W. Bloomfield, que Cabrol saisit par le bras dès qu'il fut sur le plancher et fit monter bien vite dans le salon de la *Villa*.

« Voici le papier! dit W. Bloomfield : *Aéro-Villa Beauséjour* n'est plus nécessaire comme pièce à conviction, la saisie est levée : vous pouvez partir. Le procès d'Arthur-Jean-Baptiste-Édouard Barlotin sui-

vra son cours; il vous sera loisible de revenir, si vous voulez, pour assister aux débats et entendre le jugement.

— Merci ! Merci ! dit Cabrol. Alors nous pouvons nous en aller, vraiment?

— Quand vous voudrez. »

Tout fut bientôt réglé : les frais de garage à l'Envoloir et les honoraires de MM[es] W. Bloomfield et Arabella Bloomfield ; poignées de mains, remerciements. M[e] W. Bloomfield se chargea d'une petite provision de pilules pour réconforter en sa prison l'infidèle pilote et reprit son taxavion.

Libres enfin ! libres !

« Mélanie, enfermez bien Phanor et Babylas, nous partons tout de suite.

— Tout de bon, mon oncle? demandèrent Andoche et Modéran, qui n'osaient en croire leurs oreilles.

— Pour de bon et immédiatement ! Ne sautez pas de joie.

— J'ai différentes courses à faire, Monsieur, dit Mélanie descendant précipitamment de sa chambre, j'ai à rapporter...

— Rien du tout, nous nous évadons, vous voyez bien... Allons, tout est en ordre?... Bon... Je prends la direction. Vous deux, Andoche et Modéran, ayez l'œil à tout ; veillez à tribord et à bâbord ; il s'agit de ne pas casser du bois à nos voisins, ni à nous... pas d'avaries ici, surtout !

Phanor, sans doute, avait compris : il sautait sur le balcon en jappant avec une fureur joyeuse, et Babylas, enfermé par précaution dans la chambre de Mélanie, lui répondait par des miaulements plaintifs.

« Silence donc ! »

Déjà l'*Aéro-Villa Beauséjour* s'ébranlait. M. Cabrol manœuvrait précautionneusement; les employés, mis de bonne humeur par des pourboires opulents, avaient dégagé le passage. L'*Aéro-Villa* s'éleva de quelques pieds, quitta la plate-forme avec une lenteur majestueuse en décrivant une spirale ascensionnelle autour de l'Envoloir.

« Tout va bien, dit M. Cabrol. Droit au Sud maintenant, en survolant la côte ! »

La joyeuse après-midi ! Après la marche en douceur et les précautions du départ, la *Villa* faisait de la vitesse. On nageait dans le bleu au-dessus de la mer, les horizons s'étaient dégagés, les lourdes vapeurs des régions industrielles étaient peu à peu laissées en arrière et disparaissaient au loin. Sur la droite, les monts Alléghanys dessinaient une vague ligne bleuâtre, puis vinrent les forêts et les verdures de la Californie et de la Louisiane.

Bientôt la mer prit des teintes violettes qui tournèrent au rouge, semblant vouloir allumer, comme un immense brasier, cet Océan Pacifique que l'on devinait là-bas et dont les yeux ne pouvaient soutenir l'éclat.

« La côte mexicaine ! dit M. Cabrol. Nous allons chercher un bon petit coin bien tranquille pour atterrir. Nous pourrions trouver pour la nuit un garage dans une ville, mais j'aime mieux la campagne.

— Et nous aussi ! »

Une demi-heure après, comme la nuit venait tout à fait, Andoche signala, au fond d'une vallée boisée qui ressemblait un peu à celle de l'Archipel Caucasique, un terrain d'accès facile au bord d'une rivière

enchâssée de verdures. Il n'y avait là qu'un groupe de maisons basses, à peine un village. Plus loin, on distinguait une petite ville blanche et rouge, serrée autour d'une église à campanile, dont les cloches sonnaient comme pour faire accueil aux voyageurs d'en haut.

M. Cabrol opta pour le village, et la *Villa Beauséjour* descendit lentement se poser sur le sol dans un champ suffisamment plat et dégagé d'arbustes.

Toute la population était là. Des gens au type généralement indien, quelques-uns accusant un mélange plus ou moins fort de sang espagnol.

Andoche les regardait tristement. Il s'attendait à des costumes guatemaltèques, indiens, mexicains, agrémentés de plumes sur la tête, de colliers, d'anneaux aux oreilles, et il trouvait l'universel costume d'Europe, d'Amérique et d'Asie, la seule et unique mode de Paris, Londres ou Pékin pour les hommes comme pour les femmes, avec, seulement, les petites modifications imposées par le climat, des étoffes plus légères.

Ces Guatemaltèques semblaient de bonnes gens ; ils auraient voulu pouvoir aider à la manœuvre, mais on n'avait nul besoin de leur secours ; la *Villa Beauséjour* s'était calée si gentiment toute seule sur le terrain ! Ils se poussaient, señors et señoritas en grappes, avec les enfants en avant, et tournaient sous le balcon en souhaitant la bienvenue à leurs hôtes par un bourdonnement de voix admiratives et gutturales où ronflaient et s'entrechoquaient les syllabes d'un terrible espagnol astèque.

Un seul personnage prit l'échelle pour monter à bord, sans doute pour quelque formalité. M. Cabrol

le reçut et tâcha de saisir quelque chose dans le flux de paroles sonores qui roula sur le balcon et fit vibrer, en se répercutant, les parois de la maison. Mais le ton était bienveillant, les gestes accueillants.

« Bon ! bon ! dit M. Cabrol ; j'y suis ; c'est le garde champêtre qui nous souhaite le bonsoir au nom de Monsieur le Maire et de la population. Très bien ! »

Il prit dans son portefeuille sa carte et le carnet du bord que le garde champêtre parapha d'un coup de stylo. Le fonctionnaire fit le tour du balcon d'un air admiratif, puis il s'inclina avec une politesse raffinée, fit encore rouler quelques interjections aimables et prit congé.

« On est très bien ici. Je ne vois que trois ou quatre cheminées d'usines, là-bas, dans le fond ; cela n'abîme pas le paysage... ce sont de simples usines culinaires, sans doute, où l'on travaille les produits du pays, quelques fabriques de pilules alimentaires. Allons ! nous voici installés, il est temps de dîner. »

On avait assez admiré le coucher du soleil, la nuit tombait, les indigènes retournaient à leurs logis.

« A table, sur le balcon, et vivement, il ne fait plus clair.

— Bah ! pour déguster deux ou trois pilules ! fit Andoche.

— Attention ! il ne faut pas se tromper de pilule, dans l'obscurité... Voyons, avez-vous bien faim ? Et bien ! ce soir, en raison de la fatigue causée par les émotions, nous allons nous offrir un repas réconfortant et même pantagruélique, un festin de Balthazar !

— Bravo ! bravo !

— Tout à la joie ! Mélanie, voici le menu : Quatre pilules pour chacun : pilule hors-d'œuvre variés n° 1 ;

— pilule dinde truffée ; — pilule bananes sautées ; — pilule Chasselas de Fontainebleau. — Boissons : Bourgogne, une pilule pour chacun, une carafe d'*agua fresca*... et célébrons joyeusement notre évasion ! »

On n'avait plus de soucis, on n'était plus pressé. Allongés mollement dans leurs fauteuils, ils firent traîner le repas ; ils mirent trois quarts d'heure à déguster dinde truffée, bananes sautées et chaleureux Bourgogne. Il faisait absolument noir quand on se leva de table. Aucune lumière ne brillait dans le village guatemaltèque, les gens devant dormir au grand air, sous les éventails de palmiers jaillissant des jardins.

« A demain les affaires sérieuses !

— Tiens ! dit Modéran, qui venait de passer de l'autre côté de la maison, voyez donc par ici... Une lune, deux lunes, dix lunes, cinquante lunes ! »

Cela faisait bien des lunes ; en effet, le noir de l'autre côté était parsemé de larges lueurs qui faisaient à peu près comme des constellations de lunes, mais ce n'étaient pas des lunes, car elles étaient de formes diverses, et diverses de tons aussi, du rouge vif au rouge sombre, quelques-unes fuligineuses, se prolongeant en vapeurs teintées d'écarlate, ou fusant en jets incandescents.

« Volcans, parbleu ! dit M. Cabrol. Toute cette terre là-bas, ces plateaux de l'ancien isthme de Panama, bouleversés et découpés par le formidable tremblement de terre qui tordit et brisa l'isthme en plusieurs morceaux, il y a quelques siècles, et ouvrit quatre ou cinq larges brèches par où se précipitèrent les eaux des deux Océans ; tout ce sol, enfin, tout le vieux plancher rocheux est percé de trous par où

fusent les feux, les laves, les boues chaudes, les eaux bouillantes du tréfonds, et c'est tous ces volcans divers que vous prenez pour des lunes ! Nous irons voir tout ça, mes petits, c'est sur notre chemin. Nous passerons au-dessus, assez haut, du moins, pour ne pas nous faire roussir les cheveux.

— Oh ! oui, haut ! très haut !

— Et pourvu que cette terre si bouillonnante ne nous fasse pas de mauvaises farces cette nuit !

— Bah ! on peut dormir tranquille, ces montagnes ne tremblent en moyenne que cinq ou six fois par an... Espérons que le nombre réglementaire annuel est dépassé. »

La nuit fut des plus calme, du moins les habitants de la *Villa Beauséjour* ne perçurent aucune secousse et s'éveillèrent frais et dispos, à pointe d'aube, le lendemain matin. Ce fut très joli, le lever du soleil, derrière une myriade de petits nuages blancs qui montaient dans le ciel comme une avant-garde de petits anges annonciateurs. Qu'allait-il paraître dans ce bleu doux et tendre, derrière ces nuages ? Ce fut Sa Majesté le Soleil qui s'en venait des pays d'Outre-Atlantique et qui se mit à lancer ses rayons vers le zénith, à friser et dorer la crête des vagues...

Modéran n'en revenait pas et se frottait les yeux, aux premiers instants. Plus d'envoloir, plus de ces grandes carcasses de fer qui découpaient, quadrillaient et triangulaient le ciel et la terre, ni d'atmosphère entourbillonnée de vapeurs jaunes ou noires.

On n'était plus là-bas, attaché par la patte à l'Envoloir, comme en fourrière à New-York. Il sauta de joie. Des gens du village travaillaient çà et là dans les champs, l'*Angélus* sonnait au campanile de l'église

au loin. Plus de volcans, non plus ! Ils avaient fondu dans le bleu profond des montagnes à l'Occident.

Une bande de petits bonshommes guatemaltèques, filles et garçons, vêtus d'une sorte de robe longue largement échancrée au col et ornée de broderies bizarres, tournaient, accrochés par la main, autour de la *Villa*, ouvrant de grands yeux pleins d'admiration.

« Je vote pour un petit séjour ici, avant de continuer, dit Andoche.

— Restons quelques jours, dit M. Cabrol. Il faut faire alterner dans nos sensations le doux, l'aimable avec le sévère ! Donc, une huitaine au grand calme dans ce gentil paysage ; puis, après l'églogue, nous marcherons vers quelque chose de plus rude, car nous avons maintenant au programme Astra, la grande île qui est tombée du ciel il y a une trentaine d'années, vous le savez, après avoir donné une fameuse peur au globe.... Mais je vous raconterai tout cela avec des détails authentiques un de ces jours, puisque j'avais l'âge d'homme lorsque le terrible événement se produisit, et que j'ai vécu ces journées d'épouvante et d'angoisse.... Il y avait de quoi trembler, d'ailleurs !

— Racontez tout de suite, mon oncle !

— Non, non, il faut garder cela pour le départ. Toi, Andoche, tu voudrais filer tout de suite sur Astra !

— Restons pour le moment dans l'églogue... »





La chute d'Astra.

XI

Repos dans l'églogue.

Une sonnerie du Télé coupa court aux réclamations d'Andoche.

« Bon ! bon ! on y va... Qu'est-ce que c'est si matin ? »

C'était M. des Ormettes qui arrivait par sans fil. Il apparaissait sur la plaque un peu ému.

« Eh bien, eh bien, où êtes-vous donc ? Vous avez quitté l'Envoloir new-yorkais ? L'affaire est terminée plus vite que vous ne pensiez... Et Barlotin, à quoi est-il condamné ?

— L'affaire n'est pas encore venue au tribunal ; il

n'est pas condamné ; c'est nous qui nous sommes évadés.

— Ah bah !

— Oui, avec la complicité de M. William Bloomfield !... L'affaire n'en finissait pas. Me Arabella la laissait traîner... Une vétille, notre affaire, pour la chère dame, une avocate si occupée ! Elle était prise par quelque chose de plus important, un très considérable procès à plaider pour des banques de Chicago ! Son mari William Bloomfield, vexé de la voir préférée à lui pour cela et de rester à débrouiller les vétilles, a bousculé un peu les formalités et fait lever la saisie de la Villa-pièce à conviction... Et nous avons pris le large aussitôt, très regrettés par le garage, mais bien contents de filer à tire d'ailes.

— Très bien ! très bien !

— Barlotin s'en tirera comme il pourra... J'ai recommandé le pauvre diable à l'indulgence du tribunal...

Pourvu que Mme Bloomfield, vexée, ne le fasse pas condamner à la prison perpétuelle.... Mais non, c'est Bloomfield qui est son avocat, il le tirera d'affaire, espérons-le ! Nous connaîtrons le dénouement bientôt. Me William Bloomfield nous le téléphonoscopera.

— Maintenant, dit M. des Ormettes, j'admire le paysage tropical dans lequel vous êtes descendus. Joli, joli ! Sec et plantureux à la fois.... Quels rochers et quelle végétation ! Jeanne, venez donc voir, des roches brûlées par là, un nid de verdures exubérantes par ici....

— Bonjour, bonjour, dit Mme des Ormettes, tout va bien, alors ? La santé des chers petits bonne, et la vôtre également, très bien, continuez ! — Nous aussi,

ça va bien.... Ah! si vous aviez entendu mon discours d'hier à la Chambre, sur le budget! Quel succès, mon cher! .. Je vous le ferai entendre, j'aiguillerai la Télé dessus tout à l'heure.... Où êtes-vous donc?... Oui, un vrai décor pour ce vieux roman du Moyen Age, vous savez bien?... *Paul et.... Stéphanie?...* non, *Paul et Virginie*. Tout à fait cela!

— Nous sommes au Guatemala, devant la grande cassure de Panama. Nous arrivons seulement et nous n'avons pas vu grand chose encore. Cette nuit, une centaine de volcans flambaient au loin, cela nous promet des émotions quand nous allons passer au-dessus dans une huitaine, après une cure de tranquillité ici.... Mon cher des Ormettes, vous devriez venir nous voir, il y aurait une plage mondaine à créer ici, avec un grand hôtel et un bon lancement. Et chez vous, le grand travail avance-t-il?

— Ah! je tâche d'y penser le moins possible, mais j'ai toute la journée dans la tête le roulement infernal de cent mille machines. Et puis, on craint des retards dans la région: manque de matériaux pour refaire les assises solides à notre sous-sol. On va débiter en toute hâte une tranche de l'ancien Mont-Blanc; c'est très simple, mais cela demande du temps tout de même et nous sommes pressés!... Mon cher, on nous le cachait soigneusement, mais j'ai appris par un ingénieur de mes amis.... Vous savez, on m'a averti sous le sceau du secret, ne le répétez à personne, surtout....

— Quoi donc? on vous a averti.. .

— Que notre quartier baissait régulièrement à raison d'un millimètre par jour, depuis près de deux ans.... Surtout, n'en dites rien! Secret absolu!

— Parbleu ! je le savais depuis plus de trois ans ! Je m'étais aperçu de quelque chose et je suivais le progrès de l'enfoncement avec des instruments très sensibles ; sa lenteur me rassurait un peu.

— Ah ! oui, ces instruments bizarres que je vis chez vous ; je me demandais à quoi ça pouvait vous servir, à vous, homme d'érudition et de littérature.

— Oui, je n'en parlais pas, pour ne pas vous inquiéter.... Puisque vous savez, prenez ces instruments chez moi et suivez la chose... je vous le répète, il n'y a pas de danger immédiat, seulement un supplément d'ennuis en perspective.

— Je veillerai, mais je ne suis pas homme de science, moi, je me perdrai dans tous les calculs.

— Parlez-en à votre ami l'ingénieur, il vous arrangera l'appareil, que vous n'aurez qu'à regarder tous les matins.

— Pourvu que ça ne fasse pas chez nous comme à Montmartre il y a une vingtaine d'années....

— Non, la colline de Montmartre, qui se trouvait encore à 85 mètres au-dessus du niveau de la mer il y a cent ans, a commencé lentement sa descente sans que l'on s'en aperçoive ; quelques centimètres par an d'abord... quartier un peu négligé évidemment, un vieil Envoloir pour quelques grandes lignes de dirigeables peu fréquentées. Puis la descente s'est accentuée et à l'Envoloir on s'est aperçu de quelque chose.

— Je sais, je sais.

— Des erreurs de calculs ! On comptait mal, le niveau de la mer avait baissé par suite des perturbations océaniques....

— Justement ! produites par la chute d'Astra, l'île

tombée dans le Pacifique et que nous allons voir ces jours-ci....

— Je disais donc... des erreurs de calculs pour ainsi dire inévitables avec tous ces bouleversements, et, un beau jour, l'Envoloir de 150 mètres se trouvait au niveau du sol, et....

— Et aujourd'hui l'ancien sommet de cette colline, si fameuse au Moyen Age, se trouve à près de 60 mètres au-dessous et forme une petite butte dans un large enfoncement. En résumé, puisqu'on travaille à pousser rapidement la solidification de votre côté, il n'y a pas, je pense, de danger immédiat à craindre. ..

— Je le suppose aussi, dit M. des Ormettes, je surveillerai ça avec mon ami l'ingénieur.

— Tâchez donc de prendre des vacances et de venir nous rejoindre dans cette région panamique, ou bien à Astra !

— Certes, une petite détente nous ferait grand bien, au milieu de tous ces tracas. Je ferai tout mon possible pour régler quelques affaires, et, quand vous serez sur Astra, nous irons peut-être passer deux ou trois semaines avec vous pour nous rouler sur l'herbe, rêver, dormir ou penser bien à l'aise... et peut-être trouver une petite affaire à monter là-bas.... Pays neuf, plein d'avenir... nous verrons ça. »

Mme des Ormettes survint, toujours pressée, son éternelle serviette bourrée de papiers sous le bras. Effusions de famille. Plaintes sur l'effrayant tintamarre du grand Ravalement; la tête brisée, plus moyen d'agencer l'ordre de ses pensées et les arguments d'un discours, etc.

Le Télé vibrait. M. et Mme des Ormettes semblaient avoir apporté avec eux tout le fracas de la vie pari-

sienne. Quand ils eurent disparu, M. Cabrol, fatigué, s'offrit une petite sieste à l'abri d'un buisson de cactus et d'agaves, pendant qu'Andoche et Modéran, retrempés par la brise de mer, se mettaient au travail avec l'*Universitaire Ciné-Télé*.

Au cours d'une promenade, après la baignade de fin de l'après-midi, Andoche remit la conversation sur Astra, l'île tombée du ciel, qu'il avait si grande hâte de connaître.

M. Cabrol pensait à la colline de Montmartre descendue de son ancien rang de montagne parisienne.

« Oui, dit-il, deux ou trois centimètres par an d'abord, puis....

— Comment ça, Astra, deux ou trois centimètres ?

— Non, l'ancienne butte Montmartre.

— Mais non, nous disions Astra, l'île que nous allons voir ; nous la connaissons bien par le Cours de géographie, mais vous nous parliez des détails de sa chute dans le Pacifique....

— Ah oui ! Eh bien ! vous savez que, dans le courant du siècle passé, à l'Observatoire, on s'aperçut un beau jour d'une perturbation dans le ciel, qui n'avait encore été signalée par personne. Et une perturbation tout à fait extraordinaire. Quelque chose avait dû se passer quelque part dans l'infini, au large de tout, hors des limites de l'observation, à des distances qui ne pouvaient être notées qu'à l'aide de plusieurs centaines de chiffres. Moi, tu sais, les chiffres, ce n'est pas mon affaire ; au delà de dix ou douze zéros, c'est fini pour moi. Donc l'Observatoire observe une toute petite chose qui devait être une explosion de soleils, un tremblement de mondes....

— Oui, une bousculade dans un embarras d'étoiles, fit Andoche.

— Probablement ! Cette petite chose sortie de la bousculade, à peine visible, devinée plutôt qu'aperçue, mit dix ans — tu vois que c'était loin — à parvenir dans notre atmosphère et à devenir à peu près comme une petite, toute petite planète, qui se faufilait parmi la compagnie des grosses, les cousines, plus ou moins éloignées de la terre, la jolie famille que le papa Soleil promène à sa suite dans les incommensurables immensités du ciel, Jupiter, Vénus, Mars, avec qui nous avons voyagé dans l'éther pendant si longtemps sans même nous faire quelquefois des signes d'amitié ou seulement de politesse. Il a fallu attendre jusqu'à notre époque pour commencer à s'envoyer de loin des messages bien vagues et bien courts et pour essayer de comprendre les réponses.

— Mais on ira bientôt les voir de tout près, mon oncle ; je l'espère bien, dit Andoche.

— Oui, oui, si tu veux, ton père le dit, du moins, puisqu'il a intitulé sa société *Agence des voyages interastraux* ; mais ses dirigeables interastraux ne mènent encore que jusqu'à la Lune.

— Le Progrès, mon oncle !

— Oui, le Progrès avec trois majuscules, si tu veux, le PPProgrrès ! mais....

— Décidément, vous êtes rétrograde, mon oncle !

— Je voudrais bien ! »

Andoche et Modéran poussèrent des exclamations scandalisées.

« Alors, on n'irait pas....

— Peut-être ! Alors, toutes difficultés mises à part, en se mettant en voyage avec sa nourrice, dès l'âge de

six mois, on pourrait espérer débarquer vers sa quatre-vingt-dixième année avec une respectable barbe bien blanche.... Ce serait très gentil, vraiment.... Mais, pour en revenir à la petite chose que les astronomes, déjà un peu soucieux, suivaient de toutes leurs lunettes, elle avait d'abord une marche très irrégulière; elle faisait comme des tours de valse parmi les grosses planètes et leurs satellites; elle faisait des bonds de ci, de là, — je ne suis pas astronome, je ne peux pas essayer de te décrire sa marche au juste, — mais les grosses planètes avaient l'air de jouer à la balle avec elle et de se la renvoyer Cela dura longtemps, puis la petite chose, rebutée chez les autres, nous donna la préférence, marcha vers nous et se mit à tourner, derrière la Lune autour de nous....

— Je sais, attirée dans l'orbite de la Lune, dit gravement Modéran, j'ai lu ça.

— Attraction, satellites..., dégoise des mots savants, fit Andoche; montre que tu auras ton bachot-sciences quand tu voudras.

— Si je veux !

— Je te le donne! mais laisse raconter. ..

— Allons, pas de disputes.... Écoutez : je ne m'occupe que du côté pittoresque des faits, moi, dans mes recherches sur les institutions politiques et sociales des Lunatiques; j'ai noté bien des faits curieux.... Je sais que ces pauvres Lunatiques ont été beaucoup plus ennuyés encore que les Terriens quand l'indiscret petit morceau de planète pénétra dans notre système et se mit à suivre la Lune dans sa course autour de nous, comme un petit chien, satellite de notre satellite. Mais cette marche de la *petite chose* n'était qu'apparente. Subissant l'attraction de la Terre, sans doute,

la petite chose prit définitivement une marche régulière qui la rapprochait peu à peu de notre globe terraqué. Tout d'abord les Terriens non initiés ne s'en inquiétèrent pas beaucoup ; seuls les astronomes s'émurent et se livrèrent à des études et à des calculs sur la marche de l'intruse. Celle-ci gagnait sensiblement en vitesse et devenait plus visible de mois en mois. D'abord simple point lumineux dans les plaines du ciel, la petite lune nouvelle gagne peu à peu en intensité comme en grandeur ; les gens dépourvus de notions sur l'astronomie durent bien s'apercevoir qu'elle se rapprochait visiblement et l'inquiétude commença chez tous les peuples.

« Cette nouvelle lune grossissait toujours. Les observatoires calculaient : déjà plus de dix ans s'étaient écoulés depuis l'apparition de l'insignifiante « petite chose ». Elle ne décrivait pas un orbe régulier et toujours le même, comme cette vieille Lune familière, mais une ellipse, une spirale qui devait,... on n'osait pas encore le dire, mais on le pensait... qui devait la jeter sur nous, dans un délai indéterminé, mais peut-être pas très éloigné.

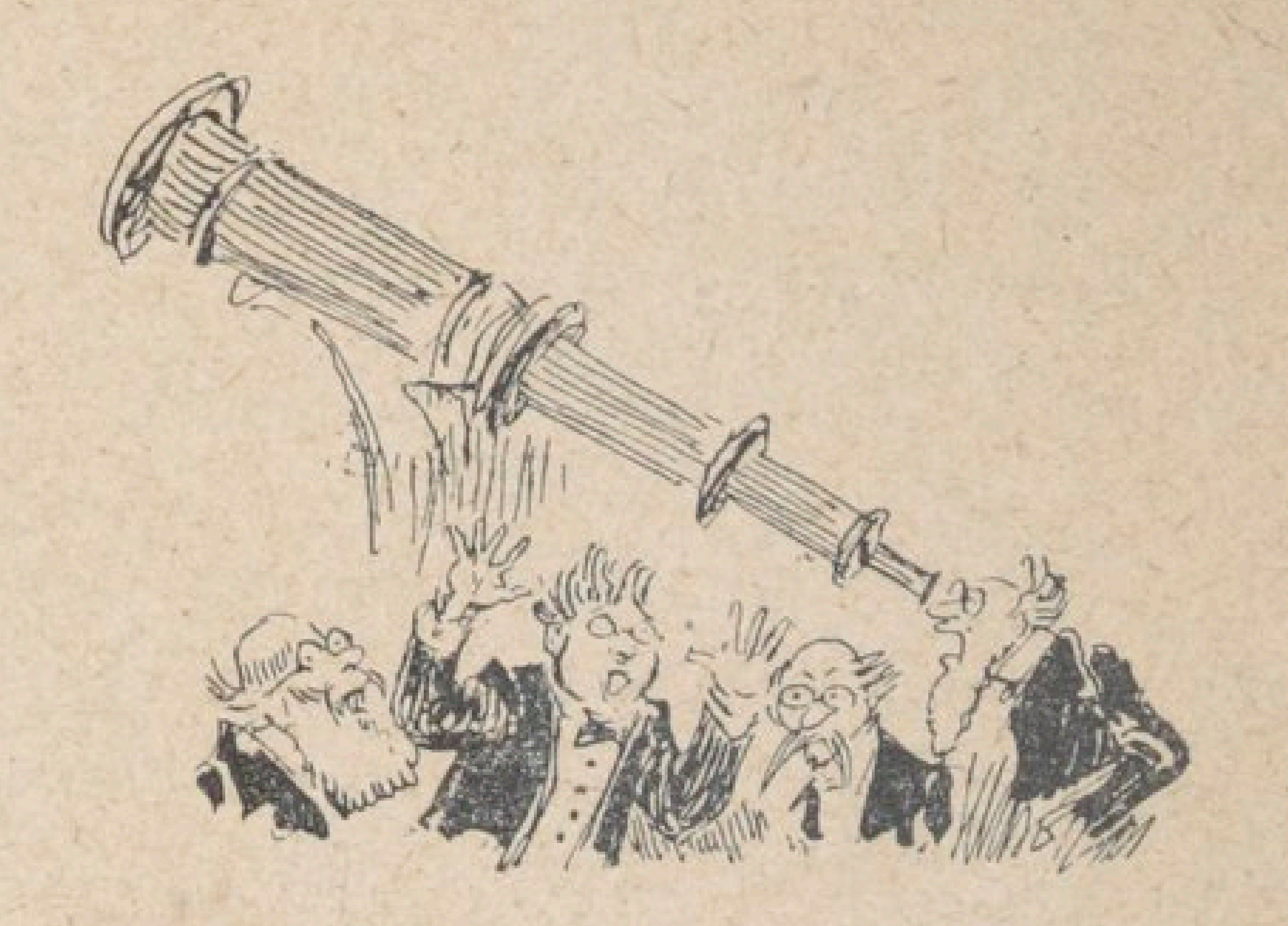
« Entraînée à une vitesse qui s'accélérait de jour en jour, elle se rapprochait de plus en plus vite.

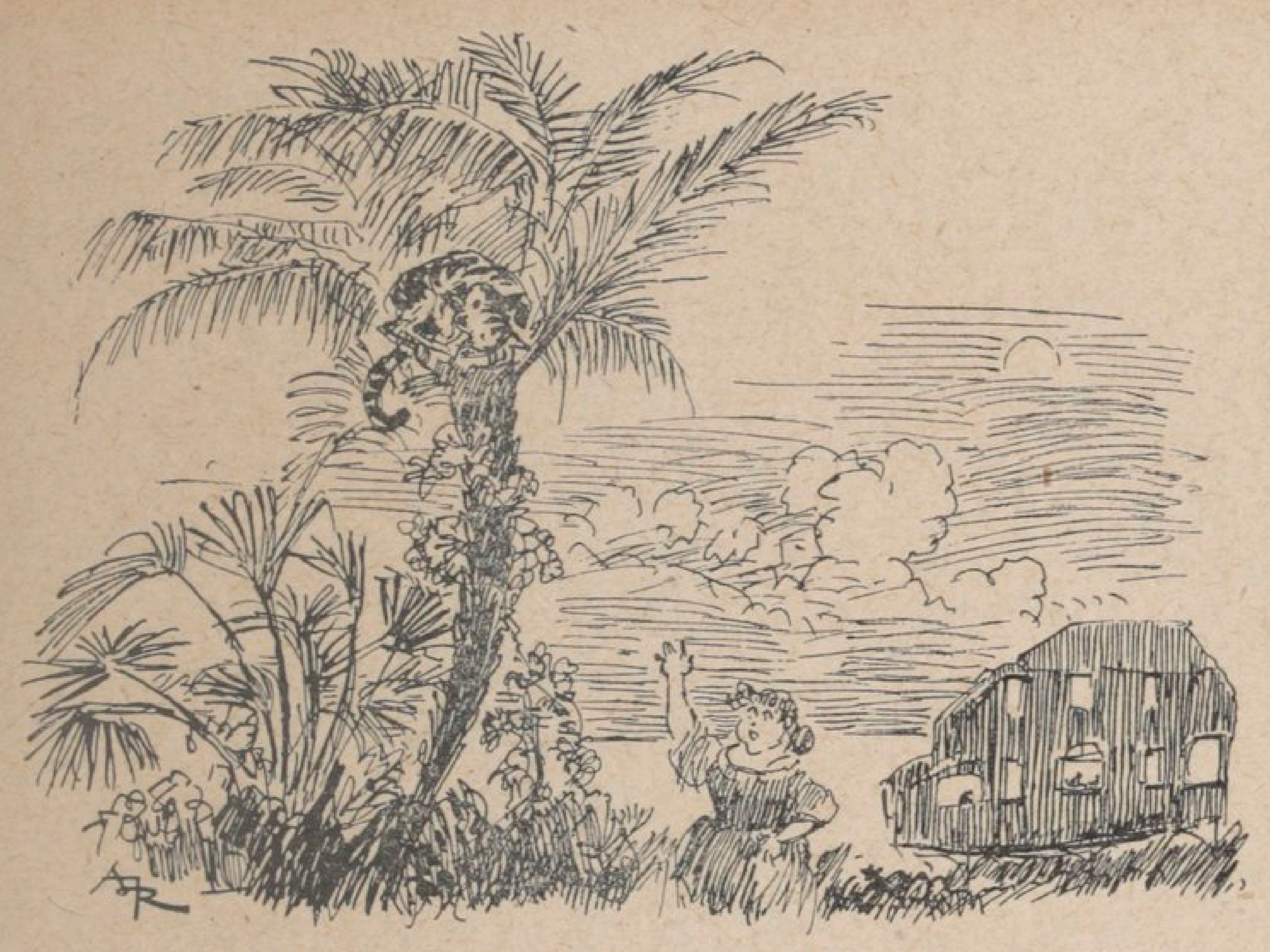
« Dix ans passèrent encore, la petite chose avait bien grossi et tenait dans notre ciel plus de place que la Lune ; elle semblait de dimensions doubles pour le moins, une lune énorme en marche vers nous. Dans le jour, on commençait à l'apercevoir, se montrant tout à coup dans des trous de nuages, sur des points où l'on ne s'attendait pas à rien découvrir, très haut dans le ciel ou très bas.... Et alors commença la grande anxiété !...

— Il y avait de quoi, dit Andoche ; nous, les jeunes, nous savons ce qui est arrivé ; nous acceptons l'événement sans penser à toutes les émotions, aux terreurs formidables par lesquelles les gens ont dû passer avant le dénouement. Brrr !

— Et la suite ? demanda Modéran.

— Ah ! laissez-moi respirer, il fait si beau ! le ciel est si bleu ! c'est dur de revenir par la pensée sur les vilains moments ! »





Babylas s'endort au cœur d'un palmier.

XII

UN MORCEAU DE PLANÈTE DANS LE PACIFIQUE.

Douce et belle journée bien reposante. Du soleil pour faire vibrer les couleurs, rose éclatant teinté de jaune du sol rocheux, cinabre ou vert émeraude de la végétation ; — des agaves pointant tous leurs glaives et des cactus géants, des palmiers balançant leurs éventails, — vert plus sombre des gigantesques acajous enguirlandés de lianes et empanachés de fleurs, halliers défendus par mille pointes, habités par des centaines d'oiseaux de toutes couleurs, qui piquaient de notes aiguës la musique crissante des insectes de toutes sortes, fourmillant de tous côtés.

Phanor galopait partout, faisant lever du petit gibier; il dansait d'allégresse, en franche amitié déjà avec les gamins du village. Babylas, plus sage en ses allures, se glissait dans le feuillage, explorait prudemment l'intérieur des buissons, se balançait indolemment dans les lianes ou grimpait aux arbres à la poursuite d'oiseaux qui se moquaient bien de lui et le persiflaient, posés en brochettes sur les basses branches. Mélanie, en son inquiète sollicitude, avait beau le rappeler, Babylas fermait les yeux et continuait à humer les aromes violents des fleurs et le fumet de ces gibiers jaseurs qui s'ébattaient dans le feuillage.

Quand Babylas s'endormit au cœur d'un palmier, Mélanie se décida enfin à rentrer pour partir en chasse à son tour, à coups de serviettes, contre les insectes qui se permettaient d'envahir les chambres et les remplissaient d'un bourdonnement de trombones et de fifres. Pour la tranquillité de la nuit prochaine, il fallait mettre toutes ces bestioles dehors avant le soir.

M. Cabrol s'était mis au travail, mais il faisait bien chaud! Après dix minutes d'attention, ses yeux se fermèrent tout seuls, il s'allongea sans y penser dans son fauteuil; il lui parut que la musique se faisait berceuse, il soupira d'aise, s'étira et s'endormit voluptueusement.

Quelle bonne sieste ! Elle dura pour le moins trois heures, trop rapides, et se fût prolongée peut-être encore si les deux neveux ne fussent entrés tout à coup un peu bruyamment.

« Mon oncle, mon oncle, voilà les lunes qui se lèvent !

— Hein ? quoi ? fit M. Cabrol sursautant.

— Les lunes, mon oncle, vous savez, les lunes de la montagne, là-bas !

— Il fait déjà nuit, comment cela ? Je viens à peine de me mettre à somnoler... »

En effet, le crépuscule était venu tout doucement, le soleil achevait de prendre son bain de tous les soirs de l'autre côté des montagnes, dans l'immensité du Pacifique, et comme tous les soirs les volcans commençaient à s'apercevoir, les uns simples fumeroles, les autres petites lueurs ou projections flamboyantes.

« Nous aussi, mon oncle ! comme il ne faisait plus très clair, nous commencions à fermer l'œil... C'est assez gentil, cette illumination, là-bas ; si nous allions voir cela de plus près ?

— Nous irons, mais pas ce soir, c'est trop loin, nous ne pourrions donner assez de temps à la promenade... Voyons, il faut remonter au Nord vers le Yucatan et redescendre sur Panama... Demain, peut-être, si le temps paraît favorable.

— Et l'histoire de l'Astra, mon oncle? L'île, le morceau de planète tombé dans le Pacifique ? Vous nous avez laissés au moment où les gens de la Terre commençaient à craindre quelque chose J'aurais bien voulu être là, dit Andoche.

— Diable ! J'étais là, un peu plus tard, quand elle tombait vraiment, et j'ai frémi comme tout le monde !

— J'aurais frémi avec vous, j'aime ça, les émotions violentes... quand ça doit finir bien, naturellement !

— Montons à l'étage au-dessus, pour contempler les volcans, je vous finirai mon histoire. »

Ils montèrent dans une petite pièce au-dessus, pourvue d'une large fenêtre, et s'installèrent au balcon, un peu serrés ; mais on y découvrait un si large

morceau d'horizon que l'on pouvait bien payer cela par un peu de gêne avec les sièges rapprochés. Le coucher du soleil avait été moins incandescent que la veille ; maintenant il s'était éteint tout à fait, sombré dans un outremer violet, presque noir, sur lequel les volcans détachaient leurs flammes et leurs fumées rouges.

— Oui, dit M. Cabrol, lorqu'il fût évident pour tout le monde que la petite chose qui se promenait dans le ciel en tournant autour de la Terre se rapprochait de plus en plus à chaque tour et qu'elle devait fatalement se jeter sur nous à l'abordage, tous les peuples frissonnèrent. Où allait-elle tomber ? Quelle contrée allait recevoir le choc ? Quelle partie du monde devait être touchée par l'effrayant projectile, et sans nul doute broyée, pulvérisée... ? Sera-ce le vieux continent, berceau de la civilisation, ou les autres ? Naturellement chacun pensait : Pourvu que ce ne soit pas sur nous que le ciel tombe !

« J'y étais, je me rappelle ; j'avais votre âge, et je suivais avec passion, comme tout le monde, les phases préparatoires de l'immense catastrophe suspendue sur nos têtes. Le destin de notre planète tout entière était en jeu !

« Et ce maudit morceau de planète cassée qui menaçait de tout détruire grossissait toujours ! On l'apercevait nettement dans le jour maintenant et je ne sais s'il n'était pas alors pour nous plus terrifiant que dans la nuit. Il arrivait par un coin du ciel, naviguait à travers des nuées violemment bouleversées et traversait une partie de notre horizon. Les astronomes se perdaient dans leurs calculs ; ils s'efforçaient de relever exactement son orbite pour essayer de

découvrir le point menacé. Et les discussions n'en finissaient pas. Les savants ne s'entendaient pas sur la nature du bolide. Qu'était-il au juste ? Quelle était sa composition ? Corps solide, fragment de planète, ou planète naissante ? Matière en fusion ? Brrr !

« Tout était arrêté, les affaires abandonnées presque dans tous les pays. Les gens s'affolaient de plus en plus à mesure que le temps passait. L'attente devenait insupportable.

« La spirale suivie par le monstrueux projectile se raccourcissait. Bientôt les lunettes purent distinguer exactement sa forme. L'épouvantable bolide n'était pas un globe, mais une masse allongée, irrégulière, effilée par sa marche, qui fonçait dans l'atmosphère, s'effritant un peu même, car il semait de menus fragments de sa surface, aérolithes de toutes tailles, dont quelques-uns furent recueillis en Europe.

« Leur analyse leva les doutes sur la composition de l'astre ; il était de nature à peu près semblable à celle de notre terre. On connaissait le projectile, on l'avait mesuré et pesé, c'était un morceau considérable, à peu près équivalent à la France et à l'Espagne amalgamées, avec la Suisse en plus peut-être.

« Restait le point de chute à déterminer : c'était plus difficile.

« Il fallait voir les populations angoissées se réunissant le soir sur les grandes places des villes ou sur les collines, pour guetter le lever du monstre à l'horizon.

« Les gens courbés sous la terrible menace se serraient les uns contre les autres, quelques-uns s'aplatissaient sur le sol, la tête cachée dans les bras, les yeux fermés. On parlait tout bas. Des nouvelles circu-

laient, toutes plus angoissantes les unes que les autres ; on parlait de tremblements de terre, d'éruptions volcaniques aux antipodes et partout,... éruptions qui n'étaient sans doute que les premières étincelles d'une explosion générale de notre malheureuse terre condamnée !

« Et lorsque le bolide, éclairé d'une flamme sinistre, commençait à monter au-dessus de l'horizon, un grand cri s'élevait au dessus des foules, qui, dressées brusquement, se mettaient à fuir de tous côtés pour chercher des refuges illusoires, n'importe où, au fond des bois, derrière une taupinière quelconque, ou même dans les caves des maisons.

« Et, dans le jour, l'ombre sinistre du formidable bolide arrivait sur nous, couvrait les campagnes et les villes, terrifiante éclipse qui durait de longues minutes et augmentait l'affolement. Il devait se produire à sa surface quelques bouleversements encore, car on voyait par endroits fuser des jets de vapeur et tourbillonner longuement de lourdes masses nuageuses.

« Cette dernière phase de l'événement dura des mois et des mois ; il fut bientôt évident pour les savants résignés à tout et pour les gens qui avaient conservé un peu de calme que le dénouement approchait. Enfin !

« Pour tous ceux qui résistaient encore à l'affolement universel, ce fut un véritable soulagement, c'était le terme du supplice.

« Le monstrueux bolide tournait toujours plus près, plus près ; on distinguait des détails à sa surface, des hérissements de montagnes et des creux où sinuaient des filets brillants qui devaient être des fleuves ou des

ruisseaux. Il arrivait dans un grondement effrayant d'ouragans et d'orages qui roulaient sans arrêt depuis des semaines...

« Et tout à coup, ce fut la fin. Un matin, je me rappelle, le soleil ne se leva pas, ou plutôt ne put percer l'épaisse couche de nuages noirs qui couvrait toute la nature ! Dans cette obscurité de catacombes nous attendions !... La terre semblait haleter sous nos pieds. Pendant des heures, frémissements du sol, roulements, grondements des orages sans fin, zigzags aveuglants des éclairs ; puis la détente, le fracas s'apaisait lentement, il semblait que la nature poussait de longs soupirs. Peu à peu chacun relevait la tête, nous nous regardions, blêmes et tremblants, sans oser nous interroger, mais avec la sensation que le péril était passé.

« Où l'événement s'était-il produit ? Comment ? Quelle région du monde avait été écrasée sous le choc ?

« Pendant un jour et une nuit, nous ne sûmes rien. Tout était bouleversé dans les communications par Radio sans fil ou autres, et embrouillé dans les courants fous d'ondes et de rayons. Il fallait attendre, patienter !... Mais on était sauf, c'était le principal. Raisonnement égoïste, mais naturel, de chacun.

« Les observatoires savaient déjà, eux ; enfin les nouvelles arrivèrent et affluèrent ! »





Les phoques du Pôle Nord.

XIII

Le grand raz de marée.

« Voilà ! Ce morceau de planète inconnue, projeté par je ne sais quelle fabuleuse explosion, de l'extrémité du monde solaire jusque sur nous, n'avait écrasé aucune région continentale, pulvérisé aucune capitale, la grande terreur était passée !

« Il était tombé en plein Océan Pacifique, au milieu, à l'endroit où il devait faire le moins de mal. C'était providentiel ! Quelle chance pour nous !

« Avant d'avoir des détails, on craignit pour le sixième continent ; on fut vite rassuré. Le point de chute était sous l'équateur, entre les îles Marquises, le petit archipel Havaï et le sixième continent construit au xxe siècle.

« Sans doute quelques îlots dans cette poussière d'îles semées dans ces parages disparurent sous l'énorme masse, ainsi que des navires et des pirogues indigènes, si, depuis longtemps, tout ce qui se trouvait sur mer n'avait pas fui devant la menace. Une maîtresse île était née, longue de quatre cents kilomètres sur trois cents kilomètres de largeur, une île considérable, montagneuse et rocailleuse, autant et plus que n'importe quel coin montagneux de notre vieille Terre, hérissée de pitons, déchiquetée, forée de trous et bien difficile d'accès.

« La chute du bolide amena d'effroyables cataclysmes qui bouleversèrent une bonne partie du monde, des raz de marée terrifiants ravagèrent les côtes américaines du Nord et du Sud ; les eaux achevèrent de rompre sur tous les points faibles l'isthme de Panama, du Yucatan à Costarica, dévastèrent des régions, firent éclater toutes les chaudières volcaniques de la côte et ruinèrent des centaines de villes, des côtes asiatiques sur l'autre rive, en Chine et au Japon, jusque dans les mers glaciales du Nord, où le Kamtchatka souffrit particulièrement ; il en était de même également pour les côtes australiennes ou les parages du Pôle Sud.

« Ce fantastique raz de marée, cette fureur des flots se propagea par secousses successives jusque sur nos côtes de Normandie et de Bretagne. Heureusement on n'allait pas beaucoup aux bains de mer sous



La chute d'Astra.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

la grande menace, autrement on eût compté beaucoup plus d'accidents.

« La grande vague n'arriva chez nous que trois jours après la chute. Quelle bousculade ! Cette vague formidable bouleversait tout, soulevait, enlevait les bateaux, les cabines de bains, les toits des villas défoncées et lançait cela au loin dans les terres, par-dessus les jetées, les falaises, les digues.

« Le raz de marée fit refluer les fleuves et les rivières qui se jettent à la mer sur nos côtes.

« J'ai un petit souvenir personnel sur l'effet du raz de marée chez nous, — je vous l'ai peut-être déjà raconté. — Trois ou quatre jours après l'événement, mes parents partirent à la mer pour se reposer de leurs émotions et reprendre goût à la vie après une telle menace, car nous étions, comme tout le monde, à la fois joyeux et brisés comme des convalescents qui sortent pour la première fois après une grave maladie.

« On pouvait bien se donner de petites vacances ; d'ailleurs, c'était le moment, nous étions au commencement d'août. Mon père jugea que sa banque pouvait se passer de lui cinq ou six semaines encore ; il fallait bien donner aux affaires le temps de se réveiller de leur grande torpeur. Nous étions dans notre gentille villa du Pouliguen ; ta mère jouait avec ses poupées ou ses petites amies sur la plage, moi je recommençais à trouver l'existence délicieuse et à me rouler sans souci sur le sable devant la maison.

« Quoiqu'il fît très beau et très chaud, la mer était démontée au large ; mais enfin j'avais voulu essayer dans une anse du rivage mon hydravion et mon petit canot à rames. Avec l'hydravion cela s'était bien

passé ; il faisait de plus en plus lourd et je ramais doucement, lorsque la vague arriva tout à coup, sans prévenir, écumante, avec un bruit d'ouragan, escaladant et brisant tout. Je l'avais sur la tête avant de pouvoir dire ouf ! et je fus enlevé, emporté et lancé par-dessus je ne sais quoi, des murs, des hangars, des cabines de bains et jeté avec un pêle-mêle de petits morceaux de choses cassées sur un massif de fleurs au fond d'un jardin... sans rien d'abîmé, heureusement, barbottant, ahuri, dans une mare d'écume, sous des torrents d'eau salée qui continuaient à m'arriver du large sur la tête, avec des paquets d'algues arrachés à la grève.

« Quelle douche ! Autour de moi, plongés dans la mare, des cabines de bains arrivées par la voie de l'air, des fauteuils de plage, des pliants, des messieurs et des dames qui avaient pris le même chemin, des enfants et des nourrices, un âne, les quatre fers en l'air, et des oies plus ahuries que moi encore.

« Un violent mascaret rebroussait la Loire, emportant toutes les embarcations ; les navires des ports chassaient sur leurs ancres et suivaient les barques rencontrées, ou s'échouaient sur le flanc, dans l'herbe, quand ils n'entraient pas dans les maisons du rivage, où l'eau montait jusqu'aux étages. Les ponts craquaient sous la poussée des eaux et s'en allaient aussi.

« Moi, pendant ce temps-là, je me secouais, je me frottais, et comme je n'avais décidément rien de cassé, je contemplais bouche béante le phénomène en attendant la suite. A côté de moi, des dames et des enfants barbouillés d'écume barbottaient encore, je les aidais à sortir du lac et à grimper dans la maison, où l'eau cascadait dans l'escalier. Ces dames pleuraient et criaient

que c'était encore un bolide, un deuxième, qui pleuvait du ciel... C'était la fin, l'univers craquait; les mondes, usés à fond depuis si longtemps, se démolissaient et les morceaux allaient nous tomber sur la tête!

« Vous voyez que j'en ai eu, des émotions! Enfin, constatant qu'il ne survenait plus rien, que la mer continuait son tintamarre des mauvais jours, mais ne semblait plus penser à sortir de chez elle, je me rassurai définitivement et je tâchai de m'en aller voir si mes parents étaient saufs et si la maison n'avait pas d'avaries graves.

« Quant à mes bateaux, je pouvais en être fier, ils avaient tous deux fait le voyage de Nantes à l'état de morceaux de bois, car on retrouvait peu après l'arrière du canot sur le vieux quai de la Fosse et le bec de mon petit hydravion dans l'île Feydeau.

« Ce n'est pas tout. Le lendemain, à la même heure, nouveau raz de marée, un peu moins violent; le surlendemain, un autre, encore diminué, et comme cela tous les jours pendant trois semaines, une palpitation de l'Atlantique de moins en moins forte, jusqu'à ce que l'Océan, lui aussi, fût remis de sa grande secousse.

— J'aurais bien voulu être là! dit Modéran.

— Et moi donc! fit Andoche regardant son oncle d'un œil envieux.

— Tu crois que j'en ai fini avec les conséquences plus ou moins sérieuses de l'arrivée de cette île voyageuse? reprit M. Cabrol, ah! mais non! La voyageuse des espaces interplanétaires, faisant brusquement le plongeon au milieu du Pacifique, causa encore d'autres perturbations. Ah! d'abord je n'ai point attrapé de rhume, malgré ma baignade imprévue et les douches

qui me tombèrent ensuite sur la tête ; ni moi, ni personne, je crois, car l'eau était chaude ; le raz de marée nous gratifiait de douches parfois trop chaudes, même ; il y avait quelques petites lames fraîches, sans doute, mais suivies aussitôt de paquets de mer trop chauds parmi lesquels se pâmaient des poissons à moitié cuits ! Ah ! les pauvres poissons, on en trouvait tout le long de la côte, essayant de nageoter dans les champs, des bancs de raies, de soles ou de merlans entassés dans les fonds, où les paysans, enchantés de l'aubaine, se hâtaient de les ramasser... J'ai vu deux phoques vivants, qui sautaient, se repliaient et ressautaient péniblement sur la route pour essayer de regagner la mer, en poussant à chaque saut de petits cris enroués, des abois presque ou plutôt des gémissements d'enfants, lamentations d'innocentes bêtes qui ne comprenaient rien à ce qui bouleversait si brutalement l'élément natal.

— Pauvres phoques ! réussirent-ils à rentrer chez eux ? demanda Modéran.

— Hélas ! sur la grande place du Pouliguen, alors qu'ils devaient se croire presque sauvés, il y avait la tente d'un cirque que l'eau menaçait d'emporter. Les gens, sous les dernières vagues, travaillaient à en consolider l'amarrage ; les deux phoques joyeux et aboyant plus fort s'engouffrèrent sous les toiles, mais là, barbottant, empêtrés dans les cordages, les chaises, les instruments de musique, ils furent aisément capturés par les saltimbanques et retenus prisonniers dans de grandes cuves.

— Pauvres phoques ! gémit encore le bon Modéran.

— Bah ! dit Andoche, ils ont connu ensuite une existence plus agréable que le fond des mers groen-

landaises d'où ils venaient n'aurait pu leur donner. Ils ont fait leur tour de France avec le cirque et des amis clowns plus amusants que les ours blancs des banquises...

— Pauvres ours blancs ! fit M. Cabrol.

— Comment, mon oncle, pauvres ours blancs ?

— Mais oui !... Vous ne savez pas. Je ne puis vous dire tous les contre-coups de ce formidable raz de marée, qui bouleversa toutes les mers du monde, mais il en résulta en particulier des choses fort désagréables pour les ours blancs du Nord, habitant les contrées de neige ou les banquises du Pôle... Pauvres bêtes !

— Gentilles bestioles ! fit Andoche.

— Les voyez-vous, nos ours blancs, habitués à leurs plaines immuablement blanches, à leurs icebergs, à la solidité de leurs océans de glace, bousculés aux premières explosions de la banquise, quand arrivèrent en trombes brûlantes les flots des mers tropicales ! Tout le fond des océans bouleversé par la chute d'Astra, les mers chaudes jetées sur les côtes, réveillant les volcans, établissant des courants fous qui, débordant des vieux chemins habituels, s'en allaient assaillir les barrières glacées du Pôle, vers le Kamtchatka, où des douzaines de volcans flambèrent et sautèrent à leur tour, ou bien, par les brèches de Panama, gagnaient les rivages d'Europe et s'en allaient s'attaquer aux banquises du Spitzberg.

« Et voilà le Pôle Nord réchauffé par des bourrasques chaudes au-dessus et des lames bouillantes en dessous ; c'était le moment d'y aller, mais personne n'y songea... Voilà la banquise qui éclate et se disloque, les torrents d'eaux chaudes qui jaillissent par tous les

trous, les icebergs qui fondent comme des sorbets.... Voyez-vous la détresse des ours blancs, ou des autres gibiers des solitudes blanches, surpris par la catastrophe ? Les cinquante degrés de froid passant à quarante degrés de chaleur ou davantage, les éruptions volcaniques sous la glace, le bouillonnement des vagues, les trombes de vapeurs brûlantes, les geysers d'eau chaude ! Et les pauvres ours blancs, les phoques, les morses, les pingouins, toute la population animale de ces contrées peu habitables, épouvantés, échaudés, brûlés, cuits, fuyant l'eau chaude pour la glace fondante, périrent pour la plupart !

« C'est ainsi qu'un mois ou deux après l'événement, tant de cadavres de bêtes inconnues à nos pays s'en vinrent échouer sur nos côtes. Pour notre part, nous trouvâmes un matin un pingouin à moitié mort dans notre jardin et l'on recueillit sur la plage de Pornichet une vingtaine de cadavres d'ours blancs un peu trop cuits ou noyés ! »





Baignade au Guatemala.

XIV

Ici, jadis, était la lune.

La *Villa Beauséjour* passa une très bonne semaine dans ce petit coin du Guatemala ; semaine de tranquillité complète, le ciel était au beau fixe, plus de soucis, il n'y avait qu'à se laisser vivre, en descendant le matin par un sentier rapide à la plage pour se baigner, en remontant l'après-midi pour la sieste à l'ombre d'un acajou dont les lianes tombantes faisaient comme un

berceau fleuri et mouvant, comme une grande volière où vivaient, voletaient et musiquaient des centaines d'oiseaux de tout plumage.

On s'y trouvait très heureux et pourtant on ne songeait qu'à s'en aller.

Andoche et Modéran rêvaient de cette île Astra, petit morceau de la planète Mars, tombé si heureusement dans le grand vide du Pacifique trente ans auparavant. On en était si près maintenant! Un millier de kilomètres à peine, l'impatience gagnait aussi M. Cabrol!

Le départ fut enfin fixé; une dernière promenade au village guatemaltesque et à la gentille ville voisine où l'on se sentait si loin des opprimantes machineries industrielles du Nord et, le lendemain, à la première heure, on partirait.

Bonne journée, bonne sieste, nuit tranquille. Le matin est venu. Le branle-bas de départ est bientôt fait. Vérification des appareils. Babylas est enfermé pour qu'il n'aille pas s'égarer dans l'exubérante verdure d'alentour à la poursuite de quelques oiselets. Phanor, plus raisonnable, surveille les préparatifs sur le balcon. Il a compris, et il paraît tout mélancolique à la pensée d'abandonner un séjour si tranquille.

Il est neuf heures. La *Villa Beauséjour* oscille sur ses bases, elle remue, change de côté, puis tout doucement s'élève en l'air; elle a dépassé l'éventail des plus hauts palmiers et elle commence à décrire un grand cercle dans le ciel pour revoir tous les détails du paysage.

Tous les indigènes des environs sont en dessous qui font des signaux et crient des souhaits de bon voyage. On leur répond par des signes d'amitié et des « au

revoir » joyeux auxquels s'associe le brave Phanor qui gambade sur le balcon et s'enroue à aboyer. L'*Aéro-Villa* a mis le cap à l'Est et prend un peu de vitesse.

« Nous avons le temps ; il suffit d'arriver sur Astra en plein jour, nous allons donc faire un petit crochet du côté des volcans ; si c'est intéressant, nous pourrions rester là un jour ou deux...

— Non, non, mon oncle, je vous prie, vous nous en avez trop dit sur Astra ! dit Andoche.

— Allons-y tout de suite, ajoute Modéran, les volcans, ça brûle, je n'ai pas confiance... il ne faut pas roussir *Beauséjour* en passant, vous n'êtes pas assuré !

— Si ! si ! mais soit ! nous entrevoyons le paysage, et nous filerons tout de suite sur Astra. »

En moins d'une demi-heure la *Villa Beauséjour* abordait la ligne des volcans éparpillés tout le long de la côte du Pacifique, sur les pitons des montagnes de Guatemala à l'isthme de Téhuantepec. Dans le jour, c'est moins imposant, des volcans. Çà et là des fumées qui s'élèvent et tourbillonnent, des fumerolles qui s'échappent de trous sombres avec des points de feu au fond d'entonnoirs profonds, dans un cadre de rocs brûlés souvent sans végétation et c'est tout.

On apercevait dans le Sud toutes les cassures des anciens isthmes de Panama, lors des grandes brèches ouvertes par la fureur effroyable des flots bouleversés au moment de la chute d'Astra. On distinguait les immenses travaux entrepris pour rectifier les cassures irrégulières, consolider les débris de l'isthme et remodeler les assises du sol entre les deux Amériques selon des plans très étudiés.

Cette région du monde avait souffert d'une ruine brusque purement accidentelle ; ce n'était pas comme chez nous, dans la vieille Europe, une usure produite par des siècles de fatigue intensive. Ici, des populations très peu nombreuses dans une nature riche et prodigue, les Aztèques, les Toltèques, ou de minces tribus indiennes moins connues. En Europe, tant de générations de locataires s'étaient succédé, usant et abusant de la vieille terre.

La *Villa Beauséjour*, piquant délibérément vers l'Est, s'éleva de quelques centaines de mètres. Un soleil splendide illuminait l'atmosphère, où l'on était heureux de rencontrer une légère brise, après la lourde chaleur des rochers surchauffés de la montagne.

En avant, toute l'immensité du Pacifique apparaissait striée de longues vagues blanches. Sur les côtés, au Nord, au Sud, le même vide immense. On semblait pénétrer dans l'infini. Pas le moindre îlot, le vide complet au-dessous comme au-dessus; pas le plus petit nuage ni le plus petit avion dans un ciel pur, pas la plus petite île en vue dans l'infini liquide d'en dessous.

Andoche et Modéran restaient béants d'admiration et M. Cabrol ne soufflait plus mot. C'était trop vaste, trop beau. Dans cet infini, on s'enfonça de cent cinquante kilomètres sans apercevoir le moindre petit point mouvant au fond du ciel ou bien à la surface des vagues. Cependant M. Cabrol retrouva subitement le mouvement et la parole. Il se dressa et son bras, décrivant un grand cercle, fit le tour de l'horizon :

« Eh bien ! mes petits, dit-il, vous le saisissez tout

entier d'un seul regard, ce fameux trou violet du Pacifique ?

— Quel trou violet, mon oncle ?

— Cette immensité que remplit la mer, ce vide énorme sans un îlot depuis le Mexique et Panama, depuis la longue chaîne de montagnes qui borde les côtes sans interruption, vous voyez-bien ? »

Son geste embrassa tout l'horizon.

« Ici, mes enfants, était autrefois la Lune !

— Hein ? plaît-il, mon oncle ? Vous dites ?

— Je dis ici, jadis, il y a bien longtemps, des milliers de siècles, peut-être, et bien avant la naissance de l'homme, avant tous les troglodytes et les préhistoriques, nos vieux parents, ici était la Lune... »

Andoche et Modéran se regardaient.

« Notre Lune ? la vraie ?

— Ce n'est pas moi qui l'affirme, ce sont les savants. Ah ! ce dut être un bien autre bouleversement que l'arrivée d'Astra, ce départ d'un morceau de notre globe, au moment d'une dislocation de la carcasse terrienne, amenée par quelque explosion du feu central... Tâchez de vous imaginer cela ! Explosions, éruptions, bouleversements, dernières explosions... tout à coup la terre éclate, un morceau se détache et part dans l'espace, projectile monstrueux qui ne se dégage pas de l'attraction terrestre et, devenu satellite de la Terre, se met à la suivre dans sa marche en tournant autour d'elle. Et voilà ! la Terre avait perdu un fort morceau d'elle-même, mais elle y avait gagné un compagnon fidèle pour son éternelle promenade dans l'espace.

« L'astre des nuits si précieux pour les poètes ! dit Andoche.

— Et quelle économie d'éclairage, depuis tant de siècles ! dit Modéran ; essayez de calculer !

— Oui, mais, reprit Andoche, n'oublions pas Astra, mon oncle !

C'est très vide, immensément vide, ici ; on manque de points de repère. N'allons pas nous perdre sur ces flots infinis ? Avez-vous bien assuré la direction, mon oncle ?

— Maintenant que nous avons bien admiré et que nos yeux se sont suffisamment grisés d'espace, nous allons nous remettre aux appareils. »

Mélanie, qui avait écouté avec Babylas dans les bras, regardait alternativement le ciel et la mer et fronçait les sourcils d'un air inquiet, caressant et embrassant le chat en gémissant tout bas des : « Mon pauvre Babylas !... mon pauvre Babylas !... »

« Qu'est-ce que vous avez, Mélanie ? demanda M. Cabrol.

— Rien, Monsieur ! Je parle à Babylas pour le rassurer. Pauvre gros chien ! J'ai peut-être eu tort de l'emmener... Vous disiez, Monsieur, que la Lune allait sortir de ce grand trou là, au-dessous de nous, — ou bien qu'elle allait y tomber... je ne sais pas, je n'ai pas bien saisi...

— Mais non, Mélanie, rassurez-vous et rassurez Babylas, c'est fait depuis longtemps, si longtemps que les savants ne peuvent nous dire le nombre de siècles, ils ne savent pas compter jusque-là !

— Ah ! bon ! dit Mélanie en poussant un soupir de soulagement, je me défie des savants... j'en ai peur. Mais je suis plus tranquille si c'est si vieux que ça et je peux aller préparer mon déjeuner... Dans cinq minutes, Monsieur, les pilules seront servies...

— Très bien ! le grand air pur nous a ouvert l'appétit. »

M. Cabrol était déjà aux appareils ; il nota le point donné par l'enregistreur, rectifia légèrement la direction, vérifia la vitesse. Tout allait bien ; il était midi et demi ; vers quatorze heures on survolerait Astra. Et l'on put se mettre à table en toute tranquillité, flâner encore longuement après les pilules de café en attendant l'arrivée.

Le ciel restait limpide, toujours d'un azur sans nuages, mais la mer n'était plus si vide. On apercevait au loin quelques îles, de minuscules taches vertes qui devaient faire partie de l'archipel des Marquises. Andoche bondit de joie, on approchait. L'aiguille de l'enregistreur tournait vite. Encore un quart d'heure à piétiner sur le balcon, à s'user les yeux à fouiller dans la lumière.

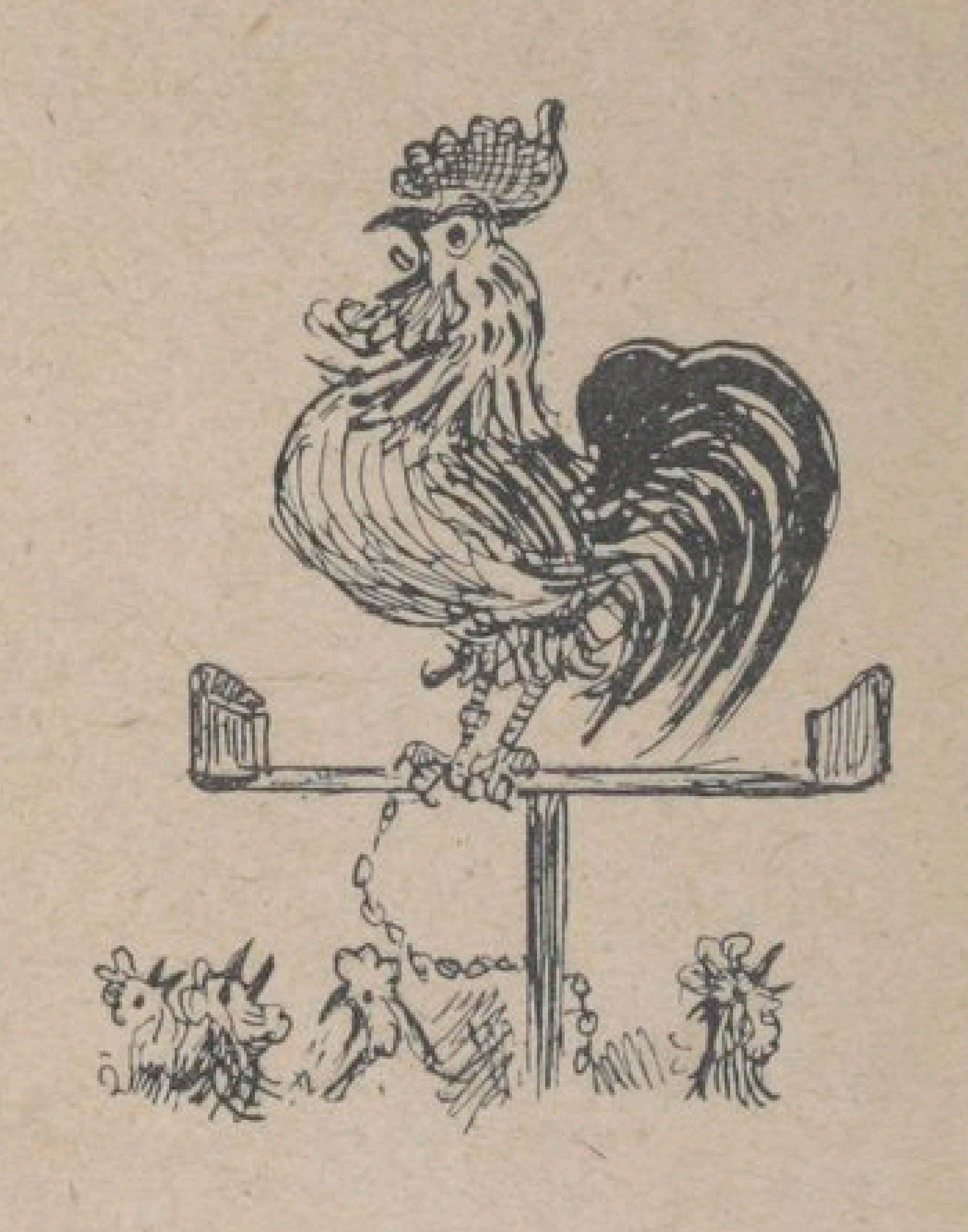
Enfin trois exclamations retentirent auxquelles répondit un cri de Mélanie et un miaulement de Babylas. Astra était signalée. Phanor, qui dormait dans une sérénité parfaite, roulé dans les jambes de son maître, se leva d'un bond et aboya. Comme tous les chiens qui ont l'habitude des voyages, ou des séjours en avions, il aboyait en l'air en courant sur le balcon, cherchant d'abord si quelque visite ne venait pas du ciel.

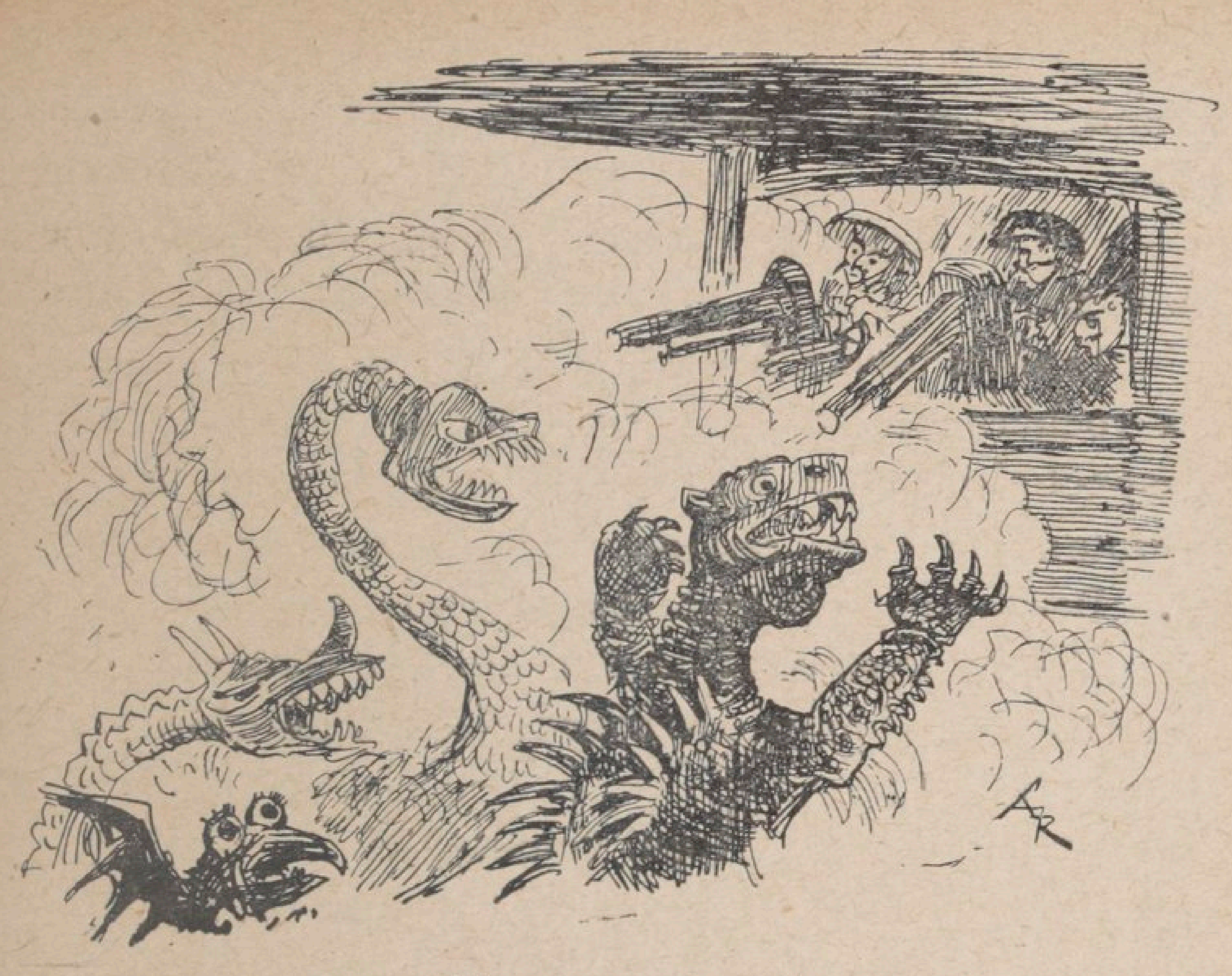
On commençait à deviner Astra : d'abord une tache indistincte qui s'allongea et s'affermit peu à peu jusqu'à dessiner une silhouette légère et vaporeuse.

Enfin tont l'ensemble apparut : une île montagneuse considérable, longue et irrégulière, aux rivages extraordinairement découpés, élevant très rapidement des pentes abruptes sillonnées de ravins onduleux ou zigzagants, puis des plateaux écorchés ou

brûlés de soleil, des rochers couleur de rouille surgissant au milieu d'épaisses forêts, et, dominant le tout, au centre de l'île, une énorme montagne entourée d'une ceinture de pics rougeâtres, de structure bizarre.

« C'est encore mieux que l'Archipel Caucasique, s'écria Andoche ; abordons tout de suite ! »





L'expédition japonaise attaquée.

XV

Arrivée dans l'ile « Astra ».

Cependant M. Cabrol modérait la vitesse et descendait à cent cinquante mètres pour ne pas manquer un détail de l'architecture de cette île extraordinaire, pour opérer une première reconnaissance avant de toucher le sol mystérieux.

« Mon cher Andoche, on ne s'aventure pas comme cela dans un pareil pays sans regarder d'abord où l'on va mettre le pied. Que savons-nous? Rien de bien certain. Qu'est-ce que cette île voyageuse? D'où vient-elle? D'après l'opinion la plus courante chez les

savants, c'est un morceau de planète Mars. Je veux bien...

— Il y a vingt ans que c'est connu, dit l'impatient Andoche.

— Je veux bien... Mais que trouverons-nous parmi ces rochers, dans ces ravins, au fond de ces bois d'aspect si farouche ? Je voudrais un peu m'en rendre compte avant de m'y risquer. Que rencontrerons-nous ?

— Des fossiles, fit Andoche en éclatant de rire.

— J'ai vu, avec vous, au Muséum, dit Modéran, des squelettes d'animaux extraordinaires comme forme et comme taille.

— Du bétail fabuleux qui venait d'ici.

— Oui, mais si, par hasard, dans un de ces jolis coins criblés de cavernes et de trous qui ne me disent rien de bon, si tout à coup nous nous trouvions nez à mufle, nez à trompe, avec une de ces gentilles bêtes à gueule effroyable, à cornes de super-rhinocéros, sous leurs crocs et leurs griffes, qu'est-ce que tu dirais pour excuser l'indiscrétion de ta visite?

— Vous voulez rire, mon oncle ?

— Je ne ris pas du tout ; je me rappelle seulement ce qui est arrivé aux premiers visiteurs, peu de jours après la chute d'Astra. Tu ne sais pas ? Qu'est-ce qu'on apprend donc dans les collèges? Que vous enseigne votre *Universitaire Télé-Universel*?

— Tout, mais dans l'ordre.

— Nous n'en sommes pas encore à l'histoire moderne et Astra n'a pas tout à fait vingt ans.

— Alors, vous ignorez l'événement. Écoutez donc, c'est une petite aventure mouvementée. A la première nouvelle de l'arrivée d'Astra, l'Angleterre se hâta d'envoyer un grand dirigeable pour en prendre possession.



Le dirigeable anglais prend possession d'Astra.


L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

Ses hommes débarquèrent et leur premier soin fut de dresser un mât sur une haute falaise, avec le drapeau flottant le plus haut possible, et ils envoyèrent des radios pour annoncer la prise de possession. Tout allait bien ; il n'y avait plus qu'à attendre un gouverneur et des hommes.

« Que se passa-t-il ? On ne sait ; la nuit même, tout l'équipage était dévoré par les bêtes féroces et le dirigeable amarré sur la plage mis en pièces. Cela fut constaté par un second dirigeable, américain celui-là, qui arriva aux premières heures de la matinée pour prendre possession, lui aussi. Saisis d'horreur à la vue des débris de l'expédition anglaise, les Américains se mettaient à chercher les survivants possibles, lorsqu'ils furent attaqués à leur tour par toutes les bêtes féroces accourues de toute la région sur le lieu du débarquement.

— Oh ! oh !

— Et, sans doute, il ne restait personne ; cela, on n'en sait rien, car l'expédition américaine fut dévorée tout entière également, ce que put constater un troisième dirigeable, qui survola le soir même le lieu du combat, au moment où les bêtes féroces, repues, commençaient à s'engourdir sur les restes du festin. Cette troisième expédition était japonaise ; elle eut donc la chance d'être avertie, avant de débarquer, de ce qui l'attendait. Elle entama la lutte tout de suite. Le dirigeable resta à vingt-cinq mètres du sol ; l'aspect du champ de bataille était affreux : la place grouillait d'énormes bêtes inconnues rampant ou voletant sur les ossements, hurlant, jappant avec des voix de trompettes fêlées, se disputant les horribles débris ; c'étaient de longs corps cuirassés de grosses écailles,

des bêtes massives, demi-caïmans et demi-rhinocéros, armées d'énormes pattes griffues, des serpents à courtes pattes et aux ailes membraneuses de chauves-souris. Tout cela, ce grouillement terrifiant de bêtes immondes se réveilla à la vue du dirigeable japonais; les muffles cornus se levèrent en l'air et commencèrent un concert de hurlements de convoitise; les pattes se tendirent vers ce nouveau gibier qui arrivait, et les longs corps écailleux se dégagèrent, prêts à l'attaque. Quelques ptérodactyles voletèrent, essayant de monter vers le dirigeable.

— Diable! fit Andoche, heureusement que les Japonais sont sur leurs gardes.

— Et prêts à l'attaque aussi! Ils avaient des mitrailleurs électriques et deux canons à obus paralysants, et, quand ils ouvrirent le feu sur la masse grouillante des monstres, ce dut être un beau spectacle.

— J'aurais voulu voir ça! dit Andoche.

— Les ptérodactyles, qui battaient furieusement des ailes pour s'élever et dont quelques-uns parvinrent à s'accrocher au dirigeable par les ongles de leurs membranes, furent abattus aussi et retombèrent parmi les monstres hideux qui se tordaient désespérément sur le sol.

— Et le dirigeable japonais, que lui advint-il?

— Les hommes, pleins d'ardeur, joyeux de leur triomphe, comptaient l'infernal gibier abattu, achevaient ceux qui, dans les derniers soubresauts, essayaient de croquer une jambe ou détachaient un coup de corne ou une suprême ruade de leurs pattes puissamment armées. Un certain nombre des monstres avaient été touchés par les projectiles paralysants; on se hâta de les mettre à part et de les photographier sous

toutes les faces avant de les enchaîner soigneusement, suivant les instructions données.

Quelques-uns des monstres avaient pu échapper à l'hécatombe, principalement des reptiles, qui s'étaient réfugiés dans des trous de rochers; une partie de l'équipage leur donnait la chasse.

— Comment savez-vous cela, mon oncle?

— Mais, par le rapport de l'expédition japonaise elle-même. Cela fit sensation, il y a vingt ans. Bien des curieux se préparaient alors à aller excursionner du côté de l'île nouvelle; ce rapport les refroidit un peu. Il n'y eut que des amateurs de grandes chasses, privés de joies cynégétiques violentes depuis la fin des dernières bêtes féroces en Afrique, des savants enflammés d'ardeur à l'idée d'un morceau de planète d'une nature inconnue à étudier, pour solliciter du gouvernement japonais l'autorisation d'aborder ce sol dangereux, — car le Japon avait pris possession tout de suite et envoyé du monde avec un gouverneur et une commission de savants Vous voyez, mes petits, qu'il ne faut aborder Astra qu'avec une certaine prudence. Les Japonais, depuis qu'ils occupent Astra, travaillent à *dégiboyer* l'île, à la purger, à la manière d'Hercule, de ses monstres, aussi dangereux qu'intéressants; mais l'île est grande, elle a un très grand développement de côtes, avec fissures rocailleuses se prolongeant et s'embrouillant à travers les gorges des monts déchiquetés, toutes conditions favorables à la survivance de ces bêtes de cauchemar. Alors....

— Alors, mon oncle, nous allons choisir un petit coin déboisé, d'apparence tranquille, pour amarrer notre *Villa Beauséjour* ?

— Non, nous allons d'abord à Astraville, la capi-

tale, faire viser nos papiers et prendre une carte de séjour. Là, nous trouverons tous les renseignements nécessaires, plus quelques conseils qui ne nous seront pas inutiles.

— Eh! mon oncle, quelques maisons, là-bas ! »

Modéran, qui fouillait la côte avec sa lorgnette, montrait, à quelques kilomètres tout au plus, des taches blanches et des toits rouges.

M. Cabrol consulta une petite carte de l'île, où quelques points seuls étaient marqués.

« Nous arrivons par la côte Nord-Ouest, c'est bien cela; ce doit être la capitale de l'île; il n'y a pas beaucoup d'endroits habités; nous y serons avant cinq minutes. »

La *Villa* obliqua légèrement sur la droite et marcha doucement, en longeant la côte découpée de fiords étroits, de fissures de falaises et d'anses plus larges, semées de rocs pointus, sur lit de galets ou de sable. M. Cabrol lança un radio, donna son nom et son port d'attache pour prévenir Astraville. Quelques minutes après, la *Villa Beauséjour* planait au-dessus d'une anse un peu plus large où bruissait, en ondulant parmi les roseaux, un petit ruisseau descendu de cascades en cascades d'une montagne broussailleuse du fond.

M. Cabrol fut frappé de l'aspect japonais du site; des rochers très découpés, des arbustes bizarrement tordus, une riviérette parsemée de petits rochers, décrivant ses boucles entre de grands roseaux et des bouquets de fleurs, des plaques de nénuphars, tout à fait un paysage tiré des albums japonais des temps lointains, une estampe d'Hokusaï.

« C'est très bien ! fit M. Cabrol.

— Et là-bas, dit Modéran, le pic central de l'île, on dirait le Fousi-Yama, pour compléter la ressemblance. »

Sur le côté de la place, ils aperçurent un terrain d'atterrissage où quelques avionnettes s'abritaient sous une tente.

La *Villa Beauséjour* vint doucement se poser. Quelques Japonais étaient accourus, très obligeamment, pour aider à la manœuvre.

M. Cabrol fut flatté ; ils semblaient considérer avec admiration la *Villa Beauséjour*. Ces gens, si éloignés de tout, ne voyaient pas beaucoup de monde, en dehors de quelques rares dirigeables des lignes sud-américaines, et ils étaient heureux de recevoir des visiteurs inattendus.

Aussitôt à terre, M. Cabrol s'informa, sans avoir besoin d'interprète, dans le dialecte international, mélange de français, d'italien, d'anglais, d'espagnol, de japonais et même de latin.

« Nous sommes à Astraville ? Bien ! Je vais aller demander un permis de séjour.... Pourrais-je voir le gouverneur ?

— Certainement, Monsieur, voyez le palais du Gouverneur, la maison rouge là-bas, où flotte le pavillon. »

C'était à deux pas. M. Cabrol, laissant la *Villa* à la garde de Mélanie, alla sonner chez M. le Gouverneur, qui, de son balcon, contemplait la *Villa Beauséjour*.

Le radio l'avait prévenu de l'arrivée ; il reçut aimablement les voyageurs.

« Nous n'avons pas souvent des visites, à Astra, cher Monsieur, dit le gouverneur, et je suis enchanté de vous recevoir. Votre première impression est bonne ?

— Très bonne, votre île me paraît extrêmement

pittoresque, et je solliciterai de votre obligeance des conseils pour nos excursions. Nous venons de Paris, avec l'intention de voyager pendant quelques années, afin d'éviter les ennuis et les tracas des immenses travaux entrepris pour le grand ravalement de la vieille Europe, qui en avait tant besoin. Dans votre asile, si tranquille au milieu du Pacifique, vous ne vous doutez pas, Monsieur le Gouverneur, du fracas et des bouleversements.... Nous avons l'intention de faire un petit séjour ici, le temps d'étudier cette nature inconnue, cette île voyageuse qui, après avoir tourné pendant soixante ans autour de notre Terre, est venue se planter, pour ainsi dire, sur ces hauts fonds du Pacifique, sous ce ciel magnifique.

— Magnifique, répéta le Gouverneur.

— Et tout d'abord, Monsieur le Gouverneur, avez-vous une idée de l'endroit d'où elle est partie, cette Astra, pour venir prendre pied ici?... Pensez-vous qu'elle soit un fragment de la planète Mars, comme certains astronomes l'ont pensé ?

— C'est très probable, la planète Mars est notre plus proche voisine.

— Nous sommes tout joyeux de fouler le sol d'une autre planète et nous allons faire de belles promenades. Il n'y a aucun danger, Monsieur le Gouverneur? »

M. le Gouverneur devint grave.

« Je vous indiquerai, Monsieur, les régions de l'île où vous pourrez excursionner sans danger... en vous tenant cependant toujours sur vos gardes ; elles ne sont pas très nombreuses ; vous verrez la carte que nous avons dressée. Je vous indiquerai aussi les régions où le danger des mauvaises rencontres est grand, puis les parties marquées *dangers considérables,* et

celles qui sont absolument interdites, parce que l'on n'en revient jamais !

— Nous n'irons pas ! s'écria Modéran.

Le gouverneur sourit.

« Nous avons planté des avertissements : *Défense d'entrer*, sans ajouter *sous peine d'amende*, pénalité inutile, puisqu'on ne reviendrait pas la payer.

— Alors, dit M. Cabrol, il est resté des bêtes féroces dans Astra ? C'est très intéressant pour la science... des fauves très différents, sans doute, des fauves de notre vieux monde ?

— Beaucoup ! dit le Gouverneur, jolie collection, une belle variété d'espèces très armées pour la lutte ; nous en savons quelque chose, puisque depuis quinze ans, depuis le premier jour de l'arrivée d'Astra, nous travaillons à nous en débarrasser. Gros travail, Monsieur, mais intéressant pour la science....

« Depuis quinze ans que nos commissions scientifiques, nos savants géologues ou naturalistes explorent Astra dans tous les sens, — gardés par de solides escortes, bien entendu — nous avons pu constater certains faits. D'abord, l'île s'est détachée d'une planète moins avancée dans son évolution que notre vieille Terre ; cette planète n'en est qu'à une période correspondant à peu près à notre âge secondaire. Elle nous a donc apporté avec elle une faune de l'âge secondaire. Elle transportait à travers l'éther, bien vivantes, toutes les bêtes étranges que nous ne connaissions qu'à l'état de squelettes plus ou moins complets, découverts dans les fouilles sous les couches successives du sol. Ces animaux énormes fantastiques, dont vous avez vu les squelettes reconstitués au Muséum, ces bêtes cuirassées d'écailles, armées de longues griffes

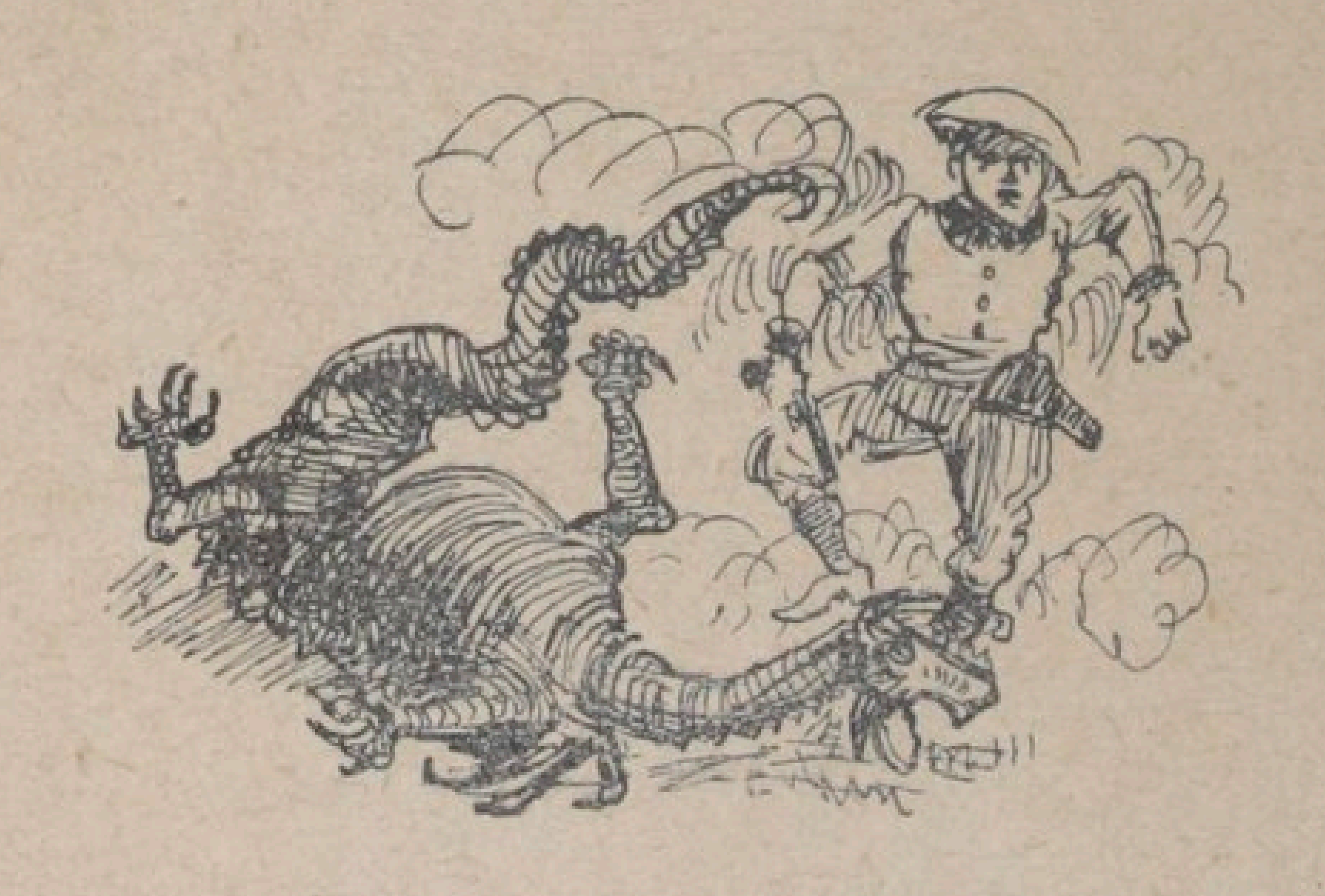
acérées, avec des cornes jusqu'au bout du nez, le dos hérissé de pointes, des ailes membraneuses....

— De plus en plus intéressant, dit M. Cabrol.

— Eh bien ! si ces bêtes vous intéressent, il vous serait bien facile de les rencontrer à l'état complet, vivantes, trop vivantes, en vous égarant dans la montagne. Mais je ne vous le conseille pas, car vous pouvez sans danger faire connaissance avec elles tout à l'heure, dans un petit jardin zoologique établi derrière mon logis, où nous gardons le résultat de nos chasses, les bêtes prises à nos pièges, et les bêtes abattues, disséquées et préparées par nos employés. Celles-ci sont destinées à être envoyées à Tokio, qui les répartit généreusement ensuite ... Nous en avons fourni à tous les musées zoologiques du Monde.

— Je sais, dit M. Cabrol.

— Mais voici le soir qui tombe. Restez au garage et, dès demain matin, en vous remettant votre carte de séjour, je me ferai un plaisir de vous montrer le petit Musée d'Astraville »





Nuit agitée sur Astra.

XVI

Les collections de M. le Gouverneur.

M. Cabrol rentra à la *Villa* en se frottant les mains et en plissant le front, à la fois soucieux et enchanté. Il s'attendait si peu à cette rencontre, en plein XXXe siècle, avec des échantillons vivants de ces animaux fabuleux des âges préhistoriques! Il avait bien compté rapporter pour ses collections quelques petits souvenirs d'Astra, l'île nouvelle encore si peu connue. Mais quelle bonne fortune et quelles promesses !

« Cependant, pensait-il aussitôt, attendons la fin avant de nous réjouir; le gibier annoncé est un peu gros et trop puissamment armé! »

Nuit superbe, mais un peu chaude, il fallait tenir les fenêtres ouvertes. Après deux heures de bon sommeil, il se réveilla. Tout était calme, le croissant doré de la lune montait dans le bleu au-dessus de la dé-

coupure sombre des montagnes. Il ne put s'empêcher de songer à tous les animaux étudiés jadis dans les cours de paléontologie C'est qu'en plus de leurs crocs et de leurs griffes, certaines de ces bêtes possédaient aussi des ailes. Diable! si quelque grand ptérodactyle, évitant pièges et barrières, s'en venait tomber du ciel sur la *Villa Beauséjour*?

Il haussa les épaules en se traitant de poltron et se rendormit. Mais justement Phanor, couché sur la descente de nuit, gronda sourdement en rêve. Le sommeil s'enfuit, M. Cabrol se leva et s'en alla regarder par la fenêtre. Une lune brillante illuminait la course des nuages. Non, pas de vilaines bêtes en vue par terre ni dans le ciel.

Comme il venait de fermer les yeux de nouveau, Phanor, à son tour, se dressa et bondit à la fenêtre, reniflant et grondant. Des rugissements éclatèrent dans la nuit, suivis de glapissements modulés d'étrange façon et d'abois féroces, aigus à déchirer le tympan.

Phanor, n'y tenant plus, bondissait dans la chambre, effaré, en grondant avec fureur aux glapissements sinistres. Un vrai concert de l'âge de pierre, intéressant comme musique par ses accents inconnus. Mais comment dormir, maintenant?

La lune, roulant dans les nuages, faisait glisser sur le parquet des ombres suspectes. M. Cabrol songeait aux reptiles particulièrement redoutables de l'époque secondaire.

Résigné à tout, il bourra son oreiller de coups de poing et se fourra la tête dessous pour se forcer à dormir.

Et ce fut ainsi toute la nuit. Phanor continuait à renifler à la fenêtre avec des grondements sourds.

« Parbleu ! se disait M. Cabrol, il sent les vilaines bêtes dans le Muséum du Gouverneur. »

Enfin l'aurore parut. M. Cabrol allait enfin s'endormir, lorsqu'il entendit ses neveux descendre sur le balcon et sortir de la *Villa* pour se promener un peu autour du garage dans la fraîcheur du matin.

« Eh bien ! leur dit l'oncle quand ils reparurent, trois quarts d'heure après, avez-vous bien dormi ?

— Parfaitement, nous venons de faire un tour, nous étions impatients de voir quelque chose. C'est peu important comme capitale, Astraville, deux douzaines de maisons, deux hautes casernes portées, ainsi que les maisons, sur des colonnades en ciment armé, de façon à laisser la circulation libre en dessous... bizarres constructions.

— Je sais bien, pensa M. Cabrol, c'est pour le cas où des petites vilaines bêtes tenteraient de venir goûter aux habitants.

— Oh ! mais, fit Andoche, il y a l'enclos du Muséum, entouré de triples barrières et de grilles formidables. Je ne sais pas ce qui se passe derrière, mais on y entend un singulier vacarme.

— Bon, nous verrons cela tout à l'heure, j'ai la promesse du Gouverneur. »

Mais M. Cabrol était aussi impatient que ses neveux. Dès que l'on eut expédié le déjeuner, il s'en fut faire avec eux un tour en ville. Le palais du Gouverneur n'avait rien de somptueux, mais il était construit dans le vieux style japonais et ne manquait pas de pittoresque, juché qu'il était, par prudence, comme les autres maisons, sur de gros piliers en ciment armé. Un dragon sculpté dans le bois montait la garde devant le mât de pavillon. M. Cabrol pensa que ce vieux dragon

à langue rouge et à gros yeux ronds, épouvantail artistique, en avait dû voir bien d'autres, aussi hérissés, mais plus réels, mieux armés et plus dangereux que lui.

Un coup de gong prévint que Monsieur le Gouverneur attendait les visiteurs dans son cabinet. Très aimablement, il remit à M. Cabrol le permis de séjour, en y joignant une carte détaillée de l'île pour faciliter les excursions des voyageurs.

« Avant toutes choses, dit-il, il faut voir nos petites bêtes ; je tiens à les présenter moi-même au savant distingué venu de si loin étudier les curiosités zoologiques de notre petite Astra... Gentil pays, Monsieur, mais un peu étrange, vous verrez ! »

Son Excellence fit passer au Télé quelques grands films de paysages astraliens fort pittoresques, puis un film plus dramatique, pris à l'arrivée du premier dirigeable japonais, le premier jour, parmi les débris des expéditions anglaise et américaine.

Andoche, puissamment intéressé, déclara qu'il aurait bien voulu être là. Monsieur le Gouverneur sourit.

« J'y étais, dit-il ; ce fut un peu mouvementé, mais je suis fier d'avoir assisté à la première rencontre de l'homme moderne avec ces animaux fantastiques, ces revenants des anciens âges ! Ils avaient de rudes mâchoires, ces monstres fabuleux ; j'en sais quelque chose. »

Monsieur le Gouverneur souleva son bras gauche et frappa sur la jambe du même côté.

« Oh ! » firent les visiteurs.

Le bras gauche et la jambe n'étaient que des spécimens réussis de mécanique chirurgicale.



Le poulailler sur Astra.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

« Ceux-ci marchent très bien, dit le gouverneur, mais je préférais les autres ; le bras eut l'honneur d'être croqué par un plésiosaure de première grandeur. Quant à la jambe, elle a dû disparaître dans le ventre d'un iguanodon, mais je n'ai pas eu le temps de remarquer, j'étais trop occupé. »

Andoche et Modéran ouvraient de grands yeux. Monsieur le Gouverneur sourit :

« Allons voir ma basse-cour, reprit-il, vous verrez quelques-unes de nos bêtes gourmandes... Elles ont dû vous empêcher de dormir pendant la nuit ?

— Un peu ! » fit M. Cabrol.

Andoche et Modéran déclarèrent avoir entendu vaguement quelque chose, mais n'étaient pas bien certains. M. Cabrol ne dit pas qu'il avait trouvé Mélanie malade de cette nuit de cauchemar, qu'elle avait passée à barricader portes et fenêtres.

La basse-cour de Monsieur le Gouverneur était bien gardée, les cambrioleurs de poulaillers s'y seraient difficilement introduits. Des grilles étroites et solides, doublées de gros fils de fer barbelés, de fortes barrières et des cages rendaient aussi toute évasion de pensionnaires impossible.

Dans l'enceinte si bien protégée, c'était un grouillement extraordinaire de têtes monstrueuses, de cornes, de longs cous hérissés de piquants, de grosses pattes à éperons et ongles formidables, de lourdes échines rugueuses, de muffles revêtus d'écailles ouvrant d'horribles gueules, avec des dents jusqu'au fond de la gorge.

Quelques bêtes semblables à des crapauds-lézards dormaient, la gueule ouverte posée sur leurs pattes ; d'autres rampaient à travers les jambes écailleuses et

les carcasses revêtues de grosses plaques hérissées d'épines dressées. Dans un coin, des têtes de batraciens à gros yeux, sur des cous velus, sortaient de l'ombre des cages. Un animal étrange attira surtout l'attention des deux jeunes gens : c'était une sorte de crocodile à long cou d'oiseau, portant une tête d'expression stupide et féroce. Le corps massif, avec plusieurs rangées de dards partant des épaules et se hérissant jusqu'au bout de la longue queue, se redressait, porté sur de grosses jambes armées d'ongles formidables.

« Vilaine bête ! dit Andoche.

— Dinosaurien, dit le Gouverneur, et là-bas, dans ce bassin, voyez-vous, Plésiosaure !

— Je reconnais, dit M. Cabrol, j'en ai vu des squelettes reconstitués au Muséum.

— En voici un bien vivant, vous allez voir ! »

Le Gouverneur fit signe à un homme dans l'enclos ; hors de portée de griffes, avec un long râteau, l'employé prit quelques gros poissons dans un baquet et les lança du côté du bassin.

La tête du Plésiosaure se dressa rapide, ouvrant une gueule de serpent à dents aiguës, et s'abattit sur le poisson tombé près du bassin. Le lourd Dinosaurien se dégagea tout à coup, se dressa sur ses pattes de derrière et attrapa un autre poisson au vol.

Aussitôt les bêtes endormies se réveillèrent, les gueules horribles grimacèrent et grincèrent, s'ouvrant en rictus effroyables, tout le grouillement se lançant, à coups de cornes, à coups de dents, à coups de griffes, du côté de la pâture distribuée par l'employé, tous se tordant, se convulsant, bousculant leurs voisins et les rejetant de côté à coups de cornes ou de bec cornés.

« Guivres et dragons d'enfer ! dit M. Cabrol, on cherche ici l'archange saint Michel piquant là-dedans avec sa lance, ou bien Hercule cherchant l'hydre dans le tas à grands coups de massue ! Quels modèles pour un peintre !

— Moi, dit Andoche, j'espère bien en rencontrer en liberté dans les campagnes d'Astra ; c'est une trop belle occasion. Je voudrais pouvoir, en rentrant, raconter des chasses intéressantes et dire : Un jour, au détour d'un sentier de montagne, je me suis rencontré nez à nez avec un iguanodon de l'âge de pierre qui sortait de sa caverne et...

— Et quoi ? demanda le Gouverneur.

— Et je me suis sauvé au grand galop ! répondit Modéran.

— C'est le plus sûr.

— Ou bien, fit Andoche vexé, voici la tête d'un Plésiosaure que j'ai abattu une nuit à l'affût... Je vois déjà les gens roulant des yeux énormes et j'entends le murmure flatteur.

— Peut-être bien réaliserez-vous votre désir, dit le Gouverneur.

— Je n'ai pas tant d'ambition, dit M. Cabrol ; ce que je désire, moi, c'est tout simplement de compléter les études paléontologiques de nos savants sur les squelettes d'animaux antédiluviens, découverts dans les couches profondes de notre sol, par quelques observations faites *de visu* sur les animaux rencontrés vivants et pleins d'appétit, rugissant et manifestant très clairement le désir d'avaler le naturaliste indiscret.

Le Gouverneur donna quelques détails sur l'île qu'il habitait depuis sa chute dans le Pacifique. Aussi-

tôt après la prise de possession par le Japon, le gouvernement avait expédié une petite garnison et une commission de savants, auxquels étaient venus se joindre d'autres savants envoyés par la plupart des États civilisés, pour opérer une exploration complète de cette île tombée du ciel. Naturellement l'exploration se fit d'abord par les côtes ; il s'agissait de faire un relevé exact, de noter toutes les particularités des rivages et du sol, de ces roches et de ces falaises qui ne trempaient dans les vagues que depuis quelques semaines et qui venaient de si loin, après avoir gravité dans notre atmosphère pendant des années et causé aux terriens de si vives appréhensions ; d'étudier enfin la flore et la faune de l'île voyageuse, ce qui pourrait nous fournir quelques notions sur la nature et la vie de la planète inconnue d'où provenait Astra.

« Dans les premiers temps, dit le Gouverneur, on ne prit pas assez de précautions dans ces explorations, malgré l'avertissement des deux expéditions dévorées. On apercevait bien de temps en temps, dans les fourrés inextricables, certaines traces inquiétantes, et des croupes de bêtes disparaissant dans les broussailles... Quelques explorateurs disparurent enlevés par les fauves, d'autres furent retrouvés à demi dévorés. On fit des battues, on releva des traces et l'on trouva des cavernes remplies de débris animaux. Alors, on enrôla des chasseurs de grands fauves pour arriver à purger l'île de ses bêtes féroces. Mais elles pullulaient, ces bêtes féroces, malgré les massacres que l'on en fit, surtout pendant les premières années.

— Aviez-vous des grands carnassiers de nos régions tropicales ?

— Non, pas de lions ni de tigres, ni aucun de nos grands félins, aucune des bêtes que nous connaissons aujourd'hui sur la Terre. Car Astra vient d'une planète moins avancée que la Terre et qui n'en est pas encore à l'âge actuel, mais bien à une époque correspondant à notre âge tertiaire ou secondaire, et il ne doit s'y trouver que des animaux à peu près semblables à ceux de chez nous aux temps préhistoriques. Pas de grands oiseaux dans notre île ; ils ont disparu probablement au moment où Astra s'échappa de sa planète natale au cours de quelque cataclysme ; nous n'avons rien vu de la famille de nos vautours.

— Et, dit Cabrol, aucun être approchant quelque peu de nos premiers représentants de la famille humaine de l'âge des cavernes ?

— Rien.

— Et de nos races pithèques, de nos grands singes ?

— Presque rien, quelques créatures volantes tenant du singe et de l'oiseau, une espèce de singe chauve-souris, quelques échantillons d'une autre espèce très caractérisée, formant l'intermédiaire entre le singe et le chat. Je vais vous en montrer empaillés soigneusement. »





Poursuite de ptérodactyles.

XVII

Mauvaises rencontres dans la Forêt Morte.

La *Villa Beauséjour* appareillait lentement pour une première promenade. M. le Gouverneur s'était mis à une fenêtre du Palais et faisait des signaux d'amitié. Par ce temps radieux, le soleil chauffait assez fortement, mais on comptait trouver bientôt de la brise en s'élevant.

Mélanie se plaignant d'une forte migraine due aux angoisses de la nuit, Modéran, pour la tranquilliser, l'avait conduite, avant de partir, devant les barrières et les grilles du Muséum et lui avait fait tâter la force des barreaux de fer. La migraine était tombée tout de suite. Mélanie, rassurée, allait pouvoir jouir de la promenade.

A cinq cents mètres d'altitude, la *Villa Beauséjour* rencontra un petit courant d'air agréable. On respirait mieux. La capitale Astraville semblait d'ici bien peu de chose, mais l'île se dessinait dans son ensemble avec toutes ses découpures et sa couronne de pitons rocheux autour du pic central.

La constitution volcanique d'Astra apparaissait nettement. Les rochers et les pitons autour du pic principal bordaient un immense cratère du milieu duquel surgissait l'énorme pointe centrale.

Tout ce milieu de l'île, sans végétation aucune, sans un brin d'herbe, n'était qu'un chaos pierreux, un entassement de blocs écroulés dans des ravins, sous des pointes aux arêtes vives.

« C'est le cratère d'un ancien volcan, expliqua M. Cabrol.

— Et s'il allait entrer tout à coup en éruption ? fit Modéran inquiet.

— Il ne peut plus, sa base repose sur un haut-fond de l'Océan ; donc plus de lave en-dessous, rien que de l'eau et peut-être des poissons au fond du cratère.

— C'est vrai, j'aime mieux ça. »

La *Villa* redescendit un peu et se remit à suivre le rivage, entrant dans toutes les échancrures et faisant des crochets pour aller regarder de plus près tout ce qui semblait intéressant, les ravins au fond des criques, encombrés par des éboulis de pierres, et qui n'étaient tout simplement que d'anciens lits de torrents, des cascades taries.

Que de jolies calanques on découvrit ainsi en survolant le rivage, des anses bien découpées, bordées de hautes falaises ou de blocs rocheux. Il n'y manquait que les beaux pins tordus et couchés sur la vague,

comme dans les calanques provençales. On y voyait bien quelques tiges pointant çà et là sur les pentes, parmi des verdures toutes jeunes ; le Gouverneur avait parlé de plantations, entreprises depuis cinq ou six ans à peine, le long du rivage, mais il fallait attendre.

« Dans quelques années ce sera mieux, dit M. Cabrol, et l'on passera du pittoresque sec au pittoresque verdoyant, embaumé du parfum des îles japonaises. C'est dans le programme, le Gouverneur me l'a dit : débarrasser l'île de ses vilaines bêtes préhistoriques, qui ne sont plus à leur place à notre époque, puis reboiser. »

En remontant un vallon un peu plus large qui débouchait dans une anse de la côte Sud, la *Villa Beauséjour* se laissa un peu entraîner. Il y avait là des échevèlements de broussailles qui ne provenaient point des plantations japonaises ; c'était de la végétation ancienne et inconnue. Quoique assez faible botaniste, M. Cabrol reconnaissait des familles végétales apparentées d'assez loin aux espèces terriennes.

« Attention ! fit Modéran consultant la carte de l'île, nous sommes dans des parages signalés comme mal habités par M. le Gouverneur !

— A vingt-cinq mètres au-dessus des rochers, nous n'avons rien à craindre, dit M. Cabrol, je surveille la route, nous ne descendrons pas plus bas… »

Andoche, penché au balcon, fouillait à la lorgnette les creux du vallon ; il fit signe à M. Cabrol et murmura comme s'il craignait d'effaroucher quelque gibier :

« Regardez derrière ce buisson, quelque chose a remué.

— Je ne vois rien.

— Si ! moi, je vois... Ah ! c'est parti... C'était un reptile, il est rentré dans son trou.

— Moi, glissa Modéran approchant à son tour, je vois autre chose là-bas, près de l'eau qui brille...

— Oui, une petite mare.

— Eh bien, au bord, à droite, il y a quelque chose...

— De simples crapauds, je vois aussi !

— Tu dis de simples crapauds, fit M. Cabrol, vus à cette hauteur ; mais ils ont un mètre d'épaisseur, tes crapauds... Descendons un peu... Les vois-tu mieux ? Gonflés et pustuleux, avec des cornes... et même des ailes repliées... Vite un cliché-photo, Andoche !

— Attention ! » dit Modéran.

La *Villa* descendait trop, on allait raser les broussailles et s'embourber dans la mare. Mais le cliché était pris, on pouvait remonter.

« Des pingouins ! » cria Modéran.

Sur une crête rocheuse, des pingouins alignés tenaient conseil et semblaient regarder la *Villa* avec ahurissement. Ils se couvraient la tête de leurs ailes épaisses et lourdes, en faisant claquer des becs formidables et moustachus qui laissaient voir des dents pointues.

« Un cliché encore !

— C'est fait ! »

Phanor, qui ne voyait pourtant pas le gibier, aboyait enfermé dans une chambre, mais la *Villa* remontait. Le paysage devenait vraiment d'un pittoresque fantastique. Après tout, en se maintenant toujours à vingt-cinq ou trente mètres, on ne pouvait rien craindre.

Les lorgnettes continuaient à fouiller les broussailles

extraordinairement serrées, ou pénétraient dans les trous de roches qui auraient pu servir de repaires à des fauves. Ceux-ci, s'il y en avait, ne se laissaient pas apercevoir ; on distinguait bien parmi les lianes, sous les fougères arborescentes, des coulées où les verdures ondulaient comme au passage de quelque bête, mais rien de plus.

En longeant ainsi la côte, on arriva dans une région d'un tout autre caractère. Toujours des gorges et des écroulements de grandes roches ; mais sur les pentes des ravins se dressait un hérissement de troncs d'arbres fracassés, qui grimpaient en rangs serrés à l'escalade de la montagne, des troncs secs et blancs, sans aucune verdure, des troncs formidables d'arbres centenaires élevant et tordant des bras desséchés avec des gestes désespérés, de longues branches noueuses ou des chicots brisés, un paysage de cauchemar.

Aucune trace de verdure sur aucune branche, c'était vraiment la *Forêt Morte*.

Cependant, en passant de l'autre côté de ravins boisés, on retrouva ronces et fougères, on revit des ondulations dans les herbes. Il y avait aussi des reptiles glissant silencieusement sous ces herbes. M. Cabrol s'aperçut que l'on arrivait dans la région signalée comme dangereuse sur la carte. Andoche était content, il tenait d'une main son objectif et de l'autre le pistolet-mitrailleuse.

« Ce serait si gentil de rapporter un petit souvenir ! »

M. Cabrol voulait monter à cinquante mètres, pour sa tranquillité ; il consentit auparavant à survoler une petite mare brillante où des points suspects remuaient sous les grosses touffes de roseaux.

Andoche s'exclama joyeusement ; confiant l'objectif à Modéran, il mitrailla abondamment les points suspects. Toujours rien, des grenouilles plus ou moins géantes et de hideux crapauds. La *Villa Beauséjour* s'éleva pour chercher un peu plus loin.

« Allons! dit M. Cabrol, journée très agréable, encore un petit tour et nous pourrons rentrer pour faire compliment à M. le Gouverneur de la tranquillité de son île. »

La *Villa* décrivit un grand cercle pour trouver un bel aspect du Pic Central; ensuite, la direction prise pour le retour, M. Cabrol s'allongea dans son fauteuil sous le disque de l'appareil, boutons et manettes à portée de la main.

« Ouf ! il va faire chaud ce soir.

Un cri de Modéran le fit sauter.

« Gare aux bêtes! disait ce dernier, attention!

— Baste! Nous sommes à cinquante mètres au-dessus d'elles, dit M. Cabrol.

— Elles montent ! cria Modéran, gare derrière ! »

L'objectif en mains, Andoche courait au balcon souhaitant un cliché préhistorique palpitant.

« Comment! elles montent? répéta M. Cabrol, se dirigeant vers le balcon d'arrière; elles ont donc des ailes ?... Ah ! diable! elles en ont, oui, c'est bien cela, on dirait des ptérodactyles ! »

En bas, au-dessus de la forêt morte, des êtres bizarres évoluaient parmi les branchages, agitant de longues pattes et déplissant lourdement de larges ailes membraneuses. La tête en l'air, les hideuses bêtes faisaient claquer leurs longues mâchoires de crocodiles d'un air de convoitise.

« Tranquillisez-vous ! avant que ces bêtes aient pu



L'attaque du ptérodactyle.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

se dépêtrer avec leurs ailes dans toutes ces broussailles, nous serons loin, je vais accélérer la vitesse.

— Vite ! mon oncle, en voilà qui montent ! » cria Modéran.

Sans s'attarder à regarder, M. Cabrol pressa un bouton et l'*Aéro-Villa* fila dans la direction d'Astraville. Deux des ptérodactyles, accrochés par leurs griffes à l'arrière de la *Villa*, s'efforçaient de se hisser jusqu'à la fenêtre, que Modéran avec Mélanie étaient en train de barricader. Mélanie s'exclamait, Phanor aboyait et Babylas, la queue hérissée, sautait sur les chaises en jurant et crachant.

« Sales bêtes ! Est-ce un bec d'oiseau ou une tête de crocodile ? Tu n'entreras pas ! criait Mélanie.

D'autres ptérodactyles arrivaient, leurs grandes ailes déployées du bout de leurs longs bras à l'extrémité de leurs pattes, moitié chauves-souris gigantesques et moitié crocodiles.

Andoche, au balcon, essayait de viser avec son pistolet-mitrailleuse, mais il ne pouvait se pencher suffisamment. Par bonheur, une grappe de ptérodactyles, agrippés les uns aux autres à l'arrière, pesant de tout son poids sur les griffes des premiers, leur fit lâcher prise. La grappe entière tourbillonna sans tomber tout à fait. Ils se dégagèrent peu à peu et reprirent la poursuite.

Mais la *Villa Beauséjour* délivrée filait maintenant à bonne allure. M. Cabrol s'essuya le front et poussa un soupir de soulagement.

« Plus de danger immédiat, mais rentrons ! Ces vilains oiseaux vous ont des mâchoires impressionnantes. »

Andoche, à l'arrière, guettait les poursuivants ; il

voulait son cliché et attendait le moment. M. Cabrol eut la faiblesse d'attendre un peu avant de donner toute sa vitesse.

Les ptérodactyles ne manquaient pas d'intelligence; ils tournèrent pour essayer d'attaquer la *Villa* par le flanc, où les balcons pouvaient faciliter l'abordage. Les grandes ailes battaient furieusement, les bêtes féroces montraient leurs fortes dents affamées. On entendait des cris rauques et des sifflements.

Lorsqu'Andoche les vit à bonne portée, il réussit à prendre deux clichés.

« Un vol de ptérodactyles en chasse, cliché rare, dit-il; maintenant tâchons de les distancer !

L'*Aéro-Villa* marchait droit sur Astraville, dont les toits roses s'apercevaient dans le lointain. La poursuite continuait, mais bientôt les poursuivants commencèrent à donner des signes de fatigue. Ils s'espaçaient peu à peu sur une longue ligne, comme un vol de canards sauvages, et quelques-uns, renonçant à la poursuite, se laissaient couler vers le sol.

Enfin, on arrivait. Il y avait du mouvement en bas; d'Astraville on avait aperçu les ptérodactyles et des gens armés escaladaient une pointe rocheuse devant laquelle la chasse devait passer. Maintenant la *Villa* descendait doucement reprendre sa place sur l'herbe. Andoche et Modéran, joyeux, suivaient à la lorgnette la déroute de leurs ennemis.

Dès l'atterrissage, le Gouverneur arriva devant la *Villa*.

« Eh bien, dit-il, comme M. Cabrol se hâtait de lui envoyer l'échelle du bord, vous avez donc rencontré quelque chose ?

— Oui, Monsieur le Gouverneur, nous avons été

attaqués par une bande de vilaines bêtes, caïmans pourvus de longues ailes de chauves-souris géantes, volaille féroce en tout cas, qui faillit nous surprendre en l'air et envahir la *Villa*.

— Ptérodactyles, dit le Gouverneur, les derniers de l'île, six douzaines tout au plus... J'avais la faiblesse de les garder encore, pour le cas où il nous viendrait une mission scientifique... On vient d'abattre deux de ceux qui vous poursuivaient ; mais, pour vous venger de l'inquiétude qu'ils vous ont causée, je vais donner l'ordre d'en capturer un certain nombre pour l'empaillage.

— Mais nous sommes très heureux de l'aventure, Excellence ! Joli souvenir de voyage...

— Et nous avons deux clichés, Monsieur le Gouverneur ! dit Andoche.

— Vous me les ferez voir ? Alors vous êtes contents de la promenade ?

— Nous sommes ravis ! De superbes paysages portant dans toutes leurs lignes, dans leurs découpures de rochers et de ravins, quelque chose de très différent de tout ce que la Terre peut offrir... Ce ne sont point des paysages terrestres, nous ne sommes plus chez nous, sur notre Globe terraqué... Et dans les gorges sombres, sous la lourde végétation des fonds de ravins, on devine tant d'inconnu inquiétant, il doit grouiller tant d'étranges bêtes !

— Oui, là encore il y a des découvertes intéressantes à faire : petits animaux curieux, — et inédits ! Monsieur, inoffensifs ou très féroces, de petits carnassiers qui tiennent à la fois du rat et du serpent, de la poule et du lézard, des bêtes de toute taille se glissant sur trente pattes agiles, ou galopant avec leur coquille

sur le dos, comme nos lambins d'escargots, des insectes armés de mandibules, de dards empoisonnés, de tarières, de cisailles et de becs pointus... Vous verrez ça, c'est intéressant, mais il ne faut pas toucher ! J'attends avant peu une mission scientifique : botanistes, zoologistes, entomologistes. Vous pourrez à l'occasion vous joindre à eux, et en toute sécurité, car la mission n'explorera que sous bonne escorte...

— Avec joie, Monsieur le Gouverneur ! »

Les habitants de la *Villa Beauséjour* étaient enchantés de leur excursion ; Mélanie, remise de ses émotions, jurait qu'elle n'avait pas eu peur du tout, et qu'elle regrettait de n'avoir pu casser son balai sur le museau de ces grandes volailles ridicules, parce qu'on ne lui en avait pas laissé le temps... Pour les autres promenades, elle aurait toujours cette arme sous la main, à seule fin de défendre Babylas à l'occasion, le pauvre Babylas, qui dormait sans souci, ayant oublié déjà sa grande terreur de tout à l'heure.

Quant à Phanor, il allait de temps en temps au balcon pour regarder en l'air en aboyant des injures à l'adresse des vilains oiseaux de ce pays.





Les pingouins.

XVIII

Sur le pic central d'Astra.

On s'était remis en communication avec Paris. Tout allait bien là-bas, sauf les travaux de ravalement, lesquels — c'était un refrain — traînaient en raison des immenses difficultés à vaincre pour éviter de nouveaux tassements dans les fouilles profondes et les sondages, pour l'enlèvement des déblais avant la construction d'assises définitives.

M. des Ormettes rit bien lorsqu'Andoche lui raconta la chasse donnée à la *Villa Beauséjour* par la bande de ptérodactyles. Comme il laissait voir un peu d'incrédulité, Andoche fit passer ses photos au Télé.

M. des Ormettes dut se rendre et avouer que c'était tout de même un gibier difficile et peu commun.

« Et celui-ci ? demanda Modéran en faisant passer les crapauds volants plus gros que Phanor, énormes bêtes traînant sur quatre pattes un ventre gonflé, un dos couvert de plaques épineuses avec des ailerons à longues pointes, — un genre de beauté aimable complété par une tête aplatie et cornue, fendue par une gueule immense — et de gros yeux ronds à l'expression hagarde.

— Très jolis comme bêtes de cauchemar, dit M. des Ormettes.

— Et ceux-ci ? dit M. Cabrol faisant passer la photo des pingouins perchés sur une arête rocheuse, près des arbres aux gestes dramatiques de la Forêt Morte.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Un conciliabule de pingouins ?

— Oui, une tribu de vieux pingouins en conversation vive et animée, — oh ! très animée, vous pouvez me croire, nous avons entendu le charmant concert qu'ils donnaient en claquant de leurs becs à grosses moustaches, et en battant de leurs ailes osseuses...

« Je crois qu'ils exprimaient leur stupéfaction — ou leur admiration — à la vue de notre *Villa* explorant les ravins d'Astra. Mais le Gouverneur nous en a promis bien d'autres ; nous sommes enchantés ; attendez les résultats de nos prochaines excursions

— Il n'y a pas trop de danger, surtout ?

— Nous serons prudents, soyez tranquille ! ».

Quelques semaines passèrent, charmantes et intéressantes, dans l'île extraordinaire. On était au mieux avec M. le Gouverneur, qui venait souvent déjeuner à la *Villa*, et l'on allait aussi se rafraîchir le soir sur

les terrasses du Palais. L'épouse de son Excellence, une très charmante dame, aimait beaucoup cette île, où elle résidait depuis les premiers mois de la chute d'Astra.

Arrivée très à contre-cœur, uniquement pour suivre son mari, elle avait connu les difficultés et les dangers des premières années. Maintenant que l'île avait été à peu près purgée de ses monstres, elle y trouvait la vie agréable et se plaignait seulement du manque de relations et de la rareté des visites, désagréments dus à la mauvaise réputation d'Astra.

« Oh ! les difficultés des premiers temps !disait-elle, les premières explorations dans l'inconnu ! Il fallait demeurer toujours et partout sur ses gardes... Qu'allait-on trouver devant soi dans ces gorges profondes de la montagne, dans toutes ces cavernes, ces trous sombres, repaires de grands fauves inconnus ? Le premier Gouverneur n'avait pas six mois de séjour lorsqu'il fut dévoré par un grand saurien : mon mari lui succéda, et vous avez pu constater les accidents survenus à son bras gauche et à sa jambe droite... Mauvaises rencontres avec des espèces de plésiosaures, je crois... Mais aujourd'hui les accidents graves sont rares, on connaît l'île et ses surprises ; mon mari en a, dès les premiers jours, entrepris l'exploration complète... Avant tout, n'est-ce pas ? il fallait bien connaître ce petit cadeau tombé du ciel...

— Naturellement, dit M. Cabrol, et ce devait être passionnant, cette marche pas à pas, à la découverte, sur ce fragment de planète qui n'avait encore été vu par personne !

— En effet, et mon mari s'y est mis avec une passion qu'il voulait toujours me faire partager, mais je

redoutais vraiment trop les mauvaises rencontres dans tout cet inconnu ! Mon mari organisa de grandes battues avec des chasseurs de fauves envoyés par Tokio. Les premières explorations avaient fait connaître des choses stupéfiantes, révélé l'existence d'une faune extraordinaire, comme aucune contrée de notre planète à nous n'en possédait maintenant, de ces bêtes fantastiques que les premiers âges de la terre ont connues, mais dont on ne rencontre plus, en fouillant les couches profondes du sol, que des fragments de squelettes... Eh bien ! toutes ces bêtes nous les avions ici, alertes et bien vivantes, les unes de taille médiocre, les autres gigantesques, toutes douées d'un trop bel appétit ! Des voisins gênants et inquiétants ! Nos chasseurs battirent plaine et montagne, bois et ravins, on creusa des fosses, on plaça des pièges...

— Cela me faisait quelque peine de détruire ainsi tous ces animaux venus de si loin nous trouver, dit le Gouverneur d'une voix navrée. J'aurais voulu pouvoir garder ce qui n'était pas trop méchant ; j'étudiais le caractère et les mœurs de ce gibier, assez abondant aux premiers jours, dans l'espoir de rencontrer quelques races nouvelles pour nous et bonnes à acclimater sur terre, races de bêtes utiles ou seulement non nuisibles. Je ne désespère pas, j'ai quelques animaux que je soigne avec des projets d'acclimatation, je vous les présenterai : une espèce de poule géante à très joli plumage, et qui parle comme nos perroquets ; elle répète ce qu'elle entend, voix humaine ou cris d'animaux... Voyez-vous cela ? Un poulailler qui jacasse à pleine gorge et répond à la voix de la fermière ? Une tortue véloce qui trotte dans les prairies où elle pâture

un lapin à coquille qui n'a pas besoin de cabane et porte sa maison sur son dos...

— Oh ! espèces fort intéressantes ! dit M. Cabrol.

— Mon rêve, reprit le Gouverneur, eût été de découvrir quelque espèce de cheval préhistorique parmi nos quadrupèdes à grandes pattes, qui galopent presque debout sur leurs pattes de derrière, en dressant une petite tête hérissée au bout d'un long cou, une sorte de cheval-oiseau, avec, parfois, des espèces d'ailerons, — ou bien quelque gros animal de bât, solide et pas méchant — pour faire concurrence au dromadaire ou au lama... Voyez-vous ? Quel cadeau à faire à notre planète ! Mais je n'ai trouvé que des bêtes farouches, stupidement gourmandes, qui ne pensent qu'à croquer et avaler tout ce qu'elles rencontrent... rien que des bêtes dangereuses, à abattre et empailler pour les musées zoologiques ! Nos chasseurs en ont détruit beaucoup... Celles qui ne sont pas trop méchantes ou stupides, nous en prenons de beaux spécimens que nous gardons enfermés, ou que nous élevons dans notre parc pour entreprendre leur amélioration. Nous fournissons aussi d'animaux curieux et inconnus les ménageries et les cirques... L'important, c'est de supprimer toutes les espèces dangereuses ou nuisibles et d'assurer ainsi une sécurité complète dans notre île ; mais nous ne pouvons encore la garantir partout, cette sécurité...

— Oui, dit M. Cabrol.

— Nous y arriverons ! Supprimer toutes ces bêtes fantastiques, ces animaux apocalyptiques, cela me rend tout mélancolique ! Il le faut bien, cependant, si nous ne voulons pas être embrochés par leurs cornes, éventrés par leurs terribles griffes et croqués d'un

coup de dents, il faut en débarrasser nos forêts ! Nos chasseurs y travaillent ; mais j'en ai bien du chagrin, Monsieur !

— Il faut vous consoler, Monsieur le Gouverneur, puisque vous en conservez des échantillons vivants ou naturalisés.

— Hélas ! Mais vous viendrez étudier mes pensionnaires dans ma ménagerie et ma basse-cour.... Au cours de nos premières explorations nous avons découvert, embusqué dans une caverne, une espèce de plésiosaure gigantesque, qu'il fallut bien abattre et qui nous donna beaucoup de mal.... Il avait fait une terrible consommation d'animaux de toutes sortes, bêtes de grande taille aussi bien que menu gibier ; sa caverne était pleine d'ossements, ainsi que la gorge lugubre au fond de laquelle elle s'ouvrait. Peut-être avons-nous perdu, par sa goinfrerie, quelques animaux intéressants.... La carcasse impressionnante du monstre — dix-huit mètres de la tête à la queue — est à Tokio.

Andoche et Modéran étaient enchantés ; quand l'*Aéro-Villa* ne les emmenait pas en excursions, souvent avec le Gouverneur ou Madame Kirosita, ils étaient chez le Gouverneur ou, plutôt, chez ses pensionnaires préhistoriques.

« Nous partons à la chasse, disait Andoche, qui ne quittait plus son objectif, à la chasse aux clichés, en attendant des chasses plus sérieuses, car je ne veux pas revenir sans quelque trophée glorieux, quelque tête de mastodonte bien cornu, dentu et griffu, que j'aurai abattu moi-même !

— Je te surveillerai ! dit Modéran.

— Nous avons déjà la grenouille à plumes, qui

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS L'HEURE JOYEUSE PARIS
comble une lacune, comme dit M. Kirosita, entre l'oiseau et le poisson....

— Et la salamandre ailée, proche parente du lézard et de la chauve-souris !

— Et la tortue véloce, qui court à quatre pattes au fond de son bassin à la ménagerie pour attraper les petits poissons !

— Oui, et nous en aurons d'autres encore ! »

A la Ménagerie, non point dans la section des bêtes dangereuses, bien entendu, mais du côté des gentils animaux inoffensifs, Andoche et Modéran guettaient un couple de lapins à coquille, qui broutaient tranquillement de l'herbe, nez à nez, la coquille sur le dos. De cette coquille il ne sortait que la tête à longues oreilles et les pattes de devant, avec le bout des pattes de derrière.

Modéran essayait avec des feuilles de chou de les attirer davantage hors des coquilles et Andoche prenait tranquillement leur portrait, lorsque, tout à coup, une tortue véloce se glissa tortueusement, par une ouverture de la barrière, jusque derrière le photographe, et bondit sur les lapins en faisant claquer ses dents d'un air féroce.

Mais Modéran allongea brusquement la jambe et coupa son élan. Les deux lapins, poussant un cri aigu, rentrèrent têtes et pattes dans leur coquille et s'aplatirent. La tortue eut beau sauter et trépigner sur l'une et l'autre coquille et tenter de les faire basculer, les coquilles restaient clouées au sol.

Un joli cliché mouvementé de plus, Andoche était content. Le bon Modéran, au prix de quelques égratignures, délivra les douces bêtes ; il poussa la tortue furieuse vers une cage et l'enferma.

M. Cabrol ne restait pas inactif, malgré tous les charmes de la sieste, à l'ombre des rochers de la plage, ou des bonnes causeries dans le jardin du Gouverneur. Il prenait des notes, lui aussi. Hélas! nul indice n'avait été relevé dans l'île, qui permît de découvrir de quelle planète elle avait été enlevée. — Était-ce de Mars ou de quelque autre plus lointaine? On ne le saurait jamais.

Il eût été si intéressant de pouvoir baser sur quelques fragments archéologiques des suppositions touchant les institutions politiques de la planète Mars et les mœurs des Martiens!

Alors il ne lui restait que la Zoologie et la Botanique. L'aimable Gouverneur, d'une complaisance inépuisable, lui fournissait tous les renseignements possibles et lui ouvrait ses collections.

Ensuite on partait souvent en excursion. Le gouverneur désirait faire faire à Mme Kirosita l'ascension du pic central d'Astra. Elle n'avait pas encore escaladé cette belle montagne, qui lui rappelait le Fousi-Yama du Japon natal. M. Cabrol saisit l'occasion de faire plaisir au Gouverneur et la *Villa Beauséjour* emmena un beau matin M. et Mme Kirosita vers la montagne. Excellente façon de faire de l'alpinisme chez soi. L'escalade se fit lentement, en tournant autour du pic de façon à le bien voir sur toutes ses faces et dans tous ses détails.

Cela ne demanda guère qu'une petite heure. Plus d'arbres du tout après la Forêt morte. Plus la moindre végétation ; un désert de pierres, rien que du roc et des éboulis sur d'anciennes coulées de laves.

Le sommet n'était qu'une crête étroite au-dessus du cratère à demi comblé par des entassements de rocs

écroulés. Des buttes de pierre calcinée, effritée, mais quelle vue! L'île semblait immense, de ce perchoir à huit cents mètres. On fouillait de là-haut tous les ravins dégringolant du pic, tous les vallons qui se ramifiaient, avec les minces filets d'eau étincelant sur les pentes, et quelques mares, presque à sec en ce moment, mais qui deviendraient de petits lacs à la saison des pluies.

La *Villa Beauséjour* solidement ancrée, on descendit sur les rocs.

« Joli terrain pour un déjeuner sur l'herbe! dit M. Cabrol.

— Bah ! aujourd'hui rien que la pierre ; demain, si vous voulez, nous irons là-bas, dans cette partie verte et mauve à l'horizon, et nous nous perdrons dans cinquante kilomètres de fougères arborescentes. »

Très agréable petite partie, qui se renouvela plusieurs fois. Un jour, M. Kirosita arriva de bonne heure à la *Villa*.

« On me signale, dit-il, des nids de ptérodactyles, probablement ceux qui ont donné la chasse à votre *Villa*, car il n'en reste plus guère d'autres sur Astra. Et, dans ces nids, il y a des petits! Nous allons faire une battue de destruction par là, voulez-vous en être?

— Comment donc ! Des nids avec des petits, oh ! mais il faut voir cela ! ... Rapporter un petit ptérodactyle, voilà qui serait bien ! »

Andoche et Modéran ne se tenaient pas de joie ; déjà ils préparaient objectifs et pistolets-mitrailleuses.

La battue fut très mouvementée, la *Villa Beauséjour* se vengea de l'alerte ancienne. Andoche et Modéran, à côté de son Excellence M. Kirosita, mitraillèrent du balcon leurs anciens ennemis.

Les nids n'étaient que des enchevêtrements de branchages dans des trous de rochers. Lorsque l'on eut abattu ou fait fuir les grands ptérodactyles, non sans danger, il ne fut pas encore très facile aux chasseurs de s'emparer de cinq petits, qui se débattaient avec rage à coups de queue, à coups d'ailes ou de griffes et qui enfonçaient leurs dents déjà longues et aiguës dans le cuir de leurs bottes.

Andoche en fut pour quelques éraflures, mais il rapporta de beaux clichés de la bataille.

Les semaines et les mois passaient ainsi très agréablement, en promenades et en études. Peut-être Andoche et Modéran négligeaient-ils un peu l'*Universitaire Ciné-Phono Universel*, mais on n'était pas pressé. On avait le temps avant le retour en Europe, et, puisque ce séjour de repos devenait aussi un séjour d'études, cela faisait compensation.

On avait des choses palpitantes à raconter dans les entrevues avec la famille au Télé, et M. des Ormettes, chaque fois, s'exclamait et déclarait qu'il allait prendre le dirigeable Paris-Buenos-Ayres, qui touchait à Astraville, afin de rejoindre ses fils dans un pays aussi intéressant. Il fallait l'attendre. Mais le temps s'écoulait et les affaires continuaient à le retenir à Paris.

Andoche avait sa récolte de clichés, ainsi que d'autres souvenirs : une corne de Dinocéras, des dents d'Ichtyosaure, une tête d'Yguanodon, une patte terriblement armée de Mégalosaure. C'était quelque chose, ces petits souvenirs de bêtes féroces débusquées bien vivantes et que l'on avait combattues et massacrées ! De plus, M. Kirosita lui avait fait don de l'un des petits ptérodactyles, précisément celui qui l'avait

mordu ou griffé, mais qui ne mordait plus, ayant été soigneusement empaillé.

M. Cabrol rapportait tant de souvenirs qu'il ne savait plus où les ranger; il en avait rempli la chambre d'amis. A la première occasion il faudrait les expédier à Paris. Il avait été obligé de refuser, faute de place, un énorme serpent à pattes long de quinze mètres, pourtant bien curieux.

Cependant, après tant de belles journées, le temps commençait à se gâter, les orages succédaient aux orages et noyaient le rivage sous des trombes de pluie chaude. Le Fousi-Yama d'Astra disparaissait dans la brume ou bien il apparaissait tout seul, dressant une pointe menaçante au-dessus des nuées sombres. M. Kirosita faisait couvrir sa ménagerie de grands toits coniques en paille pour préserver ses bêtes.

M. Cabrol et ses neveux s'en allèrent au Palais faire leur visite d'adieu et remercier encore son Excellence et Mme Kirosita, lesquels se montrèrent bien chagrins du départ de l'*Aéro-Villa*.

« Nous reviendrons, dit M. Cabrol; grâce à votre amabilité nous avons passé une saison charmante, deux charmantes saisons ici! Nous allons donc poursuivre notre voyage en nous dirigeant vers la côte Argentine; mais, avant six mois, la *Villa Beausejour* reviendra de nouveau s'abriter sous les murs de ce Palais où elle a été si bien reçue....

— Et alors, dit le Gouverneur, je pourrai sans doute vous faire part de nouvelles découvertes et peut-être aurai-je réussi dans mes tentatives d'élevage d'animaux utiles... J'ai de l'espoir pour mes croisements.... Tenez, — je ne voulais pas vous en parler, avant réussite, mais je crois que j'y arrive, — nous avions

trouvé dans les ruisseaux de notre morceau de planète une grande et belle espèce d'écrevisse et il m'est venu une idée : j'ai fait préparer en mer de vastes bassins d'élevage, où cette écrevisse s'est si fortement développée qu'elle est en train de se transformer en une sorte de homard géant! Attendons encore, et vous verrez cela à votre retour !





La saison des pluies.

XIX

PARADIS OCÉANIENS.

La *Villa Beauséjour* évolue sous la pluie depuis cinq ou six heures. C'est un peu monotone, on ne voit plus grand chose. Disparue, évanouie l'île Astra ; tout a fondu, terre et mer, il n'y a plus que la pluie chaude qui se déverse par baquets.

Altitude : cent mètres. Vitesse : soixante à l'heure. Direction : Sud. Très prudemment, M. Cabrol songe à trouver un port avant le soir. L'excellent Kirosita lui a signalé un petite île coralienne qui pourra fournir pour quelques jours à la *Villa Beauséjour* un mouil-

lage agréable. *Mouillage*, le mot fait faire la grimace à ses neveux ; on n'est donc pas assez mouillé depuis le matin ou plutôt depuis quelques jours ?

Mais le ciel devient plus clair ; il y a vers le Sud, où l'on va, un trou dans les nuages, une petite fenêtre bleue ; il y a moins d'eau dans l'océan du ciel. M. Cabrol soupire de satisfaction et reprend sa lorgnette pour interroger l'horizon. On distingue quelque chose au loin, une légère tache grise. Après un quart d'heure, la tache grise avait pris nettement la forme d'une île boisée entourée de récifs, accompagnée d'autres îles moins nettes éparpillées à quelque distance.

« Nous voici en pleine Polynésie, dit M. Cabrol ; la pluie va cesser, nous allons encore marcher au Sud et observer les îles, pour descendre dès que nous apercevrons un site agréable.

— Et revoici le soleil ! » dit Andoche joyeux.

La *Villa Beauséjour* passa doucement à cinquante mètres au-dessus d'un archipel d'îles minuscules, les unes simples bouquets de verdure au milieu des flots, les autres, récifs madréporiques en anneau autour d'une lagune centrale bordée de cocotiers.

« Des attolls, dit M. Cabrol, des îles fabriquées par les coraux, ces animalcules constructeurs de la mer australienne : un petit récif, d'abord, qui devient peu à peu une île habitable.... Tenez, voici l'un de ces attolls d'aspect assez engageant ; nous allons lui demander l'hospitalité ce soir.... Une nuit passée dans une île déserte, cela vous plairait-il ?

— Bonne idée, mon oncle ! »

Du balcon de la *Villa* on put s'assurer que l'île était absolument inhabitée. Rien que des cocotiers en

cercle sur une jolie plage entourée de roches, où le travail des coraux se poursuivait lentement.

Plus de pluie, un soleil d'or et de pourpre allait se coucher somptueusement dans l'azur violacé des flots.

Nuit magnifiquement bleue où clignotaient des milliers d'étoiles. Quel calme ! Pas de voisins, pas d'autre bruit que le murmure de la vague battant le rivage et le souffle du vent dans les cocotiers.

« Restons ici trois semaines ! proposait Modéran.

— Pourquoi faire, puisque nous pouvons trouver tous les soirs un gîte semblable ? »

Et, le lendemain, la *Villa Beauséjour*, bien séchée, reprenait son vol dans une douce tiédeur.

Des îles, des îlots, toujours des îles, un semis d'îles au-dessus desquelles l'*Aéro-Villa* marchait à faible vitesse, dessinant des crochets, descendant parfois presque à raser les flots, ou remontant pour regarder au large.

On descendait déjeuner sur le sable d'une île et l'on dînait dans une autre, pour s'en aller dormir dans une troisième.

Voici des îles plus importantes, qui semblent d'en haut d'énormes bouquets de fleurs et de verdures échevelées posées sur le flot. Et des îles en construction, les hommes et les coraux collaborant ensemble pour créer sur des bas-fonds rocheux des îlots qui seront reliés peu à peu en une seule île.

D'archipel en archipel, la *Villa Beauséjour* alla faire une petite visite au sixième continent, construit jadis au XXe siècle. M. Cabrol ne comptait pas y faire séjour : il n'y avait rien de bien intéressant à voir sur ce continent en très mauvais état. Des morceaux plus ou moins importants s'en détachaient à la suite de

quelque tempête et s'en allaient à la dérive, en îles flottantes que les vents et les courants emporteraient vers les heureux archipels Taïtiens, ou pousseraient dans les régions froides, vers les banquises du Cercle Polaire.

Il lui était survenu un accident bien plus grave. D'importants travaux de réparations étaient entrepris sur la côte orientale faisant face à Valparaiso. On commençait alors à se servir de l'énergie intra-atomique. Bien entendu, comme pour toutes les sciences à leurs débuts, on avait eu des mécomptes, des accidents dus au mauvais emploi aussi bien qu'à l'imprudence de savants trop audacieusement lancés à l'aventure dans cette science nouvelle.

C'est ainsi que l'imprudence d'un chercheur, développant tout à coup une force intra-atomique cent mille fois supérieure à ce qui lui était nécessaire, a fait sauter d'un seul bloc toute la côte orientale du sixième continent, la partie la plus peuplée. Accident énorme, qui eut des conséquences curieuses.

La partie du sixième continent projetée ainsi à des distances vertigineuses entra dans la zone d'attraction de la Lune, et se mit à tourner autour d'elle en satellite minuscule de notre satellite.

Ainsi cette nouvelle lumière dans notre ciel, cette petite luciole qui accompagne la Lune, elle est de fabrication humaine, puisque c'est un fragment de ce sixième continent construit par l'homme, il y a plus de huit cents ans, pour soulager les vieux continents de leur trop-plein d'humanité.

Un soir, en quittant le sixième continent, l'*Aéro-Villa* rencontra un îlot fort joli d'aspect, avec une petite plage engageante, sous des bouquets de verdures



Les singes.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

et de lianes. En descendant, on aperçut une bande de sapajous sautant ou se balançant dans ces lianes fleuries. Des voisins peu gênants, amusants même, pour une nuit de passage.

En effet, quand la *Villa* eut pris son ancrage, elle eut la visite de toute la tribu habitant les verdures et les cocotiers. Les singes arrivaient par familles, traînant les petits par la main, sautant, gambadant autour de la *Villa*, tenant des conciliabules bruyants où les vieux, hochant la tête, semblaient donner des explications.

La *Villa* les intéressait beaucoup et la vue des hommes ne les effarouchait aucunement. Andoche préparait son objectif sur le balcon. Bientôt il eut quelques clichés d'individus remarquables. Puis les singes, se familiarisant assez vite, devinrent indiscrets ; ils se poussaient, sautaient, s'accrochaient en grappes au balcon malgré les jurements de Babylas, lequel, serré dans les bras de Mélanie, suivait leurs mouvements avec stupéfaction. Deux ou trois jeunes avaient grimpé sur le toit et se hissaient jusqu'à la girouette, d'autres allaient entrer délibérément par les fenêtres.

Ce fut alors que Phanor, débonnaire jusque-là, se fâcha et bondit en leur aboyant des reproches furieux.

Cela suffit. Débandade complète, les indiscrets se bousculant, sautant les uns par-dessus les autres, regagnèrent leur asile de verdure, regrimpèrent aux arbres, d'où ils se mirent à bombarder la *Villa* de branchages et de noix de coco.

Belle soirée, égayée par les disputes avec les voisins singes, leurs grimaces et les reprises de bombardement, et bon sommeil quand chacun s'en fut coucher. Phanor se promena longtemps autour de la *Villa*,

fier de sa victoire sur la gent Pithèque et décidé à faire bonne garde.

Au matin on retrouva les singes, toujours bruyants et ricanants. Tenus en respect par Phanor, ils cabriolaient dans leurs arbres et bombardaient de loin la *Villa*. Quand la *Villa* partit, dans l'après-midi, son départ fut salué par de nouvelles salves de noix de coco, et les singes, se croyant vainqueurs de leurs envahisseurs, dansèrent une farandole guerrière sur le sable.

M. Cabrol ne pensait pas consacrer plus d'une quinzaine de jours à la traversée de la Polynésie, et cependant la *Villa Beauséjour* mit près de cinq mois à sa promenade, coupée de séjours dans les îles, prolongée plus ou moins, suivant la fantaisie du moment ou le charme des paysages rencontrés dans les petits Edens perdus au fond des solitudes océaniennes.

Enfin M. Cabrol mit cap à l'Est, pour se diriger vers les États de l'Amérique du Sud. Il voulait explorer un peu cette pointe du continent américain, pour chercher la place d'un séjour prolongé, peut-être dans les cités balnéaires de la côte patagone, si fréquentée dans la belle saison. La *Villa Beauséjour*, après tant de chaudes journées dans les îles du Tropique, pourrait trouver là quelques mois de douce et reposante fraîcheur.

Mélanie donne de l'inquiétude à M. Cabrol, elle engraisse ! Cette existence de *dolce farniente* en est cause. Quand elle a donné un coup de plumeau et balayé les planchers, ce qui n'est pas long, — il n'y a pas beaucoup de poussière au-dessus de l'Océan, — elle n'a plus rien à faire qu'à contempler le paysage en se balançant dans un fauteuil sur le balcon de tribord

et à bâiller, toute prête à s'endormir. Alors elle se lève et va s'asseoir au balcon de bâbord, où elle rebâille, lutte un instant et s'endort.

M. Cabrol lui prête des livres ; elle dodeline de la tête en son fauteuil et ferme doucement les yeux. Ces livres ne l'amusent pas. Malheureusement les îles Polynésiennes manquent encore de cabinets de lecture.

Il y a le Télé. M. Cabrol y fait passer les photos prises par ses neveux, ainsi qu'une petite collection de films emportés pour les jours de pluie. Puis il songe à l'*Universitaire Ciné-Phono* de ses neveux, mais c'est terrible, Mélanie s'endort plus vite !

Alors M. Cabrol décide qu'il faut imposer à Mélanie de l'exercice, deux heures d'exercice violent par jour. Il charge les jeunes gens de faire faire ces deux heures, en se relayant, pour entraîner Mélanie, la surveiller pour qu'il n'y ait pas de tricherie, et ainsi la sauver de l'obésité. Dans les petites îles, Mélanie doit faire au moins deux fois le tour de l'île par la plage, en sautant de roc en roc s'il le faut, à certains endroits. Et Mélanie se trouve bien de cette ordonnance.

Quelques jours après avoir quitté les îles Polynésiennes et leurs délicieuses solitudes, les habitants de la *Villa Beauséjour* retrouvèrent la vie trépidante et bruyante des grandes cités commerciales de la côte, les élégances et le mouvement des villes.

M. Cabrol n'avait pas l'intention de s'installer dans ce monde bruyant ; il ne lui accorda qu'un coup d'œil en passant, le temps de faire quelques achats, notamment certains engins de chasse, pour varier les distractions, des engins aussi peu modernes que possible : l'arc des Américains préhistoriques, l'arbalète à flé-

chettes paralysantes, le lasso et même le vieux fusil à pierre.

Une croisière d'exploration, ensuite, sur les côtes du Chili, jusque vers la frontière bolivienne, et M. Cabrol peut noter plusieurs points où se trouvaient réunies toutes les conditions favorables pour des séjours prolongés, tout ce que l'on pouvait rêver comme distractions. M. Cabrol aimait le pittoresque ; il lui fallait des paysages mouvementés, des montagnes, des rochers, des lacs, des rivières roulant sous des voûtes de feuillages inextricables.

Tout cela semble réuni dans la région où la *Villa Beauséjour* s'installe un beau matin, par un temps chaud, sans excès, sur un escarpement longé par une rivière rapide et clapotante qui descend par bonds successifs des montagnes du fond, dont la belle ligne de crêtes et de pics se découpe sur le ciel, par-dessus des étages de croupes successives, couvertes d'une épaisse toison forestière.

En arrière de la *Villa*, de grands vieux arbres escaladent la colline et dressent en haut, parmi les nuages, leurs grosses branches gesticulantes. Les habitants de la *Villa* sont enchantés de leur paysage ; ils suivent les changements de nuances de la montagne aux différentes heures de la journée, des brumes légères du matin aux couchers de soleil dramatiques, dans le mauve et le bleu sombre. Ils se laissent bercer, au balcon ou dans leurs chambres, par le murmure des eaux roulant sur les cailloux.

Ils ont la forêt sous leurs fenêtres, les sous-bois profonds à lumière verte, les fourrés broussailleux sous lesquels on devine une vie invisible. A peu de distance on aperçoit les bâtiments d'une hacienda,

des bêtes dans les champs, des huttes, des toits qui fument.... La vie est bonne. Elle paraît meilleure encore et plus douce quand on vient de traverser en passant les grandes villes haletantes, et surtout quand on communique par Télé avec la famille demeurée à Paris, dans le grand tourbillon des affaires et le branlebas de la réfection mondiale.

On va rester ici quelque temps, faire une bonne saison d'excursions dans la montagne, au cœur d'un pays peu habité, où survivent, dit-on, quelques tribus araucaniennes, campées sur les ruines d'antiques cités inconnues. Puis, dans les mois chauds, la *Villa* se transportera vers l'Atlantique, sur les plages luxueuses de la Riviera Patagone, fréquentée par les hautes classes de l'Argentine, de la Bolivie et du Pérou. On commence à y voir des baigneurs de la Chine et du Japon, attirés par les Casinos, les Palaces, les Courses et les Jeux.

La *Villa Beauséjour* trouvera bien, en dehors des plages mondaines bruissantes d'une vie factice et hallucinante, la bonne plage de famille rêvée.

En attendant, cure d'air forestier, petites promenades et parties de chasse dans la forêt avec Mélanie, qui a tant besoin d'exercice, et Phanor, qui se retourne de temps en temps et aboie pour appeler Babylas resté seul à la maison.

Dans les sauvages forêts de ce pays montagneux, il y a beaucoup de gibier, petit ou grand, de toute espèce ; daims et antilopes pullulent, les bêtes dangereuses sont rares. De nombreux chasseurs battent les halliers et mènent la vie des *Bas-de-Cuir* du Nord-Amérique de jadis. Les animaux abattus sont portés aux Usines culinaires de chaque région, qui les envoient, bien fri-

gorifiés, aux Usines centrales, pour être transformés en pilules alimentaires.

M. Cabrol et ses neveux peuvent se donner d'agréables distractions cynégétiques. M. Cabrol a toujours beaucoup aimé la chasse ; il est l'auteur d'un livre très documenté, une *Histoire de la Chasse et des Chasseurs à travers les âges*, mais il n'a jamais chassé, faute d'occasion. C'est bien le moment aujourd'hui de se livrer à sa passion pour ce sport antique et sauvage.

Il a emporté son livre par une sage prévision et il vient de le relire pour bien se remettre le sujet en tête, avec les différentes façons de chasser depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours : *Chasse à courre*, *Chasse à tir*, *chasse à l'épieu*, *au javelot*, *à l'arc*, *au fusil*, *battue*, *affût*, *etc.*, *etc.*

Et tous les jours, après le déjeuner de midi, M. Cabrol et ses neveux se lancent à travers la forêt, M. Cabrol porteur d'un arc, avec une trousse de cuir garnie de flèches à la ceinture, Andoche armé du fusil à pierre et Modéran brandissant une arbalète à fléchettes paralysantes. On a fait une répétition pour l'ordre et la marche de la colonne. Phanor marche en tête, fouillant les buissons, et Mélanie forme l'arrière garde, munie d'une lance en cas de besoin et portant en bandoulière une gourde d'eau fraîche et un grand sac pour le gibier.



Le bivouac patagon.

XX

Les derniers sauvages.

Malgré tous les préparatifs et les bonnes intentions, les premiers résultats ne furent pas très brillants. On ne revenait cependant pas bredouille, Phanor rapportait toujours au moins quelques lapereaux qu'il avait attrapés à la course, ou bien un malheureux lézard occis après un arrêt de trois quarts d'heure devant un buisson, M. Cabrol tenant son arc prêt à tirer, Modéran un genou en terre, l'arbalète à l'épaule, et Andoche plus loin armant son fusil à pierre.

M. Cabrol récoltait aussi quelques plantes curieuses pour les comparer à celles qu'il avait recueillies sur Astra ; Mélanie rapportait des brassées de fleurs pour renouveler les bouquets de la *Villa*.

Après quelques semaines d'émotions cynégétiques, M. Cabrol jugea l'apprentissage suffisant ; on se trouvait assez entraîné pour aborder un terrain plus difficile, et probablement plus giboyeux, au cœur de la montagne. La *Villa Beauséjour* s'enleva pour quelques excursions préparatoires à droite et à gauche. En survolant la longue chaîne de montagnes et les chaînons qui s'en détachaient, véritable dédale de profondes vallées mystérieuses et de ravins boisés où des torrents coulaient de roc en roc et de cascade en cascade, M. Cabrol jeta son dévolu sur un plateau étroit, bien exposé et surtout bien encadré de forêts et de gorges, où toutes les attractions pittoresques semblaient avoir été réunies pour la satisfaction des touristes les plus exigeants.

On trouva, pour amarrer la *Villa*, un emplacement merveilleux sur un ressaut du plateau d'où l'on dominait un plus vaste horizon, ce qui permit d'apercevoir, par-dessus les cimes des grands arbres agitées par le vent, une sorte de ruine au loin, un piton rougeâtre, où des ouvertures régulières se distinguaient parmi lianes et broussailles, sans doute un temple où un palais en ruine des antiques Araucans.

« Très bien, un but d'excursion de plus ! dit M. Cabrol ; nous irons découvrir ces ruines que les guides ont oublié de mentionner, c'est une vraie chance.

En bas, avant de quitter la première installation, M. Cabrol eut l'occasion de causer avec les gens de l'hacienda voisine et avec d'autres, accourus pour

assister au départ de la *Villa*. Ces braves gens, agriculteurs ou éleveurs de bestiaux dans les pampas solitaires, regrettaient de le voir partir ; tous l'engageaient à la prudence dans ses excursions.

La montagne, de ce côté, a mauvaise réputation ; on parle, disaient-ils, de tribus araucanes ou patagones restées en dehors de toute civilisation et vivant à la manière de leurs ancêtres féroces au cœur des sierras, au fond de leurs forêts impénétrables.

M. Cabrol éclata de rire.

« Des sauvages ! Voilà plus de huit cents ans que le dernier sauvage a disparu ! Des sauvages dangereux ? Mais les avions de police, qui surveillent les immenses pampas et patrouillent en plaine et montagne, les auraient depuis longtemps signalés ! »

Les habitants de la *Villa Beauséjour* peuvent dormir sans inquiétude, excursionner ou chasser à leur guise sans se soucier de ces racontars.... Les derniers Patagons ! Légendes, sornettes ! Tous de paisibles cultivateurs aux champs, ou des artisans dans les villes. On en connaît qui sont conseillers municipaux, avocats ou pharmaciens....

Semaine délicieuse, solitude complète, calme parfait dans la montagne.

Les nuits sont merveilleuses. Le soir, quand on rêve sur le balcon en regardant la lune s'élever majestueusement au-dessus des forêts bleues, on n'entend nul bruit, rien que des pépiements d'oiseaux dans les buissons proches, où de temps en temps le glissement de quelque animal sous les hautes fougères. Les contours de la montagne se fondent dans le ciel, toute la nature s'endort.

Après quelques jours de repos et aussi de travail,

séances d'études à l'*Universitaire Ciné-Phono*, mise en ordre des notes crayonnées, reprise des promenades et des chasses.

C'est très beau, mais un peu dur d'abord. Le terrain est fort accidenté, ce ne sont que trous énormes et raides escarpements, rocs à escalader ou à tourner, ravins, torrents, rios et barrancas à franchir.

Un jour qu'ils s'étaient égarés sous la voûte obscure des grands arbres, en perçant à grand peine les épais rideaux de branchages et de lianes, M. Cabrol et ses neveux, essoufflés, haletants, tombèrent dans une clairière près d'un filet d'eau, où ils espérèrent se rafraîchir et respirer un peu.

Jusqu'ici ils n'avaient encore rencontré personne dans ces forêts peu explorées ; mais, tout à coup, à travers le feuillage des dernières broussailles, un bruit de voix humaines parvint à leurs oreilles.

Une douzaine d'hommes étendus sur le sol se reposaient autour d'un feu, et ces hommes étaient des Indiens, portant le costume traditionnel des sauvages, comme dans les vieux livres. Ils étaient armés, quelques-uns avaient des fusils à portée de leurs mains, d'autres des hachettes ou de longs couteaux à la ceinture.

« Où sommes-nous tombés ? » dit M. Cabrol, retenant Andoche sous l'abri du feuillage.

L'un des sauvages attise le feu, devant lequel rôtit une espèce d'antilope ; un autre découpe des tranches saignantes dans le rôti et les jette à ses camarades. Pourquoi faire ? Incroyable ! Ces hommes ont l'air de se nourrir à l'ancienne mode ; ils mangent l'antilope !

M. Cabrol, inquiet, regarde ses neveux d'un œil effaré et leur fait impérieusement signe de ne pas se montrer. Rasés contre terre, le visage dans l'herbe, ils

tiennent conseil. Cette bande de sauvages aux figures patibulaires et féroces, cet appétit sanguinaire, ne disent rien de bon à M. Cabrol.

« Il faut essayer de nous replier en rampant, et, à une certaine distance de l'ennemi, nous prendrons le galop.... Allons, en retraite, doucement ! »

Mais, hélas ! un bruissement dans les branchages les a trahis, les sauvages ont l'oreille fine et l'œil rapide ; ils se sont dressés et ils ont aperçu des jambes dans les hautes herbes. Deux ou trois d'entre eux accourent.

Les fugitifs se relèvent, émus ; il va falloir se défendre. Les sauvages s'arrêtent, aussi émus qu'eux. Ils parlent des phrases rauques d'une langue inconnue ; M. Cabrol parle aussi, personne ne se comprend, mais il reste la ressource des signes. Un sauvage tend la main, un autre offre la tranche de viande rouge dans laquelle il mordait tout à l'heure et fait signe aux *Visages pâles* de venir prendre place au festin devant le feu de bivouac.

Il faut bien accepter pour ne pas risquer de mécontenter ces sauvages, et voilà M. Cabrol, Andoche et Modéran, après des poignées de mains et autres marques de politesse, assis dans l'herbe avec ces inquiétants amis. Les sauvages montrent les dents, mais sans intention mauvaise, avec bienveillance au contraire, avec des rires de bienvenue....

M. Cabrol sourit par politesse, Andoche et Modéran rient, mais ils se tiennent sur leurs gardes, groupés, avec leurs armes sous la main.

Comme les sauvages offrent avec insistance de larges tranches de leur gibier, il faut se décider à en essayer. Ce n'est pas aussi mauvais qu'on le croirait à pre-

mière vue, ce rôti a bon goût, tout de même, mais il semble dur à des dents qui n'ont pas l'habitude. Les sauvages rient encore des efforts de M. Cabrol, qui a mal à ses dents d'or.

La glace est rompue. M Cabrol, à son tour, tire de sa poche sa petite boîte à pilules et il en offre à la ronde. Les sauvages ont eu sans doute quelques contacts avec la vie civilisée, car ils connaissent les pilules, mais ils n'ont pas l'air de les apprécier beaucoup. Quelques-uns les avalent sans enthousiasme, d'autres les refusent nettement. Mais les pilules rafraîchissantes — *Saumur et Vieux Bordeaux* — sont mieux appréciées. Plus de grimaces. M. Cabrol fait une deuxième, puis une troisième distribution. Décidément tout va bien, les sauvages sont des amis.

Andoche a son objectif en bandoulière. Il voudrait bien faire un cliché de ce déjeuner sur l'herbe avec ces Peaux-Rouges à mine rébarbative, derniers représentants de races disparues ou fondues dans la masse universelle et banale des peuples civilisés. Un joli cliché, ce serait un intéressant souvenir à rapporter. Il tire l'objectif pour tenter d'opérer en catimini. Mais le vieux chef, l'un des plus pittoresques de la bande, un gaillard à longues tresses grises tombant sur les épaules, face maigre avec un soupçon de tatouages, vêtu d'un puncho un peu usagé, troué, et reprisé avec des ficelles, le *Vieux Chef*, ainsi que l'appelle Andoche, lui fait signe de pas se gêner et prend tout de suite la pose.

Ainsi ces sauvages connaissent la photographie. Étrange ! L'un d'eux, sans doute pour être plus beau, tire des lunettes de sa poche. N'importe, Andoche tâchera de masquer les lunettes et le cliché sera très bien.

Maintenant on est en confiance. Les sauvages sollicitent une nouvelle distribution de pilules rafraîchissantes. M. Cabrol calcule. Trois ou quatre pilules équivalent chacune à une demi-bouteille d'un Bordeaux généreux, cela pourrait monter à la tête. Mais on insiste, il faut s'exécuter. Deux des sauvages, un vieux et un jeune, mis en train, se lèvent pour se livrer à une danse accompagnée de sauts et de culbutes légèrement titubantes. Ce n'est pas pour entrer dans le sentier de la guerre, heureusement ; c'est un divertissement joyeux, car les danseurs fredonnent ou sifflent un air de gigue.

Tous ces braves sauvages ont les yeux fixés sur la poche où M. Cabrol a rangé la boîte aux savoureuses pilules. Quelques-uns s'allongent dans l'herbe pour dormir ; d'autres roulent des yeux attendris, ils font par gestes des protestations d'amitié, donnent des poignées de mains, des coups de poing sur les épaules, ou même approchent la figure comme pour se frotter le nez au nez de leurs convives, ce qui était, jadis, chacun le sait, la plus grande démonstration de politesse et de vive amitié dans les vieilles tribus des pampas et même chez tous les sauvages du monde.

M. Cabrol songe qu'il est temps de quitter la compagnie et de retourner à la *Villa*. Mélanie doit s'étonner du retard ; il ne faudrait pas l'inquiéter. Il se lève ainsi que les jeunes gens, les politesses reprennent. Soudain des aboiements sous bois font dresser l'oreille aux sauvages :

« On dirait la voix de Phanor, fit Modéran.

— Ici, Phanor ! Phanor ! »

Bondissant, trouant le fourré, Phanor arrive, et,

donnant joyeusement de la voix, il se précipite dans les bras de ses maîtres, sautant de l'un à l'autre. Puis, débouchant dans la clairière par la même trouée que Phanor, apparaît Mélanie elle-même, appuyée sur son parapluie.

A la vue du bivouac et de la bande des sauvages, elle s'arrête et semble se préparer à la lutte, mais la voix de M. Cabrol la rassure.

« Tranquillisez-vous, Mélanie, venez les voir de près, ils ne vous mangeront pas ; ce sont de bonnes gens... Mais comment êtes-vous venue si loin de la *Villa* ?

— Si loin ? Mais c'est tout près, Monsieur, cinq minutes à peine ; je faisais un petit tour pour me dérouiller les jambes...

— Cinq minutes ? Nous avons marché trois heures

— C'est tout près, de l'autre côté du bois ; vous avez tourné, sans doute, et vous reveniez chez nous.

— Très bien, nous allons rentrer.

— Mais que sont ces gens-là, Monsieur ? Ils ne sont pas anthropophages, surtout ?

— Non, tranquillisez-vous, vous pouvez approcher. »

Voyant que leurs hôtes se préparaient à les quitter, les sauvages se levèrent aussi et l'on se refit des politesses. M. Cabrol rentra dans le bois, guidé par Mélanie et par Phanor. Le vieux chef suivait avec Andoche et Modéran.

En effet, en moins de dix minutes on retrouva la *Villa Beauséjour*. Le vieux chef poussa des exclamations admiratives devant ce logis extraordinaire posé sur le sol et attaché à de grands pins isolés.

« Entrez donc ! » dit M. Cabrol en le poussant vers l'échelle.

Le vieux chef se décida à monter dans le salon, où bientôt il fut rejoint par trois jeunes hommes de la troupe, qui examinaient avec des yeux immenses le mobilier et les appareils inconnus.

Le vieux disait beaucoup de choses dans une langue où de temps en temps on croyait reconnaître des mots espagnols. Il accompagnait ses discours de gestes et montrait, par le balcon, un côté de la forêt. M. Cabrol crut comprendre qu'il l'invitait à venir le voir dans sa demeure, quelque part du côté des ruines que l'on apercevait au loin par-dessus les arbres. A tout hasard il acquiesça par gestes et promit sa visite.

Juste à ce moment, la sonnerie du Télé retentit et M. des Ormettes parut sur la plaque assis dans son cabinet de Paris.

Le vieux chef faillit tomber en arrière de saisissement ; les trois autres Araucans bondirent vers le balcon et sautèrent à terre. Le vieux chef voulait en faire autant, mais M. Cabrol le retint et parvint à le rassurer. Il établit la communication avec Paris pour le présenter à M. des Ormettes. On causa un peu ; mais, comme le vieux chef ne semblait toujours pas rassuré, M. Cabrol le laissa partir.

« Bien ! mon vieux chef, tranquillisez-vous, il n'y a aucune diablerie là-dedans, allez rejoindre vos amis, on ira vous voir un de ces jours... »

Ce jour-là M. des Ormettes n'était pas trop pressé ; Mme des Ormettes venait de se lever, on allait passer la soirée en famille, la soirée du moins pour la *Villa Beauséjour*, puisque en Europe, la matinée commençait à peine.

Pendant qu'il faisait encore jour, M. Cabrol, par

simple précaution contre les visites indésirables, stabilisa la *Villa* à dix mètres du sol et l'amarra solidement à de robustes branches des grands pins.

Et l'on fut tout aux effusions de famille, aux racontars parisiens et aux impressions de voyage. Tout allait bien. M. Cabrol, qui craignit de s'être éloigné à plus de trois cents kilomètres du poste de relai obligatoire pour assurer les communications du Télé, fut rassuré. Cela était arrivé plusieurs fois déjà, notamment dans les îles Polynésiennes, et il avait eu à subir les reproches de la famille pour les inquiétudes qu'il lui avait infligées. De plus, par cette étourderie, la *Villa Beauséjour* avait été privée pendant quelques jours de la *Télé-Gazette* quotidienne, ce qui l'avait ennuyée fortement.

M. des Ormettes parla des travaux de réfection du globe en Europe occidentale et annonça l'envoi de quelques films montrant l'avancement des chantiers.

« Ça ne va pas vite, dit-il, parce que l'on veut profiter du bouleversement pour apporter quelques améliorations aux premiers plans, arranger les côtes trop découpées, mettre certaines régions au carré, rectifier des chaînes de montagnes et même en créer quelques-unes pour établir des frontières plus sûres. Bref, tout indique que les prévisions de temps seront dépassées largement...

— Je n'en doute pas, fit M. Cabrol.

— Et les études de nos garçons ? Il n'y a pas de retard dans le programme ? demanda Mme des Ormettes. Excursions intéressantes, distractions, c'est très bien, mais travaillent-ils ?

— Comment donc ! s'écrièrent à la fois Andoche et Modéran, je crois bien que l'on travaille !

— Il faut bûcher, il y a le bachot d'Andoche qui me préoccupe, dit M. des Ormettes ; tu sais, Andoche, que tu passes ton bachot au Télé, bientôt... dans six mois juste...

— Sitôt que ça ? fit Andoche d'un air navré.

— Eh bien, on le passera ! déclara Modéran.

— Donc, redouble d'ardeur, je compte sur toi ! il me faut la mention *Plus que bien* !

— On l'aura, papa, on l'aura ! »





Assiégés par les péçaris.

XX

Au cœur de la forêt.

Quelques jours après, M. Cabrol songea qu'il avait une politesse à rendre à ces braves gens, Peaux-Rouges, Araucans ou Patagons, dont on avait fait connaissance dans la forêt.

« C'est une gentille promenade, dit M. Cabrol ; trois ou quatre kilomètres à vol d'oiseau du côté du village de ruines, mais il faut trouver le chemin sous bois... il fait beau, nous irons après déjeuner. »

Au déjeuner, M. Cabrol et ses neveux montèrent à la fenêtre d'où l'on apercevait les ruines et firent le point. Les ruines se distinguaient parfaitement par N.-N.-E. On prit quelques repères à droite et à gauche ; on nota des crochets à faire pour éviter des ravins et couper un promontoire rocheux qui eût allongé la route.

« Nous en avons pour une petite heure, déclara M. Cabrol, maintenant que nous avons saisi à peu près la topographie.

Mais ce n'était pas aussi facile que cela, M. Cabrol dut le reconnaître : il y avait bien trois heures que l'on marchait sous bois à la file indienne, en se débattant à travers lianes dans l'épaisseur des halliers, en tombant dans les trous, en grimpant par-dessus les rochers, en plongeant dans les ravins que l'on ne pouvait tourner, et l'on n'avait encore relevé aucun des points de repère notés.

« On n'arrivera pas aujourd'hui, décidément, fit M. Cabrol découragé, il vaut mieux retourner à la *Villa*.

— J'allais le dire, fit Andoche ; oui, mais de quel côté.

— En arrière, parbleu ! »

Andoche toussa.

« Tâchons de retrouver notre route... d'abord retraverser le dernier ravin, puis retourner sur le grand rocher rouge .. puis...

— Non, dit Modéran, marchons jusqu'à ce grand vieux pin aux branches cassées....

— C'est un détour.

— Tout petit détour ; il faudra monter le plus haut possible dans ce vieux pin... c'est très facile....

— Pas moi, dit M. Cabrol.

— Moi, dit Andoche, et je trouverai la vraie direction ! »

Heureusement, on fut en cinq minutes au vieux pin ; Andoche n'eut pas besoin de grimper jusqu'en haut pour reconnaître la colline où la *Villa Beauséjour* était amarrée. Aucun doute, il distingua même à la lorgnette le toit de la *Villa* ; ce n'était pas trop loin, un kilomètre tout au plus. Ainsi donc, pour n'avoir fait qu'un petit kilomètre, on avait encore une fois tourné en rond dans ces bois touffus.

« En marche vivement ! dit M. Cabrol, ou la nuit nous surprendra.

— Je trouverai encore un vieux pin.... »

Un vieux pin ? C'est-à-dire qu'il fallut en trouver treize, pas un de moins, sans compter le premier, avant de remettre la main sur la *Villa Beauséjour*.

Au deuxième pin, quand de nouveau on s'égara tournant en rond dans l'épaisseur du bois, les points de repère embrouillés, ce fut Modéran qui demanda à monter le plus haut que l'on pouvait monter, pour découvrir la bonne direction.

« En avant ! Il n'y en a pas pour dix minutes ! »

Cinq minutes après, on tournait du mauvais côté. Troisième pin.

C'est Andoche qui veut monter pour être bien sûr de ne plus commettre d'erreur. Il redescend joyeux.

« Un petit quart d'heure et, cette fois, nous y sommes ! »

Quelle diablerie ! Tous ces fourrés se ressemblent ! Quatrième pin. C'est le tour de Modéran. Il a trouvé. Au milieu de la descente, à califourchon sur une branche, il pousse un cri : « Aïe ! j'ai été piqué !... Encore !... encore !... Dans le cou, maintenant.... Aïe ! »

— Hein? qu'est-ce que c'est? crie M. Cabrol, un serpent ?

— Non, je ne crois pas.... Ah! des fourmis... de grosses fourmis rouges ! Oh ! Y en a-t-il !

— Descends, ce ne sera rien ! »

Modéran descend aussi vite que possible, en secouant sa main et en se grattant dans le cou.

« As-tu trouvé la direction ?

— Oui, par là, c'est facile, toujours tout droit... aïe ! Ça me cuit... ça me brûle !

— Marchons ! je te mettrai quelque chose sur tes piqûres à la maison. Tout droit, ce doit être par ici....

— Oui, mon oncle... oh ! que ça me brûle !... Et j'en ai, des fourmis qui me courent dans le dos.... Andoche, donne-moi des coups de poing ! Attendez, vous vous trompez.... Tout droit, c'est de l'autre côté !... »

Cinquième pin. C'est M. Cabrol qui escalade à son tour et c'est dur. Comme il arrive en haut en soufflant un peu, on l'entend pousser des exclamations.

« Vous avez bien trouvé, mon oncle ? »

Il ne répond pas, mais il y a du bruit dans les hautes branches, il en tombe du bois cassé et M. Cabrol dégringole rapidement.

« Qu'est-ce qu'il y a, mon oncle ? »

L'oncle semble assez ému.

« Voilà ! J'arrivais en haut.... Bon ! Il y a des entrecroisements de branchages et feuillages formant plateforme. Je regarde prudemment et je me trouve nez à nez avec une grande bête de vautour en train de donner à téter à ses petits... je me trompe, de couver ses petits.... Je n'ai pas insisté.... Entendez-vous, le ramage là-haut ? »



Perdus dans la forêt de sapins.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

Encore un quart d'heure perdu à retourner en rond. Sixième, septième, huitième pins. M. Cabrol commence la huitième grimpade. Il se hisse sur les premières branches, lorsque, tout à coup, en bas, voilà Andoche et Modéran qui poussent des cris :

« Attention ! mon oncle, des sangliers !... Une bande de sangliers ! »

Dans le fourré on entend une galopade, c'est une charge de bêtes sauvages qui fonce en brisant ou arrachant branches et feuillages. Ils arrivent au pied du pin, où M. Cabrol, accroché au tronc, leur jette des morceaux de bois.

« Ce ne sont pas des sangliers, il n'y en a pas ici, crie M. Cabrol, c'est une bande de pécaris, je crois... »

Andoche et Modéran se sont empressés de grimper aussi dans des arbres.

« Que faut-il faire, mon oncle ?

— Rien, pas de bruit, laissons-les tranquilles, ils vont filer.... »

Un quart d'heure, vingt minutes se passent et les pécaris sont toujours là, le nez en l'air, soufflant, se frottant aux arbres. M. Cabrol impatienté crie à ses neveux :

« J'ai laissé mon pistolet sous les racines de mon arbre.... Vous avez les vôtres, tirez sur ces brigands ! »

Andoche et Modéran, à cheval sur des branches basses, ont leurs pistolets à balles paralysantes ; ils visent soigneusement et tirent une demi-douzaine de balles. Les pécaris n'ont pas l'air de s'en apercevoir et continuent à grogner et à gratter au pied de l'arbre de M. Cabrol.

Nouvelle détonation, juste au pied de l'arbre. C'est un pécari qui a bousculé le pistolet avec son grouin

en fouillant les racines. Le pécari roule à terre. Après avoir violemment agité ses pattes, il ne bouge plus, mais continue à grogner avec colère. »

Andoche et Modéran tirent encore. Cette fois, deux pécaris s'abattent comme le premier ; les autres, pris de panique, s'enfuient au galop de charge.

M. Cabrol et Modéran sont descendus et contemplent leurs ennemis avec effarement. Andoche a sauté vers le pin et grimpe. Il reste deux minutes en haut, puis redescend triomphalement :

« J'ai vu, dit-il, ce n'est plus loin, sur la gauche ! »

Les voilà partis sans s'attarder à regarder les pécaris touchés, qui en ont pour deux jours au moins avant de pouvoir bouger une patte.

A gauche ? Mais où est-elle la gauche, dans ce labyrinthe de trous et ce fouillis de broussailles ? Neuvième, dixième, etc., treizième escalade. Y sommes-nous ? Plus de points de repère, la nuit vient et la fatigue commence à se faire sentir. M. Cabrol a les bras cassés par toutes ces escalades. Il s'assied, découragé. Comment va-t-on se tirer de là ?

Tout à coup la voix de Phanor se fait entendre au loin, le fidèle Phanor s'inquiète et il appelle. Sauvés ! Merci, mon Dieu !

Bientôt Phanor, perçant à travers les broussailles, arrive en ouragan se jeter dans les bras des pauvres égarés. Comprenant très bien leur détresse, il prend la tête de la colonne et, cinq minutes après, toujours jappant des encouragements, les amène sur le plateau devant la *Villa Beauséjour* retrouvée.



Félicitations sur la cuisine.

XXII

Retrouvailles culinaires.

Naturellement, ce n'est pas trop d'une bonne journée de repos pour se remettre des fatigues de cette excursion en forêt. M. Cabrol a décidé que l'on irait voir les sauvages par la voie des airs, avec la *Villa Beauséjour*. De cette façon, on est certain de ne pas s'égarer.

Et l'on cherchera un autre lieu de campement, celui-ci n'est pas assez commode comme centre d'excursions.

Quelques jours après, la *Villa Beauséjour* déménage. Tout le monde est là? On n'a oublié personne? En route! Hélas! On marche depuis quelques minutes à cent mètres d'altitude lorsque Mélanie jette les hauts cris : « Babylas! Où est Babylas? »

Elle le croyait tranquillement endormi dans la chambre où elle l'avait enfermé pour le départ. Et il n'y est plus, il a dû sortir par la fenêtre, l'imprudent!

« Retournons, dit M. Cabrol.

— Pourvu que l'on ne se perde pas, cette fois! songe Modéran, inquiet. » La *Villa Beauséjour* vire de bord et retourne en arrière. Voici le plateau où l'on campait.

« Babylas! Babylas! » appelle Mélanie du balcon. Babylas ne répond pas. Point de Babylas. Mélanie se désole et s'accuse. Que va devenir l'infortuné Babylas, perdu dans les bois? Tout à coup, dans la chambre, on entend un miaulement longuement modulé, et Babylas, rentré au logis par derrière, saute sur les épaules de Modéran et se frotte à sa figure avec un ronron joyeux.

La *Villa Beauséjour* vire et reprend sa route. Cette fois, impossible de s'égarer; le monticule aux ruines indiennes apparaît au-dessus des masses sombres de la forêt et ce n'est pas loin. Après dix minutes de marche, on plane au-dessus des ruines et l'on aperçoit des petites figures qui sortent de tous les trous, et qui lèvent les bras au ciel en poussant des cris.

M. Cabrol avise, sur le côté, un bon emplacement pour la descente; il fait lentement le tour des ruines pour juger de l'ensemble et vient se poser doucement sur le sol. Aussitôt la *Villa* est entourée à distance respectueuse par une foule bruyante, qui ouvre des

yeux ahuris et se bouscule pour mieux voir cette maison qui tombe du ciel, et ces hommes aux fenêtres, qui font des signes d'amitié.

M. Cabrol reconnaît dans la foule quelques-uns des Indiens de l'autre jour, en train de donner aux autres des explications. Les habitants de ce village perdu ont quelquefois, bien rarement, vu de loin des avions ou des dirigeables passer très haut dans les nuages, sans trop pouvoir imaginer ce que pouvaient être réellement ces invraisemblables oiseaux. Aujourd'hui, voici l'un de ces oiseaux tout près d'eux, sur le sol, et cet oiseau est une maison avec des habitants ! Ils ouvrent des yeux ahuris et s'approchent pour toucher.

Voici le vieux chef ; il fend la foule et vient cérémonieusement s'incliner devant M. Cabrol et l'inviter à entrer dans son domaine.

Par toutes les ouvertures il sort du monde encore, des femmes traînant des enfants par bandes et dévalant parmi les pierrailles des sentiers et les touffes de verdure qui poussent sur les écroulements.

L'ensemble est une sorte de pyramide à terrasses superposées, percée d'ouvertures irrégulières, avec des colonnes monolithes et des débris de sculptures parmi les panaches de verdure, les lianes qui tombent d'en haut et les broussailles qui grimpent. Sur les pas du vieux chef, M. Cabrol et ses neveux sont entrés dans la ruine, un peu compliquée à l'intérieur par suite des éboulements. C'est évidemment un ancien temple dont tous les coins sont utilisés comme habitations. Toutes les galeries et les chambres sont occupées jusqu'au moindre trou.

« C'est assez clair comme cave, dit Andoche ; mais

comme habitation, ça manque un peu de confort moderne... Très curieux tout de même ! »

Cependant le vieux chef, qui ne quitte pas M. Cabrol, semble avoir quelque chose à lui demander ; il parle, il cherche à s'expliquer ; enfin il frappe doucement sur les poches de M. Cabrol, il palpe et finit par mettre le doigt sur quelque chose de dur dans une poche. Le vieux chef sourit et M. Cabrol comprend.

C'est là boîte aux pilules. Le vieux chef a gardé le souvenir des pilules rafraîchissantes. On va lui en offrir et faire quelques politesses à ces braves gens.

M. Cabrol a ouvert sa boîte et, après avoir servi le vieux chef, fait circuler les pilules bien choisies à la ronde. Ce sont des pilules synthétiques d'un excellent petit Saumur. Il y en a pour les personnages importants et pour les femmes de la tribu, méfiantes d'abord, mais bientôt rassurées, et qui en font goûter aux enfants. Tout le monde est satisfait ; quelques dames se montrent d'une gaieté exubérante ; le Saumur leur a monté à la tête et les fait bavarder et s'agiter bruyamment. Heureusement, la boîte est vide.

Excellente installation devant les ruines, un peu en arrière sur le côté, afin d'en avoir une vue d'ensemble du site. On sera là très bien pour quelques jours. Quelle belle occasion de faire un petit essai de vie préhistorique !

L'après-midi est consacrée tout entière à la visite détaillée de ce village troglodyte, de ces abris sous roches, de ces cavernes ouvrant tout autour du vieux temple.

Le mobilier, bien sommaire, se compose de lits d'herbes sèches, encadrés de bois, dans les cavernes ou les chambres les plus luxueuses, de quelques caisses

grossièrement fabriquées, de pots de terre avec quelques ustensiles. M. Cabrol prend des notes. Les hommes de la tribu chassent dans les bois, quand ils ne font pas le lézard au soleil ; les femmes ont plus à faire avec le ménage, les enfants, la fabrication des vêtements de peaux de bêtes ou d'étoffes tissées par elles.

Chose surprenante, dans le langage de ces Indiens araucans ou patagons, on saisit des mots espagnols, anglais, français, italiens, etc.

Dès la tombée de la nuit, le silence se fait autour du temple ruiné, tous les habitants sont rentrés. Seuls quelques hommes restaient dehors, assis en cercle parmi les pierrailles, à regarder la lune monter au-dessus des montagnes. Quand la lumière bio-chimique s'alluma dans la *Villa*, ceux-ci s'en vinrent rôder sous les balcons pour contempler avec admiration cette lune intérieure plus lumineuse que l'autre.

Quelques bonnes journées ensuite, employées à des parties de chasse, à des excursions sous bois avec les Indiens. Mélanie, toute la journée, a des visites : les femmes de la tribu, curieuses et questionneuses. Malheureusement on ne s'entend guère et il faut converser par gestes.

Phanor est toujours sorti avec ses maîtres, mais Babylas ne s'ennuie pas ; il chasse aussi, autour des ruines, dans les pierrailles, où pullulent rats et souris de différentes espèces, filant à toutes pattes ou sautillant partout. Babylas s'amuse beaucoup.

Les Indiennes font la cuisine, Mélanie commence à s'y intéresser. C'est un art perdu depuis l'adoption des pilules et des extraits synthétiques. Mélanie sait tout juste faire chauffer des tisanes ou un peu de lait

quand M. Cabrol s'est enrhumé, et ces femmes des cavernes se sont vite aperçues de cette innocence culinaire qui leur fait hausser les épaules ou éclater en rires moqueurs. Et on lui montre le gibier que l'on vide et pépare, et les tranches saignantes des rôtis, les lapins fricassés dans les grossiers poêlons de terre rouge. Mélanie regarde avec de telles marques d'étonnement et de défiance que les Indiennes doivent lui faire presque de force goûter à leur cuisine.

M. Cabrol entasse notes sur notes. Il étudie la tribu et ses mœurs, les idées, s'il peut les découvrir, les logis, l'installation des cavernes... Les mœurs sont douces, en tout cas ; ces braves gens, faciles à vivre, s'entendent fort bien.

Il étudie leur langage. Chose surprenante ! dans leur dialecte d'Araucanie il distingue toujours plus de locutions étrangères. Il voudrait bien découvrir l'origine de la tribu. Enfin, poursuivant son enquête, il découvre que ces gens ne sont pas tous des autochtones. Il y a parmi eux des hommes originaires de différents pays d'Amérique et même d'Europe, évadés de la civilisation industrielle des grandes cités, et fixés dans ces cavernes, quelques-uns depuis deux ou trois générations, d'autres venus plus récemment chercher ici la tranquillité, la vie primitive et paisible.

Tout commence à s'éclairer pour M. Cabrol ; il a réuni des notes nombreuses sur le village troglodyte, avec photographies à l'appui. Il interroge, il essaie de comprendre ; il compte bien découvrir, en poursuivant son enquête, des particularités intéressantes sur les idées, les habitudes de ces gens perdus au fond des forêts désertes, sur leurs coutumes ou leurs superstitions plus ou moins étranges...

Et le temps passe, les notes s'accumulent.

Quand on explore l'immense forêt en chassant avec les braves sauvages, il faut bien prendre part à leurs festins de chasseurs. Ce sont des expériences nouvelles pour M. Cabrol et ses neveux. Il faut goûter au gibier : « Tiens ! mais les vieilles façons avaient du bon, tout de même, quelquefois ! »

Andoche et Modéran le proclament très sincèrement. En revanche, leurs sauvages compagnons dédaignent les pilules nutritives ; ils n'accordent leur estime qu'aux pilules ou extraits rafraîchissants, aux agréables petits vins synthétisés qui leur plaisent de plus en plus.

Tout va bien. La santé est parfaite, on a de bonnes communications avec la famille. Phanor et Babylas se portent bien aussi.

Un seul point noir : Mélanie se reprend à engraisser. Pas assez d'exercice ; elle refuse d'accompagner M. Cabrol à la chasse et passe son temps assise dans l'herbe, en longues causeries avec lés Indiennes, en langage *petit nègre*, naturellement.

Et puis, comme, en plus des pilules, par un étrange retour en arrière, on se met à utiliser les produits de la chasse, elle prend goût à cette cuisine ancienne, et voici même que des idées lui reviennent de lointaines grand-mères ! Elle se met à réinventer des plats et des sauces antiques, que M. Cabrol, Andoche et Modéran, loin de protester, semblent prendre plaisir à expérimenter.

M. Cabrol se rappelle avoir lu dans un rare et précieux bouquin du XXe siècle, intitulé *La Cuisinière bourgeoise*, des noms de plats qui lui reviennent à la mémoire : Filet tournedos madère, Chapon de Bresse

aux truffes, Poulet en salpicon à la Provençale...

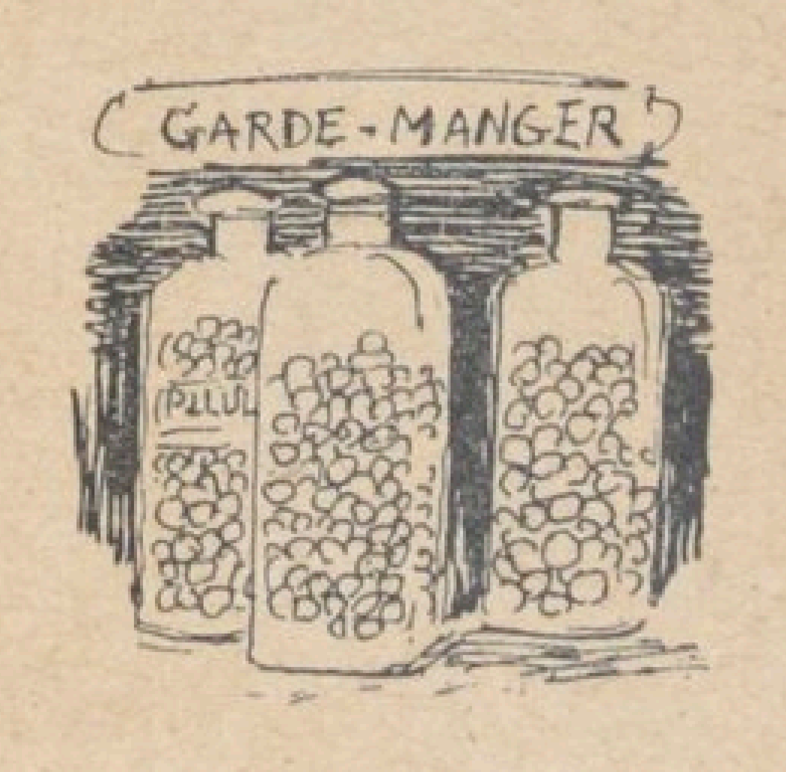
Ces noms le font rêver. Et qu'est-ce que cela pouvait bien être, « ces pommes de terre en robe de chambre » ?

Mélanie aussi s'en préoccupe et elle se promet de les reconstituer. « Après tout, pense M. Cabrol, c'est encore de l'archéologie. »

Plus de trois mois ont passé en cette villégiature forestière. Le livre si bien documenté de M. Cabrol avance ; avec toutes les notes accumulées, cela ira très bien. On peut donc songer au départ ; il est temps de gagner la Riviera Patagonienne, où la saison des bains de mer est commencée, pour trouver la plage idéale, le petit trou pas cher où M. et Mme des Ormettes viendront rejoindre la *Villa Beauséjour* et passer quelque temps en famille, avant que cette villa voyageuse reprenne ses excursions et ses stations sur les points notés pendant son vagabondage aventureux.

Modéran et Andoche — lequel va passer son bachot par Télé à Patagonia-Ciudad — continueront à travailler ; M. Cabrol mènera à bonne fin son volume sur l'*Age des Cavernes*, tout en poursuivant ses autres travaux.

FIN




L'HEURE JOYEUSE

TABLE DES MATIÈRES

Saint-Germain-lès-Corbeil. — Imp. Willaume.

R̄
ROB
u
Ex.1

Robida, A.

Un chalet dans les airs

